PHENIX

revue internationale de la bande dessinée

BERNARD PRINCE
Gillain - Joe Kubert
Rube Goldberg

1er TRIMESTRE 1971 / N° 16 / Fr. 9,00 f. Étr. 11,00 f.

REVUE DE BANDES DESSINEES EN VENTE CHAQUE MOIS PRIX : 3,50 F

sommaire

Bernard Prince, par Edouard François	3
Joseph Gillain... interview de Henri Filippini	17
Le piège diabolique, par Claude Le Gallo	29
Rube Goldberg, par Pierre Couperie	35
Robert La Palme, par Henri Filippini	43
Joe Kubert, par J.-P. Dionnet	45
Martin Branner - Jay Irving - Harold Gray, par Pierre Couperie	59
Graphic Story Magazine, par J.-P. Dionnet	61
Echos, par Claude Moliterni et Pierre Couperie	63
Neal Adams, par J.-P. Dionnet	71
Carnet de voyage, par Claude Moliterni	73
Icon	86
Phénix de la Bande Dessinée	87
Bringing up father, par G. Mc Manus	89

Fondateur : Claude Moliterni. Administration, Publicité : S.R.P., 38, rue Marceau, 94-Ivry. Imprimé par la SERG, 40, rue Marceau, 94-Ivry. Rédacteur en chef : Claude Moliterni. Rédaction : Pierre Couperie - Claude Le Gallo - George Fronval - Edouard François.

Maquette : Claude Le Gallo. Mise en page : Claude Moliterni.

Photographies : Claude Moliterni.

Correspondants : U.S.A. - David Pascal (I.C.O.N.). Belgique - André Leborgne (C.A.B.D.). Suisse - Marcel Michel (G.E.L.D.). Italie - Rinaldo Traini (Immagine) Gli Amici del Fumetto. Espagne - Luis Gasca. Suède - Sture Hegerfors (Swedish Academy of Comic strip). Hollande - P. Hans Frankfurther (Het Stripchap). Japon - Kosei Ono. Finlande - Heikki Kaukoranta. Portugal - Vasco Granja. Brésil - Enrique Lipszyc. Argentine - David Lipszyc. Canada - Robert La Palme (Terre des Hommes).

Le directeur responsable : Robert Cottereau. Dépôt légal : 2e trimestre 1971. Prix du numéro : 9 F. Etranger : 11 F.

Reproduction des textes, photos, illustrations, même partielle, strictement interdite.

BERNARD PRINCE

EDOUARD FRANÇOIS

Depuis la fin de la dernière guerre, l'école belge de bandes dessinées s'est particulièrement distinguée. Partant presque à zéro dans une Europe ravagée dans laquelle les souvenirs de bandes dessinées se partageaient entre le style français traditionnel et combien vieilli de « L'Epatant » ou du « Cri-Cri » et les bandes américaines connues par les illustrés de « l'âge d'or », et où les rares bandes dessinées se frayaient péniblement un chemin laborieux entre les héritiers fatigués de Forton et les plagiaires de Raymond et d'Hogarth (et les gâcheurs de papier), la bande dessinée belge s'imposa par sa qualité, son dynamisme et sa jeunesse et une « école » se créa. Très haut planait Hergé dont le talent se révélait enfin à l'Europe et à une partie du monde ; venaient ensuite des maîtres comme E. P. Jacobs et une équipe de jeunes : Franquin, Morris, Tilleux, Jijé, Jidehem, etc. ; ceux-là allaient s'imposer, dominer, vieillir et une nouvelle génération allait prendre la relève, parmi ses plus vigoureux représentants, Hermann et parmi ses créations, Bernard Prince qui fait l'objet de cet article et qui est une, sinon la bande maîtresse du journal « Tintin ».

Bernard Prince est l'œuvre de deux créateurs : un jeune dessinateur, Hermann, et un scénariste bien connu, Greg. La gestation de Bernard Prince fut parfois laborieuse : d'abord un détective élégant, un « anti-Arsène Lupin » (Greg dixit) qui devait s'appeler Valéry Valériane, puis, toujours sans rien produire de solide, quelques « histoires vraies » comme Crazy Horse ou Sitting Bull, puis, pour combler un « trou », quatre pages d'aventures d'un « flic » d'Interpol nommé Bernard Prince. Cette production était à caractère « alimentaire » pour Hermann, mais le succès vint, la série

Greg-Herman « Bernard Prince » Le vent du sable © Ed. du Lombard.

Greg-Herman « Bernard Prince » De belles têtes de pirates © Ed. du Lombard.

UN OURAGAN, MON PETIT VIEUX!
J'AI DU CONTACTER TAGO-TAGO... ÇA LEUR TOMBAIT DESSUS SANS PRÉVENIR, DES VAGUES DE DIX MÈTRES, UN VENT À FAIRE EXPLOSER DES MURS DE BÉTON, ET CE N'ÉTAIT QUE L'ENTRÉE EN MATIÈRE!
ON EST FLAMBÉS!

DANS UNE CLAMEUR STRIDENTE, L'OURAGAN S'ABATTIT SUR L'ÎLE AUX PERLES AVEC UNE FUREUR SAUVAGE. LE MONDE PARUT S'ENGLOUTIR DANS UN ENFER DE BRUIT, DE PANIQUE ET DE DESTRUCTION...

Greg-Herman « Bernard Prince » © Ed. du Lombard.

fut appréciée. Pourtant, un petit nuage s'élevait à l'horizon : Tibet se montra ennuyé de voir un deuxième détective s'installer dans « Tintin », le sieur Ric Hochet étant déjà en place. Qu'à cela ne tienne : en six pages, Bernard Prince hérite d'un petit yacht, quitte Interpol, se met à son compte et devient un aventurier. En passant, Greg finit par s'apercevoir que, sans le vouloir, il avait recréé le trio de l'Epervier Bleu (en adjoignant à B. Prince Djinn, le petit Hindou, et Jordan, l'hirsute). Tant pis, on continue ! Il est vrai que l'Epervier Bleu, c'est loin déjà. Entre-temps, l'apparition de Valérian dans « Pilote » a tué l'ex-Valéry Valériane. Tant mieux ! Bernard Prince est déjà quelqu'un, et l'on passe de l'histoire complète — un peu (trop) mince — à l'aventure authentique en 28, 32 ou 42 planches. C'est fini, Bernard Prince est établi, solide, bien campé avec son équipe. Comment se « fabrique » Bernard Prince ? D'abord, il est le fruit d'un parfait accord scénariste-dessinateur : Greg invente l'argument d'une histoire, le raconte à Hermann qui effectue un tri, une sélection, qui isole ce qui va le mieux « rendre » en images, afin de le faire développer au maximum par Greg. Un premier résumé naît, on le retouche, on le découpe (comme au cinéma), Hermann fait la mise en page, chambarde les images, les condense parfois, etc., tout cela en parfaite harmonie. Une étude commune suit ; elle s'étale sur deux ou trois jours : discussion, crayonnage, puis Hermann termine seul, chez lui. D'ailleurs, il arrive aussi que Greg « ponde » tout seul son texte. C'est une question de cas particulier, d'occasion, d'atmosphère. Les deux auteurs « sentent » de la même façon ; donc, pas de problème entre eux. Une circonstance fortuite, un événement (tempête de sable, nuée de moustiques) donne parfois le départ d'un récit, des souvenirs lointains peuvent inspirer un personnage (Lotus Pourpre et Sarakélian sentent le Milton Caniff), mais

Greg-Herman « Bernard Prince » L'ambiance western © Ed. du Lombard.

ce ne sont là que points de départ, la bande a sa personnalité propre et ses auteurs ne doivent rien qu'à eux-mêmes.

Que dire de cette bande ? Elle est avant tout de l'aventure à l'état pur, traitée comme au cinéma, et c'est cela qui fait sa qualité fondamentale et qui la rend en même temps rafraîchissante, car elle nous ramène au temps (réel ou imaginaire) où l'aventure était reine, un temps où un Jungle Jim ou même un Fantôme du Bengale étaient concevables, plausibles même, dans un monde différent du monde actuel régi par les rideaux de fer ou de bambous, les régimes totalitaires, les interdits, les passeports, les républiques (?) sous-développées, etc., un monde où l'on tournait « Shanghaï Express », « Luana fille de la brousse », « Tarzan trouve un fils », un monde propice à la liberté, à l'audace individuelle. Et Greg l'a bien compris. Il a créé une sorte de monde parallèle, une « presque Chine », un « para-Maroc », une Amérique du Sud fantaisiste, etc., ce qui élimine les obstacles (et âneries) politiques du monde actuel. Heureusement d'ailleurs, car quoi de plus navrant que le Fantôme à l'O.N.U. ou dans un « Etat indépendant du tiers monde » (où il n'a plus sa raison d'être) ! Dans cet univers propice à l'aventure, Hermann et Greg s'en donnent à cœur joie : on boit ferme, on se bat dur, du poing au bazooka, on affronte tous les climats, du désert aux jungles tropicales en passant par l'Amérique du Nord. On défie les aventuriers de haut vol : Bronzen, Sarakélian, le général Satan ; on y voit de très jolies filles (Burma Diego, par exemple) ; on cogne, on casse, on est assommé, on s'ivrogne joyeusement, on... tous, sauf Bernard Prince, toujours sobre, ironique, un

Jordan « Bernard Prince » Greg-Herman © Ed. du Lombard. →

Greg-Herman « Bernard Prince » © Ed. du Lombard.

C'EST BIEN LA PREMIÈRE FOIS QUE JE PARTICIPE À UN CONSEIL DE GUERRE AVEC DES POULETS POUR INTERLOCUTEURS !
METTONS LES CHOSES AU POINT : C'EST UNE TRÊVE. NE NOUS OBLIGEZ PAS À NOUS SOUVENIR DE QUELQUES PECCADILLES GROSSES COMME L'EMPIRE STATE BUILDING QUE CERTAINS D'ENTRE VOUS ONT À SE REPROCHER ...
SILENCE, TOUS ! MON ÉTABLISSEMENT EST RESPECTABLE, JE DÉMOLIS LE PREMIER QUI NE SE CONDUIRAIT PAS EN GENTLEMAN ! AVIS !
SI VOUS LE VOULEZ BIEN, VENONS-EN AU FAIT...

Une plongée sur les truands « Bernard Prince » © Ed. du Lombard.

La pin-up « Bernard Prince » © Ed. du Lombard.

SIX HEURES PLUS TARD, EN PLEINE MER SOUS LE SOLEIL DE JUIN...
LA TRAVERSÉE VOUS SEMBLE-T-ELLE AGRÉABLE, MISS MORAN ?... UN RAFRAÎCHISSEMENT, PEUT-ÊTRE ?...
NOUS N'AVANÇONS GUÈRE, IL ME SEMBLE, CAPITAINE PRINCE...

Les gratte-ciel de New York « Bernard Prince » © Ed. du Lombard.

rien « moralisateur » ; élégant, il contemple de haut les Jordan et El Lobo qui se roulent dans la bagarre, l'alcool et l'orgie ; il est leur antithèse vivante, nécessaire peut-être, mais soyons honnête, son personnage est quelque peu pâlot à côté de deux forces de la nature comme Jordan et El Lobo. Est arrivé à Hermann et Greg ce qui arrive bien souvent aux auteurs de bandes dessinées : l'auxiliaire l'emporte sur le personnage central : on oublie Astérix au milieu de comparses bien typés ; Spirou disparaît à côté de Fantasio, de Zorglub ou de Champignac ; Haddock efface Tintin ; Chlorophylle est éclipsé par Anthracite et par Torpille, etc., etc. C'est à un point tel que, dans « La loi de l'ouragan », Bernard Prince disparaît à peu près complètement et que, symptôme plus révélateur encore, lorsque Hermann tente d'isoler un des personnages, c'est sur Barney Jordan que se porte son choix ; c'est de lui qu'il retrace la vie dans « Soleil Rouge ». D'ailleurs, ce sont des figures comme celles de Jordan et d'El Lobo qui pimentent l'aventure et lui donnent l'essentiel de son atmosphère épique et réaliste, car on voit mieux dans leur rôle Jordan et son compère. Bien sûr, Bernard Prince fait « sérieux », garde la tête froide, reste le « cerveau », mais disons qu'il est le prétexte et l'axe de l'aventure, il n'en est plus le héros.

Nous avons prononcé le mot épique au sujet de cette bande. Or, épique, elle l'est déjà par certains de ses excès (voulus) : destruction

CARAÏ ! ALORS LE GRINGO DE CORONADO N'AVAIT PAS MENTI ! ILS SONT VRAIMENT ENRAGÉS, SUR CETTE ÎLE !
TU AS LA JUSTICE POUR TOI, MILLE CABESTANS ! ET ON VA LE LEUR EXPLIQUER, ENRAGÉS OU PAS, À CES JOYEUX TIRAILLEURS ! PASSE-MOI D'AUTRES CARTOUCHES !

Les pirates en action « Bernard Prince » © Ed. du Lombard.

La jolie pin-up, mais dangereuse ! « Bernard Prince ».

Le forban des années trente, « Sarakélian ».

MAIS... ÉCOUTEZ, FILLETTE, JE CONNAIS MALHEUREUSEMENT BIEN LES WADONGOS, QUI HABITENT CES RIVES... MIEUX VAUDRAIT ...
JE DIRIGE CETTE EXPÉDITION, MONSIEUR JORDAN. LAISSEZ-MOI JUGE, VOULEZ-VOUS ?

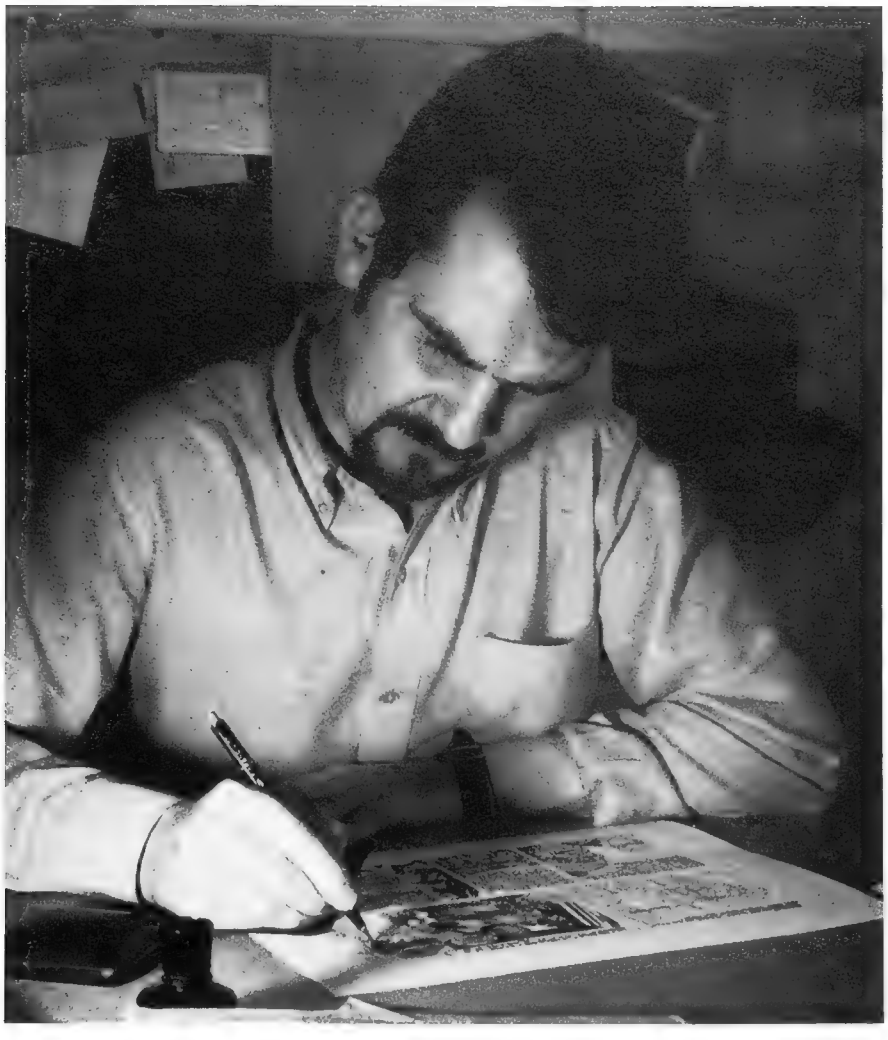
d'un bistrot et de la moitié de l'équipage d'un navire de guerre par El Lobo ; irruption du même à cheval dans un palais présidentiel ; locomotive écrasant une jonque (sommet de l'épique) ; excès des éléments : tempête de sable, tornade sur l'île de Tago-Tago, nuées aveuglantes de moustiques, tout est excessif comme tout l'était dans les actes des chevaliers des chansons de geste. Le comique vient d'ailleurs renforcer ces excès : Jordan enlevé en pyjama à grosses fleurs, tribus féroces mises en fuite par des fusées d'artifice, Jordan en robe de chambre dans un fauteuil roulant, El Lobo transportant sur son torse le pantalon blanc d'un soldat d'opérette, etc. Nous avons lu que les aventures de Bernard Prince comportaient des invraisemblances. Nous avouons n'en avoir relevé qu'une (Lotus Pourpre ayant scrupule à voir tuer des enfants !), et d'ailleurs, qu'importe qu'il y en ait ou non ! Dans la cascade d'aventures qui s'abat sur le lecteur, qui cherchera le détail plus ou moins plausible

Une belle crapule « Bronzen » © Ed. du Lombard.

alors que le rythme des événements est tel qu'on se laisse porter par lui, que le récit nous entraîne sans que nous songions à aller y chercher la petite bête. N'est-ce pas là la plus belle preuve de réussite ?

Ce qui caractérise cette bande, donc, c'est qu'elle est une bande d'action qui exploite les recettes quasi infaillibles de la vraie et bonne bande d'action : rythme accéléré, suspense, humour, bagarres, adversaires machiavéliques, personnages truculents, attendrissement, tout y passe, tout y est, et le style graphique ne fait que renforcer cette impression : Hermann a l'art du mouvement. Bien sûr, il a évolué (heureusement) et ses épisodes en quatre ou six pages montraient des personnages plutôt raides ; le crayon était un peu maladroit parfois, mais les personnages se sont assouplis : Bernard Prince respire la désinvolture et l'élégance ; quant à Jordan et El Lobo, ils « pètent » la vie par tous les traits de leur physionomie, par tous les nœuds de leurs muscles, par tous les replis de leur graisse. Ce style nerveux, qui atteint son apogée dans les scènes violentes, s'accompagne de jeux de couleurs, et dans « La loi de l'ouragan », ces jeux atteignent un sommet avec les verts pâles des profondeurs sous-marines ; c'en est un véritable enchantement. Ces paysages des profondeurs marines constituent une remarquable réussite graphique bien expressive du talent de l'auteur ; d'ailleurs, outre ces scènes marines, Hermann sait brosser de fort beaux paysages ; se documentant surtout dans la revue « National Geographic », il recrée avec maîtrise et avec une prodigieuse capacité d'évocation des paysages extra-européens indispensables au dépaysement et à l'aventure. Nous évoquions quelques lignes plus haut la beauté des couleurs dans les paysages d'Hermann et plus particulièrement la beauté des dominantes colorées (fonds sous-marins, désert rougeâtre, rocs et falaises brun-rouge), mais que dire des planches originales en noir et blanc ? Il faudrait en venir à pouvoir, pour bien des planches, les publier en double exemplaire, un en couleurs, l'autre en noir. Hermann est un maître du pinceau.

Outre cette capacité à camper des paysages, Hermann s'entend à merveille à tracer des portraits et surtout des trognes. En cela, Jordan et El Lobo sont des chefs-d'œuvre, sans parler de Rahad Sadji, chef arabe bien typé, de Bronzen (belle tête de vautour), du goîtreux général Satan, etc. D'ailleurs, c'est dans les gros, les lourds, les massifs, les puissants qu'Hermann excelle, dans ceux qui ont des traits bien marqués, des muscles, des bourrelets, des saillies et des bosses. En contrepartie, ses personnages jeunes et minces, moyens, ordinaires dirons-nous, sont un peu falots. La mise en page, elle, procède essentiellement de la technique du cinéma par une succession de plans diffé-



Herman.

Greg.

rents : plan d'ensemble, plan américain, gros plan avec changements d'angles, champ et contre-champ, plongée et contre-plongée. En général, Hermann travaille image par image, case par case, ne procédant à une synthèse générale que lorsque le dessin est fouillé, c'est-à-dire que sa vue d'ensemble de la planche, sa mise en page relève plutôt de qualités de saisie intuitive et inconsciente que d'un travail de montage véritable. Quant à la préparation du dessin, elle est à peu près nulle et ne relève pas de savantes recherches, l'artiste se contentant — parfois — de crayonner vaguement dans la marge de sa feuille une silhouette de personnage pour en saisir l'attitude, la dégaine. Là encore, il attaque sa « case » directement, trace le schéma et le pousse aussitôt. On ne peut qu'admirer le talent authentique de ce dessinateur, talent fait avant tout d'un don personnel, inné, enrichi par le travail et l'expérience, car la formation d'Hermann en tant que dessinateur de bande dessinée est extrêmement réduite ; les conseils de spécialistes (Greg en particulier) et un travail personnel assidu en sont les seules composantes.

On ne peut que souhaiter que puisse se réaliser le désir d'Hermann d'être plus libre, de pouvoir créer à sa guise, sans être pris dans les entraves d'un journal destiné aux enfants (éternel problème de la bande dessinée européenne), pour pouvoir faire plus vrai, plus violent, plus dur, sans tomber dans les systèmes ni sans faire de l'érotisme de principe. Quelles tronches dessinerait-il, quelles bagarres, quels enbrasements ! Puisse un jour un éditeur lui laisser la bride sur le cou ! Mais n'est-ce pas là ce que nous souhaiterions pour tous les vrais auteurs de bandes dessinées ?

E. FRANÇOIS.

C'EST... C'EST EXACT ! CE BRUIT INSOUTENABLE EST PRODUIT PAR DES INSECTES ! LE PASSAGE NOUS EST INTERDIT !
POURQUOI ? NOUS SOMMES PLUS GROS QU'EUX, QUAND MÊME ! QUELQUES SÉRIES DE CLAQUES, ET ON EN FERA DE LA CONFITURE, DE CES BESTIOLES !
SI ELLES SE LAISSENT ÉCRASER UNE PAR UNE, PEUT-ÊTRE, EN Y CONSACRANT QUELQUES ANNÉES

L'enfert vert « Bernard Prince ».

BIOGRAPHIE

Greg : né le 5 mai 1931 à Ixelles (Bruxelles). Etudes classiques jusqu'à 18 ans. Ecole de graphisme (publicité-décoration) pendant deux ans. En même temps, élève de Franquin. A 20 ans, service militaire (commando). A 21 ans, mariage, suivi de deux enfants (1954 et 1956). Vers 19-20 ans, premiers essais de bande dessinée sous le nom de Michel Denys ; cela entraîna son congé pour « incompétence ». A 21 ans, travaille pour « Héroïc Album » et crée le personnage du « Chat » (détective à gadgets). A 23 ans, entre à l'agence International Presse de Bruxelles et donne des histoires pour enfants. Collabore avec Franquin pour « Modeste et Pompon » (Tintin). Devient scénariste et donne, avec le dessinateur Tibet, la série des Chick Bill. Entre à Tintin et produit quelques bandes : Rock Derby, Babiole et Zou. Produit d'excellents scénarios pour Franquin (Prisonnier du Bouddha et les Zorglub, entre autres). Ressort Zig et Puce que lui cède Alain Saint-Ogan. Crée **son** personnage, le « verbeux » Achille Talon, un des piliers du journal Pilote à partir du N° 211 du 7 janvier 1963. Révèle un certain nombre de jeunes dessinateurs en créant le « studio Greg », sorte de coopérative de bandes dessinées.

Hermann (Hermann Huppen) : né le 17 juillet 1938 à Bévercé (province de Liège). Ecole Primaire et deux ans de secondaire. Trois ans d'Ecole Professionnelle d'où il sort ébéniste. Suit des cours du soir de décoration. A 16 ans, commence à exercer son métier d'ébéniste (pendant quinze jours. Travaille ensuite chez un architecte. Emigre au Canada à dix-huit ans et y reste trois ans et demi comme décorateur. Revient en Belgique (nostalgie de l'Europe) et travaille comme ensemblier-décorateur. A 25 ans, Van Dooren lui conseille de faire de la bande dessinée. Février 1965, il donne dans « Plein Feu » (revue satirique) sa première bande dessinée, une histoire de scouts (« Histoire en able ») qui est appréciée par Greg. 1966, naissance de Bernard Prince.

BIBLIOGRAPHIE DE BERNARD PRINCE

Histoires complètes : Billet surprise, Tintin 904, du 17 février 1966, 4 planches - Simple routine, Tintin 900, du 18 janvier 1966, 4 planches - Opération Femmes Mariées, Tintin 913, du 21 avril 1966, 4 planches - Spécialité maison, Tintin 910, du 23 mars 1966, 4 planches - Le Troisième Témoin, Tintin 920, du 9 juin 1966, 4 planches - Une lanterne pour le Petit Poucet, Tintin 930, du 18 août 1966, 6 planches (scénario de Chéradic) - L'évasion du Cormoran, Tintin 939 du 20 octobre 1966, 6 planches - Les Victimes, Tintin 1 153 du 1er décembre 1970, 8 planches - Soleil Rouge (Barney Jordan seul), Tintin Sélection N° 4, de décembre 1969.

Histoires à suite : Les Pirates du Lokanga, Tintin 952 à 962, 1967 - Le Général Satan, Tintin 965 à 975, 1967 - Tonnerre sur Coronado, Tintin 979 à 1 000, 1967 - La Frontière de l'Enfer, Tintin 1 016 à 1 035, 1968 - Aventure à Manhattan, Tintin 1 044 à 1 059, 1968-1969 - Oasis en flammes, Tintin 1 069 à 1 090, 1969 - La loi de l'ouragan, Tintin 1 104 à 1 124, 1970.

Jijé « Jerry Spring » © Ed. Dupuis.

MICHEL !... TU ES FOU !.. À TROIS CONTRE UN !!!
PAS TANT QUE J'ÉVOLUERAI EN RASE-MOTTES AU DESSUS DES INSTALLATIONS PÉTROLIÈRES !!!... VAS-Y, BON SANG !...

Jijé-Charlier « Tanguy » © Pilote.

Joseph Gillain

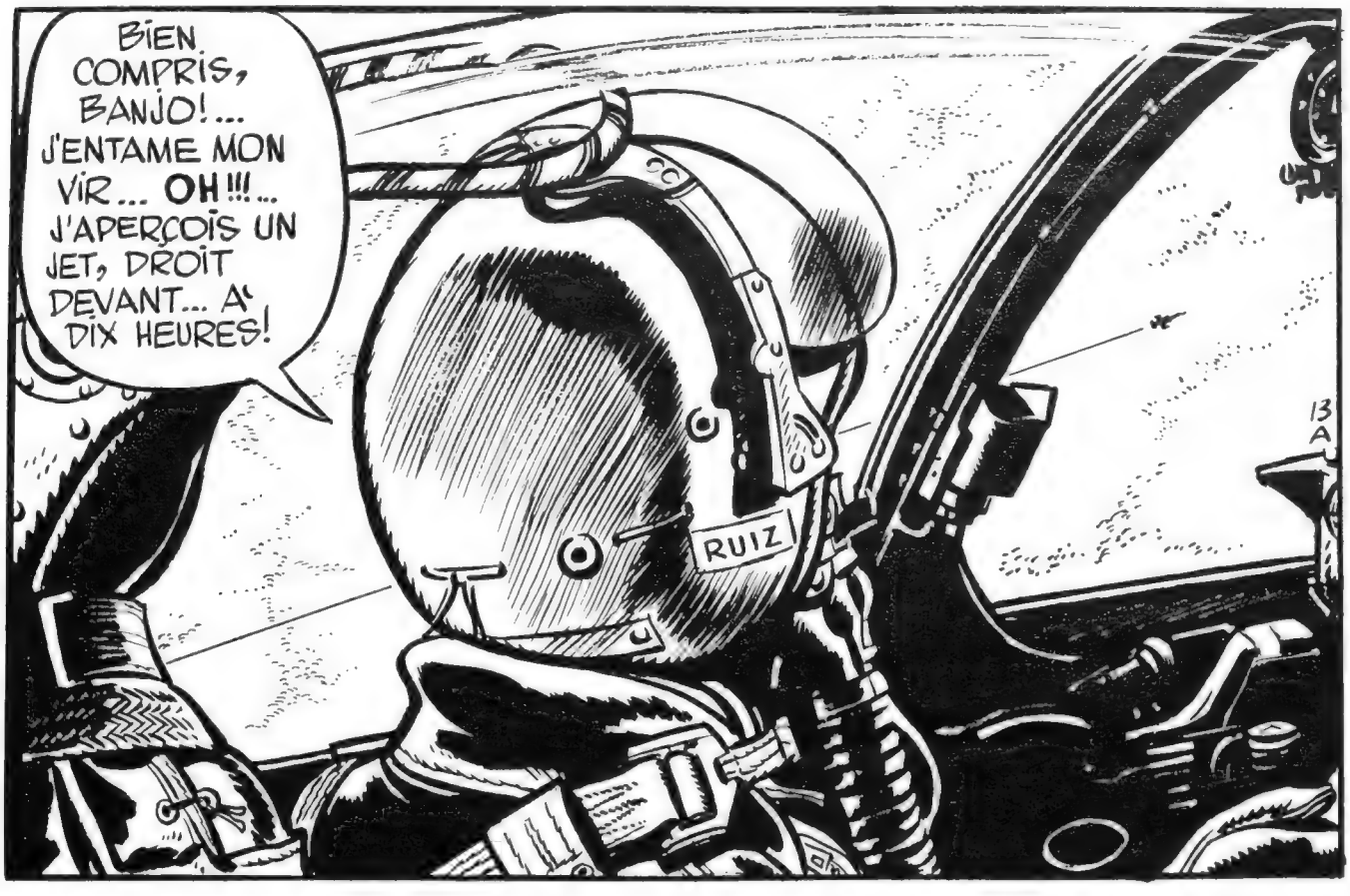
INTERVIEW DE HENRI FILIPPINI

En 1938, l'âge d'or de la bande dessinée, un jeune inconnu publiait ses premières planches. Au cours des années 50, il devenait le chef de file d'une école de nouveaux dessinateurs européens que les Américains avaient si longtemps dominés, et nombreux furent les amateurs à le considérer comme le meilleur dessinateur européen. Aujourd'hui encore, il est présent dans l'un des plus prestigieux journaux de la bande dessinée. Qui est-il ? La réponse à cette question est simple : il s'agit, bien sûr, de Joseph Gillain, plus connu sous le nom de Jijé.

Je lui ai rendu visite dans sa retraite campagnarde de la banlieue parisienne. En attendant son arrivée, je me demandais si je ne m'étais pas trompé d'adresse ; j'avais, en effet, plus l'impression d'être dans l'atelier d'un peintre que dans celui d'un créateur de bande dessinée. Mais l'arrivée du sympathique Jijé devait bientôt me rassurer et me prouvait que l'on pouvait être un excellent dessinateur et aussi un peintre de talent.

H.F. : Comment, avant-guerre, alors que les dessinateurs de B.D. étaient si rares, tout au moins en Europe, pouvait-on se décider à aborder ce métier qui, encore aujourd'hui, est si peu considéré ?

Jijé : J'avais 18-19 ans. A cette époque, j'étais, en gros, « étudiant des Beaux-Arts ». Ça représentait quelques années dans une école de métiers d'art, une année de flânerie indécise pendant laquelle je fis de la peinture, de la sculpture, des illustrations, des gravures sur bois, des bricolages publicitaires... et surtout fréquentais un groupe extrêmement



Jijé-Charlier « Tanguy » © Pilote.

vivant et fervent, comme il en existe, ignoré, en province. J'en parle, parce que j'y ai rencontré un homme qui m'a marqué : l'excellent peintre Van den Houten qui m'a appris à dessiner avec l'œil et non avec la main... Ajoutez une année à l'Académie de Bruxelles (les Beaux-Arts belges) et à la Cambre (Arts décos) où j'étais inscrit au cours de... peinture monumentale ! Et la bande dessinée dans tout cela, me direz-vous ? Ah ! oui, la bande dessinée !... Eh bien ! se dessinait, si j'ose dire, une perspective de plus en plus précise m'obligeant « à gagner ma vie ». Je m'explique : j'étais fiancé... et, apparemment, la bande dessinée me paraissait le moyen le plus pratique pour me permettre de peindre ou de sculpter sans trop de contraintes matérielles. Les débuts sont obscurs et naïfs... Suit un départ plus professionnel chez Spirou avec « Trinet et Trinette », puis « Freddy Fred »... La guerre me surprit (c'est l'expression banale et consacrée). Démobilisé, je louais une modeste propriété maraîchère, manger était alors le problème numéro un. La bande dessinée me semblait balayée pour longtemps par la tourmente (autre expression consacrée). Trois mois plus tard, Spirou s'essayait à reparaître. Rob Vel, créateur du personnage, était prisonnier... Il n'y avait guère que moi à portée de main. Bref, je me suis retrouvé reprenant la suite d'une aventure commencée par Rob Vel, trafiquant des raccords à Superman, terminant des épisodes du Cavalier Rouge (Red Ryder)... pendant que les mauvaises herbes envahissaient mes plates-bandes et autres maraîchers projets !

H.F. : Je suis de ceux qui ont suivi, en rêve hélas, ce fameux voyage aux Etats-Unis. En 1950, partir pour les Amériques, avec sa famille et plusieurs autres dessinateurs, était de la folie. Pouvez-vous ressusciter pour quelques instants cette fabuleuse épopée ?

Jijé : Ce voyage aux « Amériques » a plutôt été une période loufoque. Nous nous étions mutuellement monté la tête, Morris, Franquin et moi (Will était trop jeune). Nous allions vers la Mecque de la bande dessinée que nous situions à... Hollywood. Elle avait ses pôles à New York et à Chicago ! Nous partions avec un visa mexicain (plus facile à décrocher en cette période d'après-guerre). Nous confondions d'ailleurs visa d'émigration et visa de tourisme ! Bref, nous nous sommes retrouvés, après un voyage de six semaines, à travers les U.S.A., à la frontière de la Californie mexicaine avec une quasi impossibilité de repénétrer sur le sol améri-

Jijé. Le spécialiste « Johnny ».

SEULEMENT, VOILÀ... JE N'AI PAS ENVIE DE PARTIR.
C'EST CE QU'ON VA VOIR...
CETTE VOIX !!... ??
...DÉSOLÉ, MON VIEUX, MAIS VOUS L'AVEZ CHERCHÉ.
D'ACCORD! MAIS MAINTENANT, FILEZ...
CUIDADO!...(1)
(1) - PRENEZ GARDE.

Une des premières planches de Jerry Spring. © Ed. Dupuis.

Jijé. Le spécialiste « Johnny ».

cain. Je vous passe les détails, bien qu'ils soient de loin les plus croustillants, surtout en ce qui concerne Morris et Franquin, beatniks et hippies avant la lettre. Les villes mexicaines de frontière se prêtant à tous les gags possibles et impossibles pour pratiquer ce genre de vie... De cette impasse californienne, nous sommes descendus sur Mexico City d'où, six mois plus tard, avec un visa d'un an, nous remontions vers New York. Il est impossible de raconter en quelques lignes ; on peut résumer en disant que les voyages forment la jeunesse. A New York, j'ai dessiné quelques bandes, dans les limites de la réglementation professionnelle, pour des « Comics » western... Mais j'ai surtout rencontré un certain René Goscinny à qui nous devons les week-ends les plus follement gais de notre séjour aux Etats-Unis. Rencontre qui provoqua, indirectement, quelques années plus tard, le retour à son Paris natal de ce « phénomène » que vous connaissez. Retour en Europe avec l'intention d'introduire, sérieusement cette fois, une solide demande d'émigration définitive... Mais le soleil de la Côte d'Azur eut tôt fait de nous faire abandonner ce projet... Et, tout compte fait, les mêmes possibilités existaient en Europe.

H.F. : Après avoir réalisé quelques biographies, ainsi que les aventures de Blondin et Cirage, vous créez le héros le plus marquant de votre œuvre. Comment est-il né ? Est-ce un souvenir ramené des Etats-Unis ?

Jijé : Jerry Spring est né, en effet, à mon retour des U.S.A. et du Mexique. Mon style western venait du fait que j'avais vu ce que je dessinais ; il était d'ailleurs facile à cette époque d'être un peu original. Le succès de cette série auprès des amateurs est peut-être dû au don que je me reconnais de dessiner honnêtement les chevaux. Je m'étais appliqué à mettre derrière moi la difficulté que... cela représente. C'était rare à l'époque. A propos, avez-vous remarqué comme on dessinait mal les chevaux avant l'automobile, alors qu'il y avait du crottin partout !... Pour terminer, l'emballement des « fans » au sujet de ce que vous appelez mon « style western » m'a toujours paru surprenant et excessif.

Jijé. Le spécialiste « Johnny ».

H.F. : Tout au long de votre carrière, vous avez aimé vous entourer de jeunes dessinateurs débutants qui, pour la plupart, sont devenus de bons dessinateurs. Certains même ont parfois dépassé le maître, aux dires de certains spécialistes tout au moins. Parlez-nous de quelques-uns d'entre eux.

Jijé : Je suis heureux de vous entendre dire que les « fans » estiment que certains de mes « élèves » sont devenus supérieurs au « maître » ! En effet, j'ai vu passer à côté de moi des « bêtes de race », vrais mordus de la B.D. et doués exceptionnellement. Les plus spectaculaires sont certainement Franquin, Morris, Giraud... et quelques autres.

La vieille légende du maître et de l'élève vient d'une différence d'âge, de génération (B.D. parlant). A vrai dire, j'en appris autant qu'eux pendant cette période bénie... Je n'ai vraiment appris à dessiner, de A à Z, qu'à Will (il avait quatorze ans) et, récemment, à un garçon qui promet et qui signe sous le nom de Dan.

Comment devient-on dessinateur ? Mais en dessinant !... Nous dessinions, Franquin, Will, Morris et moi, jusqu'à la nausée, nous dessinant entre nous, et plusieurs fois par semaine. La méthode ? Toujours la même... Le croquis, tel que me l'avait appris Van den Houten : l'œil sur le modèle, la main sur le papier exécutant mimétiquement ce que voyait l'œil. Quoi de plus simple !... Méthode passionnante que nous pratiquions comme une religion... Et la critique mutuelle, amicale et acerbe, qui ne nous laissait aucune possibilité d'autosatisfaction.

H.F. : Mais quelle est votre technique ? Cette technique qui, il faut le dire, a eu pas mal d'imitateurs par la suite...

Jijé : Ma technique ? Vous m'embarrassez ! Je dois dessiner comme un somnambule, car je ne vois pas ce que je peux en dire. A part le croquis sur le vif que je pratique toujours comme un pianiste fait ses gammes (au fait, les pianistes font-ils des gammes ?), le reste, l'exécution de la bande elle-même, en est certainement le résultat indirect. J'ai mes petits problèmes personnels, différents du voisin : par exemple, mes « crayons » sont bien supérieurs à mes « encres » ; je soutiens difficilement la spontanéité de mon crayonné. C'est certainement la marque de mon tempérament incontestablement spontané et instinctif, et tout le travail de polissage raisonné et laborieux m'est, sinon pénible, certainement peu naturel... Mais je reconnais que, lorsque je me discipline, lorsque je pense mon image avant de prendre le crayon, je fais du meilleur travail.

J'ai certainement pris la mauvaise habitude de dessiner trop instinctivement... Je suis plein d'admiration pour Gir qui pense ses images et ses personnages intensément. Il a sans doute pris de bonnes habitudes... Et moi de mauvaises !... La bande dessinée est un métier, et il s'apprend lentement, se perfectionne dans une recherche incessante de la meilleure qualité. On y prend aussi des tics et des manies.

H.F. : Spirou, avec Valhardi, Spring, Blondin... N'était-ce pas pour vous la belle époque ? Ne la regrettez-vous pas un peu ? Pourquoi avoir repris Tanguy ?

Jijé : Spirou... la belle époque ! Oui, dans un sens, c'était le bon temps, mais quelle insécurité !... Les lecteurs et les dessinateurs partageaient la même naïveté et étaient si bon public. Aujourd'hui, la bande dessinée a des exigences terribles, ne fut-ce qu'au point de vue technique. Une simple comparaison entre les dessins d'aujourd'hui et ceux d'hier nous montre le chemin parcouru. Je regrette un peu, pour ma part, la perte d'une naïve simplicité que l'on retrouve encore dans les meilleures bandes américaines actuelles.

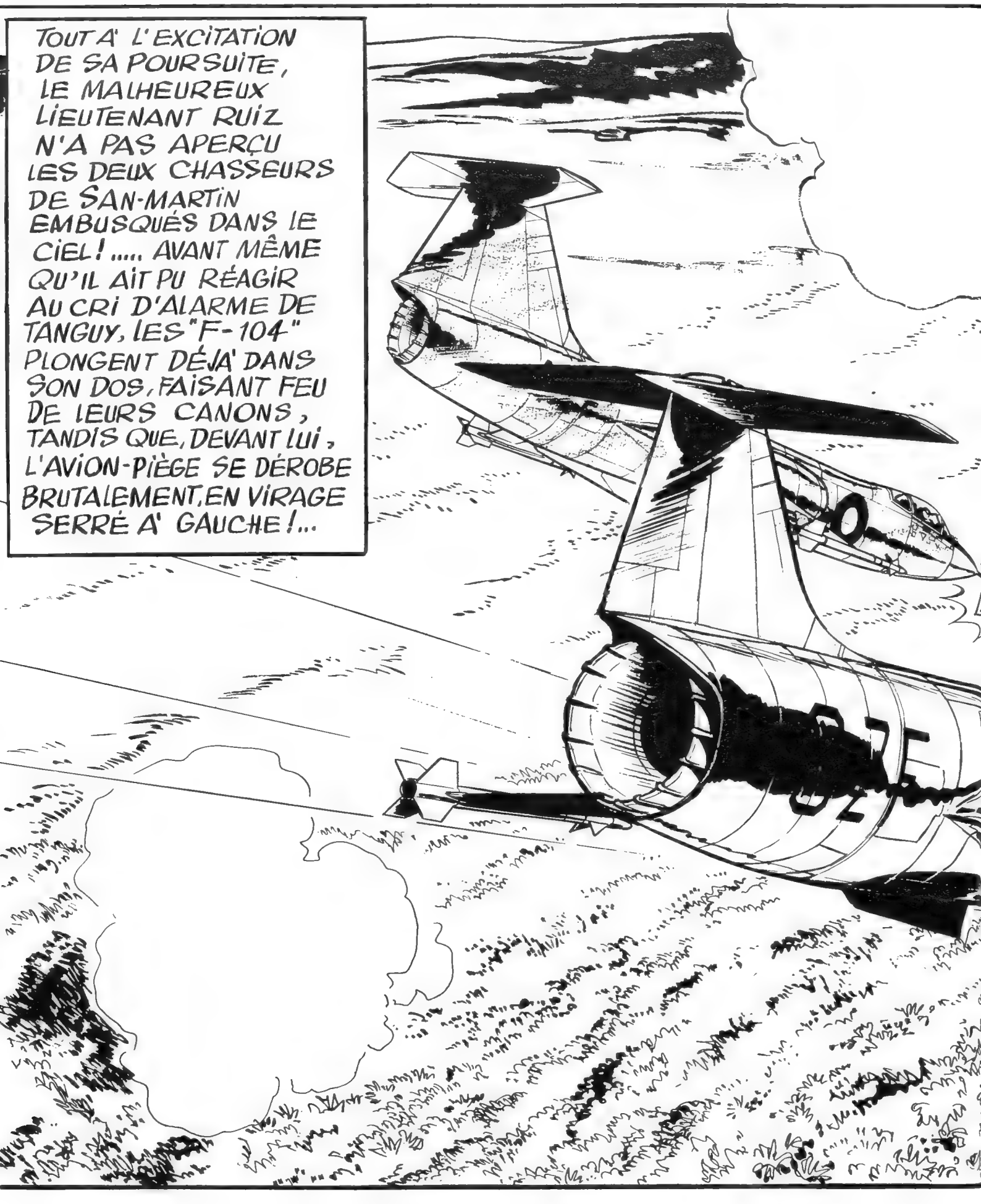
Pourquoi j'ai repris Tanguy ? Cela a déjà été dit. Je vais essayer de le redire en quelques mots. L'éditeur de Spirou m'ayant fait savoir que, vu la mévente des albums de Spring, il en supprimait l'édition, cela signifiait l'amputation de la moitié des royalties de cette série. D'autre part, Uderzo désirait depuis quelque temps céder la main, trop absorbé par Astérix, et pour cause... J'ai repris la série Tanguy et abandonné à regret, bien sûr, le western... Voilà toute l'histoire de mon départ de Spirou.

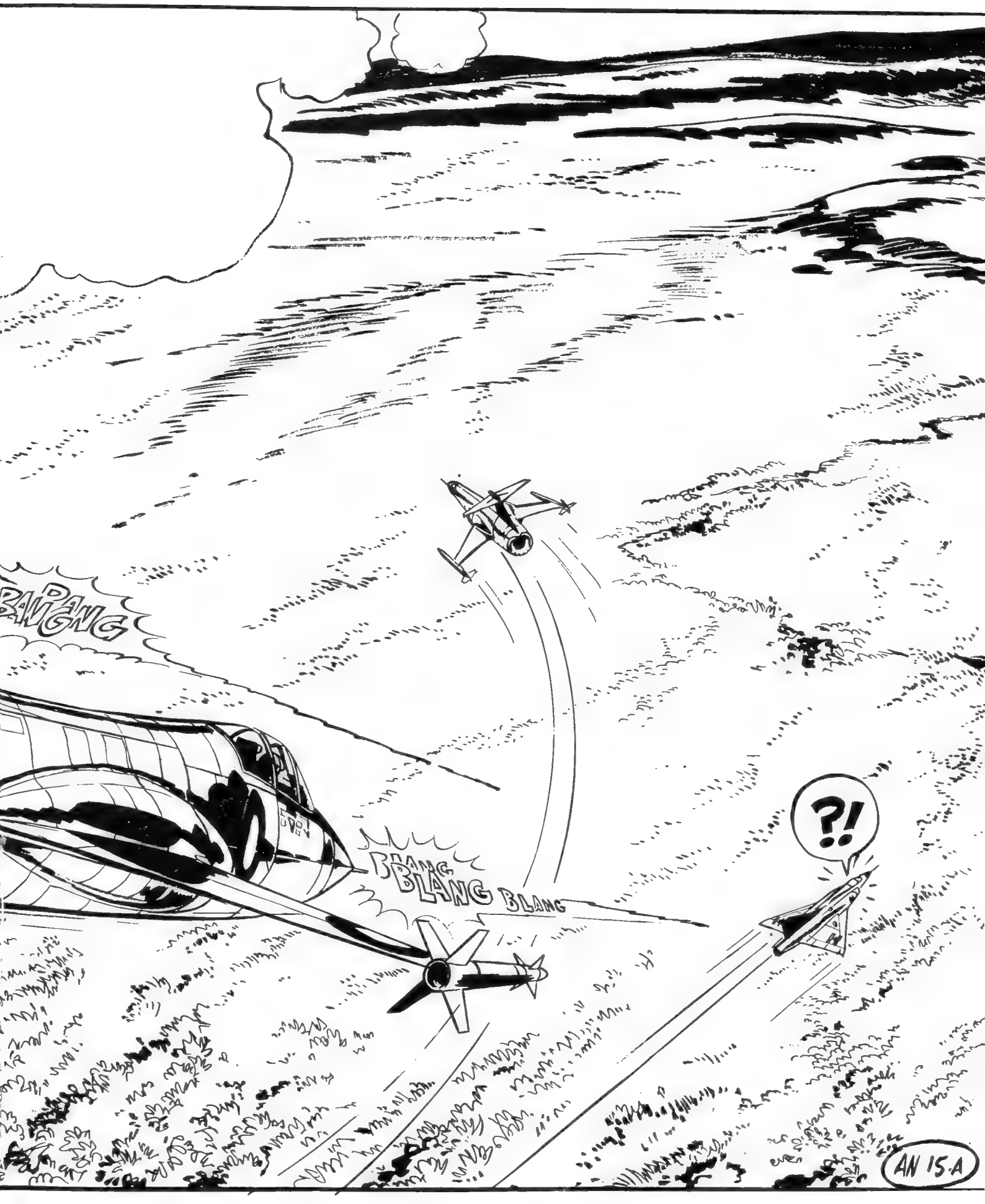
H.F. : Est-ce la nostalgie de ce western qui vous a fait accepter de collaborer à Johnny avec la version dessinée du « Spécialiste » ?

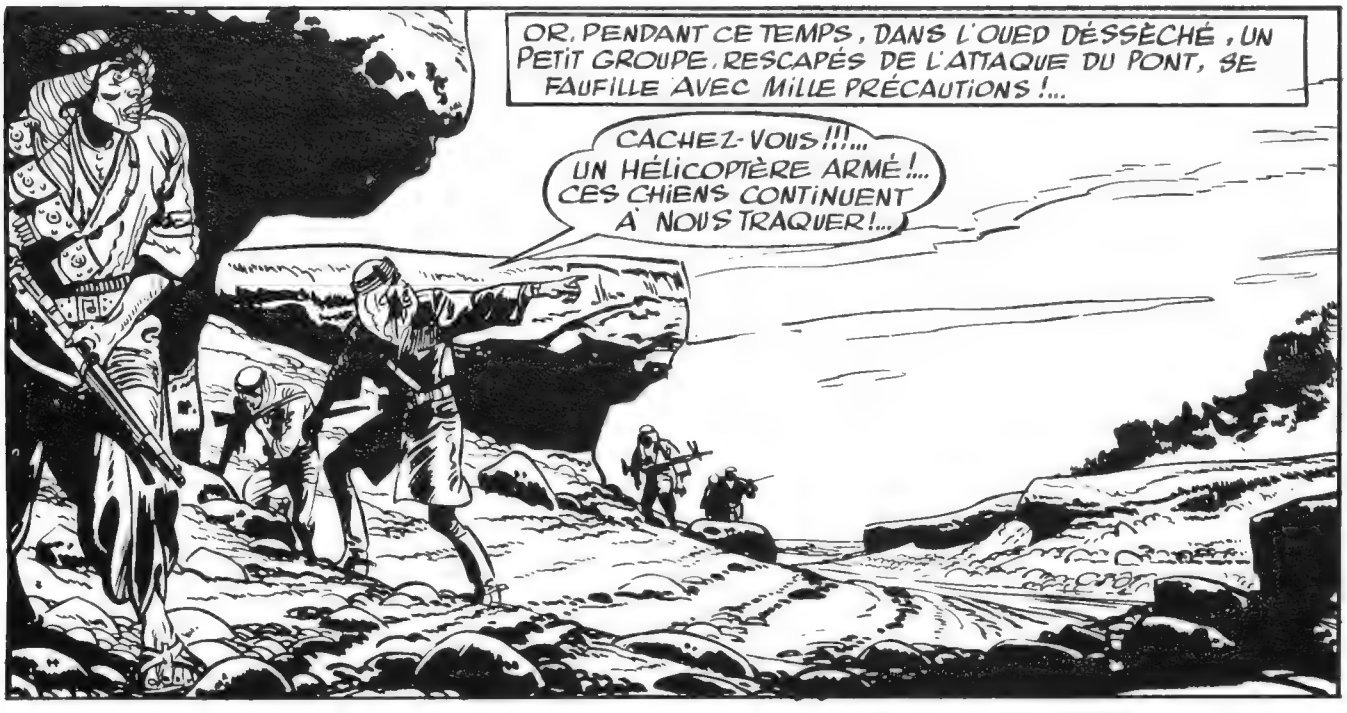
Jijé : Oui, c'est la nostalgie du western qui m'a entraîné à entreprendre cette bande éphémère. Les assurances qui m'avaient été données au départ ne se sont pas réalisées, et pour cause. « Johnny » est mort... Des erreurs énormes avaient été commises : la publication des vieux classiques de B.D. dans leurs plus mauvais exemples commercialisés ; ne parlons que de cette horrible « Little Annie Rooney » et l'illusion de croire que ce qui a enchanté notre jeunesse va enchanter celle d'aujourd'hui en sont les principales...

J'aimerais, en passant, profiter de cette occasion pour égratigner au passage ces vieilles idoles... Pour ma part, en effet, je n'ai jamais été impressionné par « les classiques de la B.D. » : Tarzan, par exemple, me fait plutôt rire, son dessin trop fignolé est ennuyeux et les références à Michel-Ange, par certains « spécialistes », m'amusent drôlement.

Prince Vaillant, sous des grands airs de gravures nobles et savantes, cache des tas de faiblesses, une sereine incapacité à imaginer le monde médiéval ; voyez spéciale-


TOUT A' L'EXCITATION DE SA POURSUITE, LE MALHEUREUX LIEUTENANT RUIZ N'A PAS APERÇU LES DEUX CHASSEURS DE SAN-MARTIN EMBUSQUÉS DANS LE CIEL!..... AVANT MÊME QU'IL AIT PU RÉAGIR AU CRI D'ALARME DE TANGUY, LES "F-104" PLONGENT DÉJA' DANS SON DOS, FAISANT FEU DE LEURS CANONS, TANDIS QUE, DEVANT LUI, L'AVION-PIÈGE SE DÉROBE BRUTALEMENT, EN VIRAGE SERRÉ A' GAUCHE!...


BANG
BRANG
BLANG
BLANG
?!
AN 15-A


OR, PENDANT CE TEMPS, DANS L'OUED DÉSSÈCHÉ, UN PETIT GROUPE, RESCAPÉS DE L'ATTAQUE DU PONT, SE FAUFILE AVEC MILLE PRÉCAUTIONS !...
CACHEZ-VOUS !!!... UN HÉLICOPTÈRE ARMÉ !... CES CHIENS CONTINUENT À NOUS TRAQUER !...

Jijé-Charlier « Tanguy » © Pilote.

MERVEILLEUX !... ILS N'ONT PAS BOUGÉ !... ET ILS SEMBLENT PRÊTS À PARTIR !...
TOI... À PLAT VENTRE !
OUAIS !... ILS N'ONT PAS ÉTÉ RÉVISÉS DEPUIS NOTRE DÉPART !... POURVU QUE LES RÉACTEURS DÉMARRENT, ET QUE TOUT FONCTIONNE !...
288

Jijé-Charlier « Tanguy » © Pilote.

Jijé-Charlier « Tanguy » © Pilote.

...DITES AU GÉNÉRAL IARRAZ QUE NOUS AVONS RÉCUPÉRÉ, PRESQU'INTACT, LE POSTE DE PILOTAGE DU "MIRAGE," MAIS IL NE CONTENAIT PLUS SON SIÈGE ÉJECTABLE !... NOUS L'AVONS VAINEMENT CHERCHÉ PARTOUT.....

ment ses scènes de batailles, apparemment croustillantes, mais personne n'y croit vraiment et tous ces braves figurants faussement pittoresques, aux beaux visages reposés, se retrouveront à la pause café après le boulot. Les « fans » vont hurler, mais je peux les confondre quand ils veulent, preuves en main. Peut-être Foster est-il un bon dessinateur, mais ce qui sort de son officine est parfois extraordinaire d'indigence... On attaque Mandrake, Le Fantôme, quand vous voulez !... Je crois que c'est une nostalgie et cela s'applique aussi à la bonne moitié de ma production...

H.F. : Nous en prenons bonne note, et je souhaite que des amis relèvent ce défi. Pour en revenir à votre production actuelle, avez-vous d'autres projets que Tanguy ?

Jijé : L'expérience « Johnny » m'a fait mesurer un aspect précis du problème : les jours n'ont que vingt-quatre heures !... Mais je pense toujours à Spring...

H.F. : Vous avez créé de nombreux héros, tous fort différents : le cow-boy, le détective, les comiques, l'aviateur, les biographies. Comment expliquez-vous ces différentes facettes de votre œuvre ?

Jijé : Changer est dans mon caractère, mais commercialement, c'est une erreur. Si j'avais été l'homme d'un seul héros, n'aspirant qu'à ça, ne sachant faire que ça, j'aurais peut-être fait une carrière plus spectaculaire.

H.F. : Pour revenir en 1971, parlons un peu de Pilote. Quelles réflexions vous viennent à l'esprit à la suite des transformations de ce journal ?

Jijé : La nouvelle formule de Pilote fourmille de gags, de trouvailles, d'esprit et il semble qu'il ne s'essouffle pas, au contraire... A une telle qualité, il faut un public du même bois !...

Je suis sceptique !...

Former le public ?... Noble tâche !... Au début, j'ai longtemps reproché à cette formule (mais cela a beaucoup changé) une forme relâchée, un désordre cultivé et rébarbatif de certains dessins, écueil capital pour la majorité des lecteurs qui veulent s'amuser sans trop devoir décortiquer la nourriture offerte... Je me suis fait, par expérience, le défenseur de cette formule. Chaque fois que j'ai engagé un gars à lire telle ou telle page particulièrement bonne, il l'a fait à demi contraint, pour devenir, par la suite, un emballé... Il a fallu créer une habitude, ce n'est pas normal.

...Cependant, il faut reconnaître que les bandes dites traditionnelles en ont pris un coup de démodé... C'est quand même un signe, non ?

H.F. : Qu'avez-vous retenu de significatif après trente années de bandes dessinées ?

Jijé : Je crains de manquer de mémoire en citant des noms, et je continuerai plutôt à répondre à la question précédente en proposant de diviser la bande dessinée en catégories : la bande traditionnelle et, disons la nouvelle vague qui est, plutôt, une satire à tendance politique, sociale, etc., présentée sous forme de bandes dessinées. Dans ce cas précis, les dessinateurs se servent de la B.D. comme moyen. Les « traditionnels » font de la bande dessinée comme on fait une œuvre pour elle-même ; ils y placent avant tout une qualité graphique que les amateurs de B.D. aiment y trouver comme les amateurs d'art.

H.F. : Pour vous, l'avenir, qu'est-ce que c'est ?

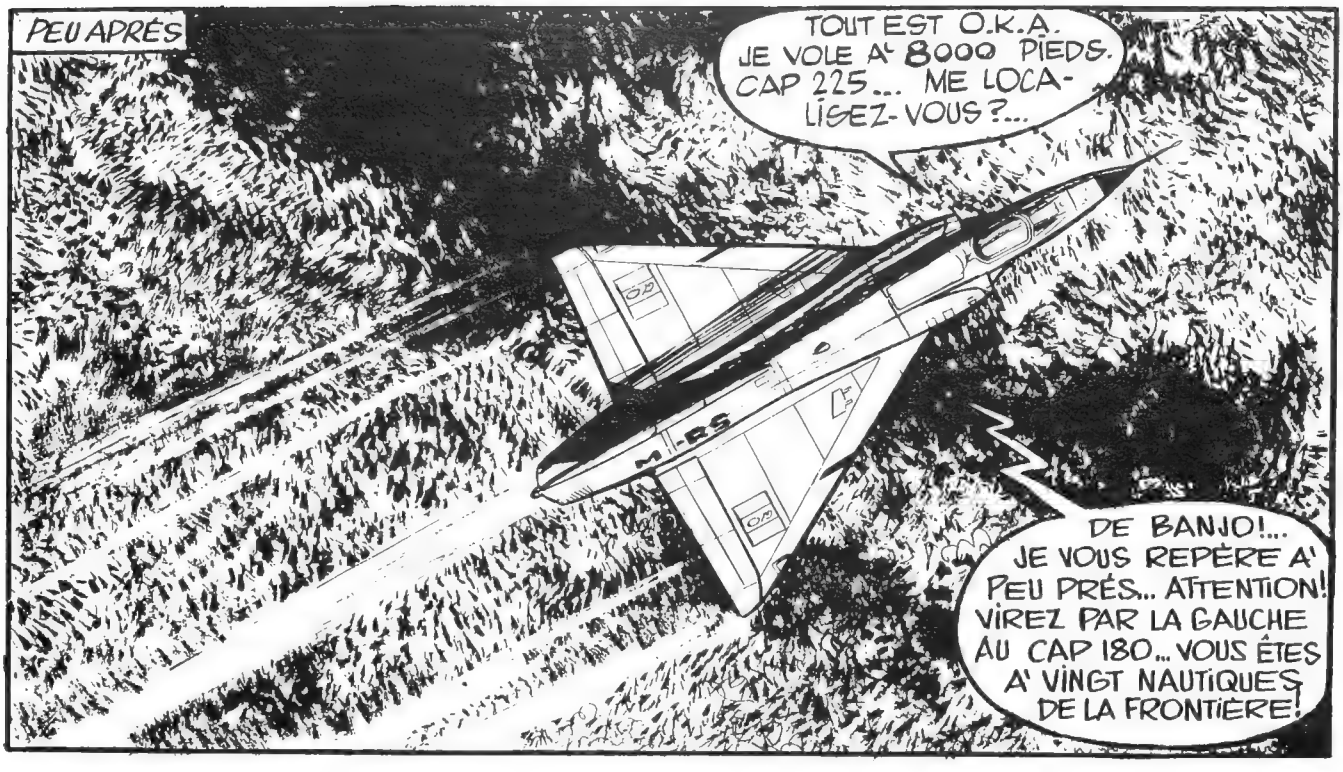
Jijé : L'avenir, pour moi ? J'ai une envie de plus en plus impérieuse de peindre... Je veux être raisonnable et économe de mon temps. La bande y gagnera, je pense !...

H.F. : Avez-vous une opinion particulière sur l'avenir de la bande dessinée en France ?

Jijé : Que répondre ?... Et pourquoi un dessinateur doit-il nécessairement avoir une opinion plus pertinente que quiconque ?
La petite vague de snobisme autour de la B.D. grâce à Astérix, Barbarella, me semble bien superficielle. Pourquoi ?... La routine moutonnière du grand public ?... Les supports tels Tintin, Pilote, Spirou et Pif, à demi périmés dans leur éternelle formule du « journal illustré » ? La presse quotidienne par laquelle la bande dessinée se situe à la hauteur des poubelles ?... La concurrence de la radio, de la télé ? Durera, durera pas ? D'abord, la B.D. elle-même évolue. Il suffit de jeter un regard en arrière. Il n'est plus possible d'imaginer notre monde sans B.D. Dire qu'elle est tout à fait entrée dans les mœurs me semble cependant audacieux. Il y a des formules à trouver... et j'ai bien des idées là-dessus, mais un dessinateur est là pour dessiner, non pour discourir ! Et qui écoute quand on prend au sérieux un dessinateur de bande dessinée ?

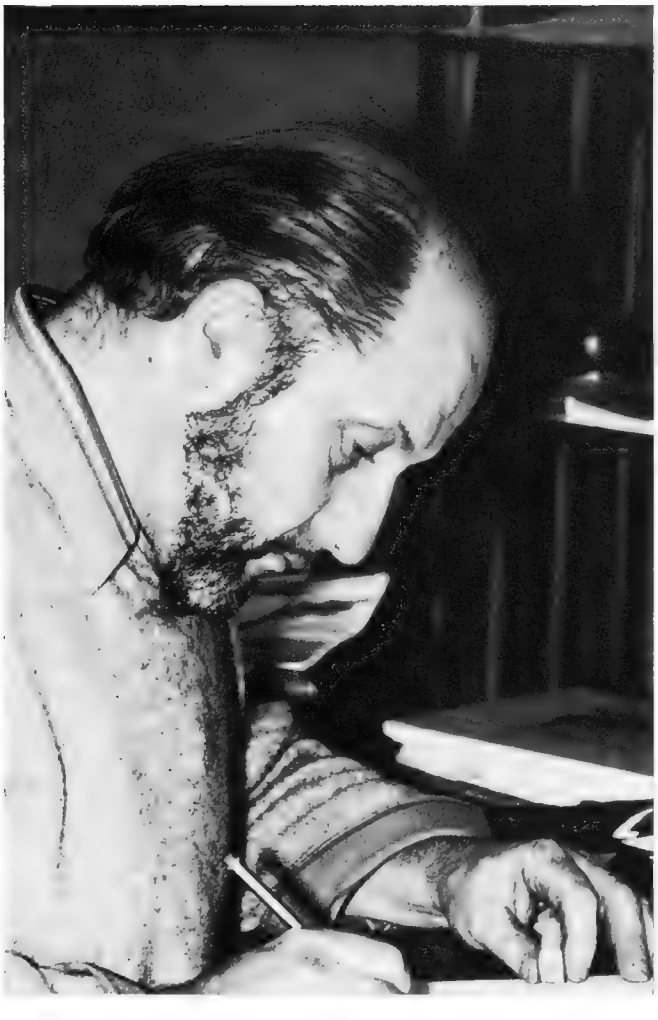
H.F. : Une dernière question, Jijé, qui êtes-vous ?

Jijé : Qui je suis ? Que voulez-vous savoir ? Mon pedigree ? C'est sans intérêt ! J'ai toujours cultivé avec plus ou moins de bonheur bien sûr l'art de ne pas me prendre au sérieux. Je reconnais cependant attacher quelque importance à certaines choses, parmi lesquelles les Arts (la bande dessinée, est-ce un art ? qui en doute aujourd'hui ?), mais ça n'a d'importance que pour moi.
Je crois (car il faut croire avant tout...) que j'ai un avenir de peintre... Artiste, qu'est-ce que c'est ?... Pour le gros public, c'est comme pour les Indiens : « Les bons sont morts ! », alors, souhaitez-moi quand même longue vie !


PEU APRÈS
TOUT EST O.K.A. JE VOLE A' 8000 PIEDS. CAP 225... ME LOCALISEZ-VOUS?...
DE BANJO!... JE VOUS REPÈRE A' PEU PRÉS... ATTENTION! VIREZ PAR LA GAUCHE AU CAP 180... VOUS ÊTES A' VINGT NAUTIQUES DE LA FRONTIÈRE!

Jijé-Charlier « Tanguy » © Pilote.

Joseph Gillain.



BIBLIOGRAPHIE DE JIJE

Pour Spirou :
Les biographies : Emmanuel, Baden Powell, Don Bosco, Blanc Casque, Charles de Foucauld.
Les héros : Trinet et Trinette, Freddy Fred, Spirou et Fantasio (repris par Franquin en 1946).
Jean Valhardi (scénario de Jean Doisy) jusqu'en 1951, série reprise par E. Paape, puis de nouveau Jijé en 1956. « Le soleil noir » (sc. Philip) - « Le gang du diamant » (sc. Philip) - « L'affaire Barnes » - « Le mauvais œil » (sc. Philip) - « Le secret de Neptune » (sc. Philip) - « Rendez-vous sur le Yukon » - « Les nouvelles aventures de Valhardi » - « Le grand rush » (en collaboration avec Mouminoux) - « Le duel des idoles » (en collaboration avec Mouminoux).
Blondin et Cirage : « Les aventures de Blondin et Cirage » - « Le nègre blanc » - « Kamiliola » - « Silence, on tourne ! » - « Soucoupes volantes ».
Jerry Spring et Pancho : « Yucca Ranch » - « Golden Creek » - « Lune d'Argent » - « La passe des Indiens » - « La piste du Grand Nord » - « L'or du vieux Mac Linder » (sc. Goscinny) - « Le ranch de la malchance » - « Enquête à San Juan » - « Les trois barbus de Sonayata » - « Fort Red Stone » (sc. Philip) - « Le Maître de la Sierra » - « La route de Coronado » (avec Gir, sc. Philip) - « El Zopilote » - « Pancho, hors-la-loi » - « Les broncos du Montana » - « Mon ami Red » - « Le loup solitaire » - « Le vengeur du Sonara » - « Contre K.K.K. » (sc. Lob) - « Le duel (sc. Lob).
Pour Pilote :
Michel Tanguy : « Mission spéciale » (avec Uderzo) - « Les anges noirs » - « Destination Pacifique » - « Menace de mort sur Tahiti » - « Lieutenant Double Bang » - « Baroud sur le désert » - « Les vampires attaquent la nuit » - « La terreur vient du ciel » et neuf épisodes dans les Pockets.
Johnny : « Le spécialiste ».
Ce ne sont là, bien sûr, que les principales séries de Jijé.

LE PIEGE DIABOLIQUE

C. LE GALLO

« Le piège diabolique » d'Edgar P. Jacobs est une œuvre doublement intéressante parce qu'elle satisfait à la fois l'amateur de bandes dessinées et le public de science-fiction le plus exigeant.

En effet, le scénario de cette aventure de Mortimer est digne des meilleurs romans « classiques » du genre, ce qui n'est pas un mince éloge.

L'angoisse qui émane de l'œuvre écrite est admirablement soutenue par le dessin, en grande partie grâce au choix judicieux des ambiances colorées. L'épisode où l'on voit Mortimer égaré au cinquante et unième siècle dans des souterrains délabrés du vingt et unième restera certainement parmi les meilleures séquences que nous ait donné la bande dessinée de science-fiction.

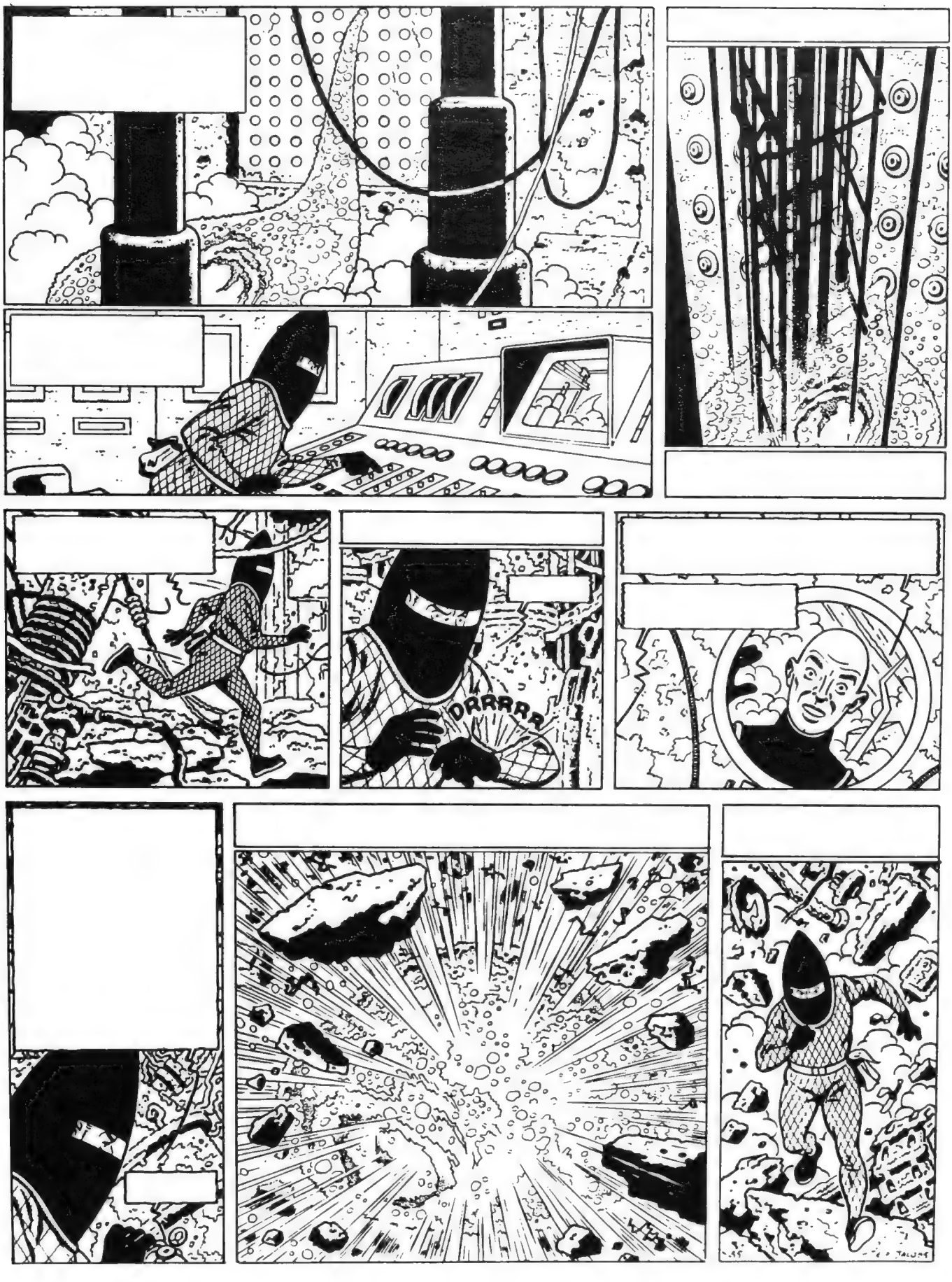
Au sujet de cette aventure, qui invite à la réflexion, nous avons posé quelques questions à son auteur qui nous a aimablement répondu. En guise de préface à la nouvelle « En une juste cause », l'écrivain de science-fiction Isaac Asimov nous dit : « Pour les lecteurs, l'éternelle question est de savoir si les vues contenues dans une histoire reflètent les opinions personnelles de l'auteur. La réponse est « Pas nécessairement... » pourtant, on devrait ajouter un bref additif « ...mais le plus souvent ».

Nous pensons que ce point de vue s'applique assez bien à l'œuvre d'Edgar P. Jacobs, et particulièrement au « piège diabolique ».

Claude LE GALLO.

C. L. — Pour le « télécéphaloscope » de « la Marque Jaune » ou la machine à « faire » le temps de l'épisode « S.O.S. Météores » vous avez donné une explication « scientifique » de ces inventions. Pour quelles raisons avez-vous évité d'avancer une théorie relative au « Chronoscaphe » dans « le Piège diabolique » et croyez-vous aux possibilités d'existence d'une telle machine ?

E.-P. J. — Pourquoi l'absence d'une théorie ? D'abord, parce que tout l'effectif de la Nasa n'y suffirait pas. Mais surtout parce que là n'était pas l'intérêt ni le but de l'histoire. Mon objectif était, cette fois, d'illustrer cette tendance commune à beaucoup de gens, qui consiste, soit à regretter le passé (Ah ! c'était le bon temps !), soit à s'illusionner sur l'avenir (ça ira mieux plus tard !...) tout en se lamentant sur le présent (Ah ! Quel temps vivons-nous ?) — Ce qui fait dire à



Edgar P. Jacobs « Le piège diabolique » © Ed. du Lombard.

Mortimer en guise de conclusion et de « morale » : Nos contemporains ont surtout tendance à se plaindre de l'époque où ils vivent. Eh bien ! moi, qui ai tâté des deux, je serais plutôt tenté de dire : Certes, notre époque n'est pas toujours drôle — Mais, vu du passé ou de l'avenir, qui sait si le « bon temps » n'est pas précisément celui que nous vivons aujourd'hui même !... »

J'ai d'abord innocemment tenté « d'assimiler » les grandes lignes de la fameuse formule d'Einstein E = MC2, au bout d'une heure j'ai compris qu'il serait plus sage, pour la sécurité de mes circuits de ne pas insister !...

Je sais que les Américains (comme les Russes) avaient (chacun de leur côté) tenté une expérience, pour vérifier le bien-fondé de cette théorie en lançant sur orbite un satellite porteur d'une horloge. J'en ignore le résultat. Mais ce fait prouve que l'idée n'est pas complètement dénuée de sens...

Aussi longtemps que l'homme ne pourra atteindre ou dépasser la vitesse de la lumière, la réalisation d'un engin transtemporel restera purement hypothétique.

C. L. — Comment avez-vous élaboré la forme du « Chrososcaphe » ?

E.-P. J. — J'ai fait, bien entendu, plusieurs projets. Contrairement à Wells qui avait imaginé un simple siège — non caréné — j'ai pensé que si les aviateurs et les cosmonautes avaient besoin de cabines pressurisées, il en allait de même pour le pilote d'un véhicule filant à la vitesse de 300 000 kilomètres/seconde ! Il fallait également prévoir pour l'engin la possibilité de rouler, de culbuter, sans dommage pour le pilote ou le matériel, en cas d'impact avec un obstacle ou en cas « d'atterrissage » en terrain accidenté.
C'est ainsi que j'ai été amené à lui donner cette forme, qui offrait, quelle que soit la position du véhicule, les meilleures garanties de sécurité (le pilote étant attaché bien entendu).
En outre, la forme sphérique de l'habitacle offrait aux pressions extérieures une résistance uniforme sur tous les points de sa surface. Dans les anneaux encerclant la capsule sont « noyés » les circuits dans lesquels circule l'énergie nécessaire au fonctionnement de l'engin. A titre documentaire, voici une note sur le principe de fonctionnement, que j'ai retrouvée sur l'une de mes études : « L'anneau A est l'aimant dont le champ magnétique impose un tournoiement circulaire et une énergie considérable aux électrons lancés dans l'anneau B, le champ magnétique maintient également en place la cellule centrale. » Sans garantie bien entendu ! (principe du cyclotron). La couleur noire est composée d'une matière anticalorifique.

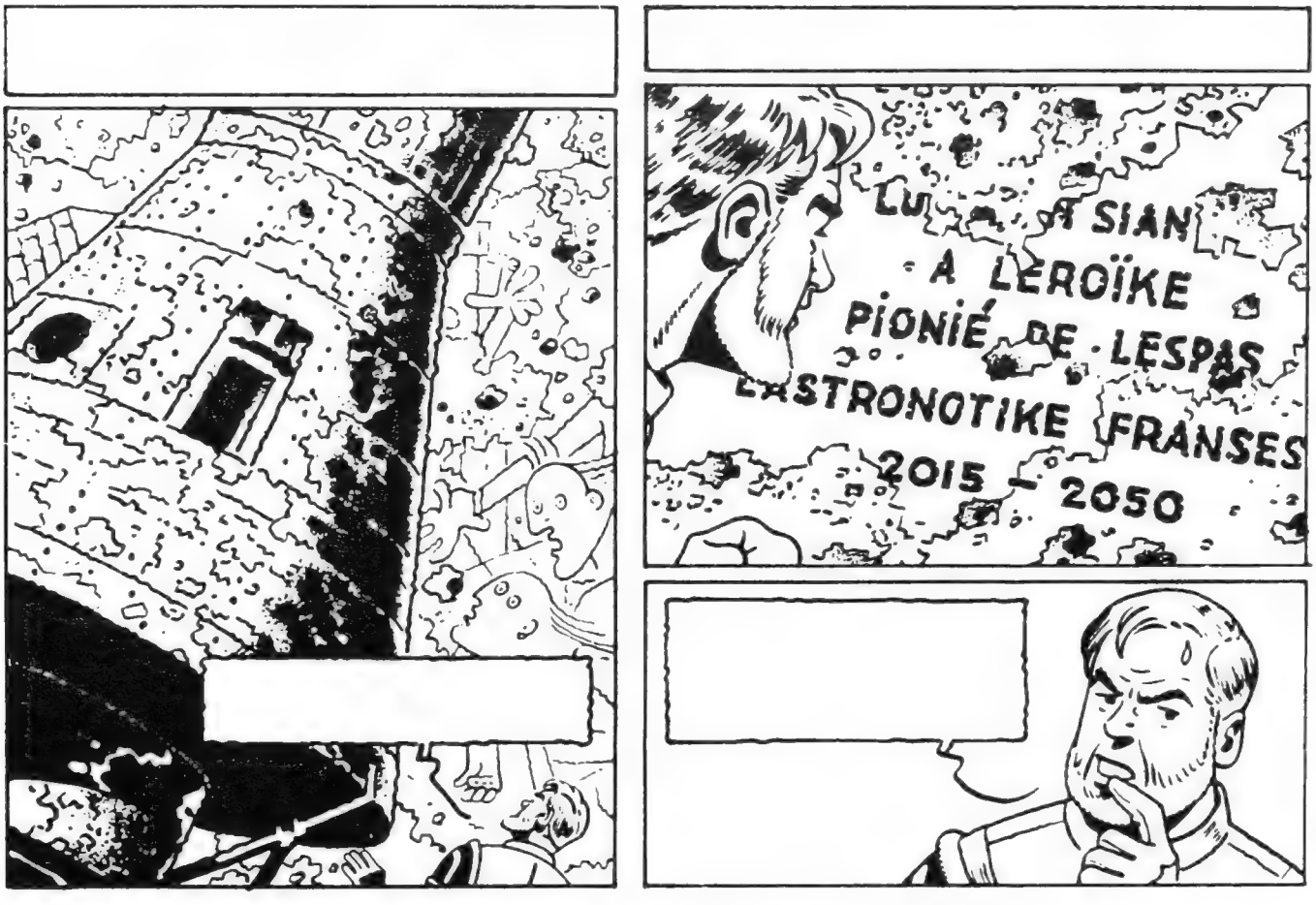
C. L. — L'œuvre de Wells semble exercer sur vous une profonde fascination. Qu'en est-il réellement ?

E.-P. J. — L'œuvre de Wells m'a certes profondément marqué. De quinze à vingt-cinq ans ses ouvrages furent mes livres de chevet (toute sa série y compris les « Kipps » « M. Brittling commence à voir clair », etc.), son Histoire universelle également. Dès le premier contact (1), j'ai été emballé, non seulement par le côté SF (2) de ses sujets, mais par l'atmosphère et le côté réel qui subjugue le lecteur dès les premières pages (et notons qu'il ne s'agit là que d'une traduction) je crois qu'on peut le considérer à juste titre comme le père de la SF moderne dont il donna le coup d'envoi avec la « Guerre des Mondes ».

C. L. — Quels sont vos auteurs préférés de science-fiction ?

E.-P. J. — Là, je vais sûrement vous faire bondir, mais en fait d'auteurs de S.F. pure en dehors de Jules Verne, Wells et Conan Doyle... je n'en connais pas ! pas même Huxley ! J'ai bien effleuré, de-ci, de-là, certains ou certains extraits dans des revues comme « Fiction », mais je suis incapable de citer un nom ! C'est incroyable et pourtant c'est la pure et triste vérité ! Comment expliquer cette lacune ? (je devrais dire cette « inculture »...) Tout simplement par manque de temps... En effet, dès l'instant où je me suis mis à faire de la B.D. je n'ai plus eu le temps matériel de lire autre chose que les indispensables ouvrages scientifiques ou historiques nécessaires à ma documentation on me dira que c'est précisément là une excellente documentation, doublée d'une incomparable source d'inspiration. J'en conviens bien volontiers. Mais comment faire ? Par contre mon goût pour le fantastique, l'étrange, l'insolite, les aventures extraordinaires, les mystères historiques, etc. m'a permis (bien avant de m'être installé au banc des rameurs) de connaître et d'apprécier des auteurs comme Edgar Poe, Mérimée, Alfred de Vigny, Dickens, Théophile Gautier, Dumas, Swift, Walter Scott, Hoffman, Goethe, Andersen, Kipling, Stevenson, Flaubert, Erckmann-Chatrian, Gaston Leroux, Maurice Leblanc, enfin un tas de recueils de légendes (du Rhin, de Bretagne, etc.), y compris les mille et une nuits ! Mais oui ! Sans parler des ouvrages spécialisés comme « La mort et son mystère » de Flammarion ou le « Spiritisme » d'Allan Kardec, « la Réincarnation » de Delanne, etc. Auxquels il faudrait encore ajouter les ouvrages sur les religions et les mythologies. Mais voilà qui nous éloigne un peu de la science-fiction « classique ».

C. L. — Dans « le Piège Diabolique » votre vision du monde futur semble très pessimiste avec cependant une lueur d'espoir, une



Edgar P. Jacobs « Le piège diabolique » © Ed. du Lombard.

confiance inébranlable dans l'homme. Est-ce votre conviction profonde comme je le suppose ?

E.-P. J. — Je souhaite très sincèrement me tromper. Mais chaque jour qui passe semble malheureusement apporter une nouvelle et désagréable confirmation de cette façon de voir.

D'autre part l'histoire du monde semble être un éternel recommencement (tout comme celui de la nature). On voit tout au long des siècles, naître, grandir, rayonner, puis disparaître, de brillantes civilisations, suivant, semble-t-il un inéluctable et même cheminement. Pour ma part, cette comotation me trouble profondément et je ne puis m'empêcher de comparer l'état d'inquiétude et de trouble que nous vivons actuellement en Occident aux signes avant-coureurs de la chute de l'empire romain... On dirait vraiment qu'une force démoniaque irrésistible incite les sociétés trop vieilles, trop évoluées et trop raffinées à leur propre destruction.

Toujours dans le même ordre d'idée, une autre constatation assez angoissante est l'extrême fragilité et surtout la très superficielle imprégnation de la civilisation... Notre société qui semble si solide, si bien charpentée, où tout est codifié, réglementé avec ses populations policées, disciplinées par des siècles de tradition et d'éducation, n'est pourtant qu'une construction bien fragile qui risque de s'effriter au moindre choc.

Malgré cela je fais confiance à l'homme en tant qu'individu, comme la nature, si on la laisse agir, finit par retrouver son équilibre, l'homme lassé de ses excès ou retrempé par l'épreuve peut retrouver avec la maîtrise de ses instincts un normal équilibre et un nouvel idéal. C'est pourquoi dans « Le Piège Diabolique » j'ai terminé l'épisode « futur » sur une note d'espoir et d'optimisme.

C. L. — Dans le « Piège » vous faites appel à l'art « Moderne » pour créer une ambiance rébarbative, voire agressive. Que pensez-vous des tendances artistiques actuelles ?

E.-P. J. — Il faut aujourd'hui beaucoup de courage, ou beaucoup d'inconscience, pour oser exprimer son point de vue sur une telle question. Le conformisme (d'aujourd'hui !), le snobisme, le souci de rester « dans le vent » interdit à quiconque tient à sa réputation, de dévier des directions édictées par une certaine « élite », sous peine de passer pour un individualiste, c'est-à-dire un réactionnaire particulièrement dangereux.

Il en va de même pour la musique (qui, par exemple, oserait encore parler d'Opéra ?), la littérature, le théâtre, l'architecture, etc.

On comprend fort bien que l'artiste du

vingtième siècle ait une sensibilité différente de celle de l'artiste du quinzième ou du dix-septième, mais ce qui choque surtout dans l'art actuel c'est son côté factice, son manque de spontanéité, de sincérité. Du figuratif à l'abstrait le plus hermétique, tout est cérébral, mis en formule, c'est un art d'ordinateur, une tromperie calculée (voyez à ce sujet l'art religieux avec ses faux primitifs, ses faux naïfs, son misérabilisme affecté).

C. L. — Nous connaissons votre goût pour l'archéologie, aussi j'aimerais savoir dans cette aventure de Blake et Mortimer, si la reconstitution du château de la Roche-sur-Guyon est exacte ?

E.-P. J. — J'ai eu un mal de chien à réunir une documentation (surtout graphique) sur la Roche-sur-Guyon et son château. Celui-ci se compose en fait de deux parties : l'une basse, adossée à la falaise, l'autre la plus ancienne et la plus importante, située sur la crête, le tout relié par une énorme enceinte doublée d'un fossé. C'est le château ancien que j'ai choisi. Ce qu'il avait de remarquable était son donjon un éperon du douzième siècle (jadis haut de 38 m), lui-même entouré d'une double enceinte et enfin le remarquable aménagement souterrain, salles d'armes, chambres, magasins, couloirs, escaliers taillés dans la craie vive (dont certains des neuvième et dixième siècles) qui reliaient les défenses de la vallée à celles de la crête. L'ensemble formait une forteresse redoutable (au dix-septième siècle le château de la crête et son donjon étaient déjà en ruine, une partie du donjon fut démolie en 1792) (3).

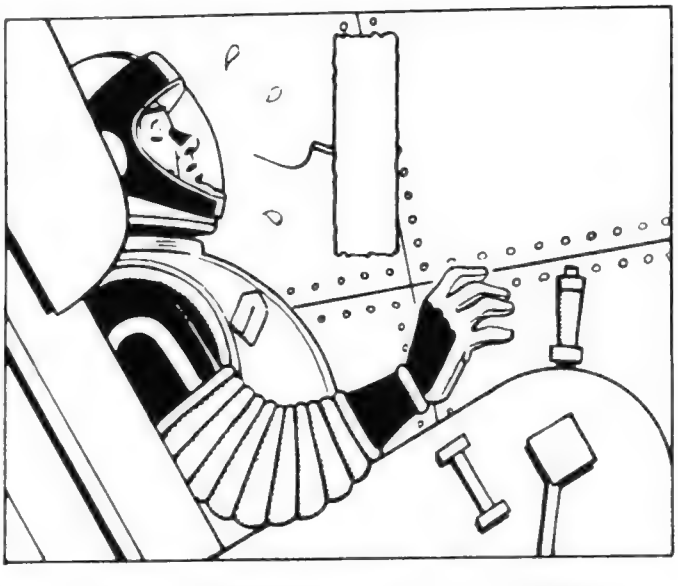
C'est surtout par mes reconnaissances sur place que j'ai pu reconstituer l'essentiel de mes décors, les explorations semi-clandestines des ruines d'accès difficiles, à travers une véritable jungle et dans un silence impressionnant sont restés pour moi des souvenirs particulièrement émouvants...

C. L. — Cette histoire est si attachante que l'absence de Blake (ou presque) et d'Olrik paraît insignifiante. Seriez-vous prêt à recommencer l'expérience ?

E.-P. J. — J'y ai souvent pensé et j'ai même essayé, comme vous le savez. A chaque fois, on me l'a reproché. Chaque fois que j'en ai l'occasion j'ai posé cette même question, soit à des lecteurs, soit à des critiques (journalistes, gens de l'O.R.T.F., etc.) : « Ce trio est-il nécessaire ou non ? le principe est-il bon ? » A chaque fois la réponse fut affirmative. Pourtant il serait bien plus facile pour moi de changer de traître. Mais le bougre semble séduire pas mal de gens. Il en va de même pour Blake pourtant bien plus effacé... Comment trancher ?

C. L. — Quelles furent les raisons de la longue censure infligée au « Piège diabolique » en France ?

Edgar P. Jacobs « Le piège diabolique » © Ed. du Lombard.

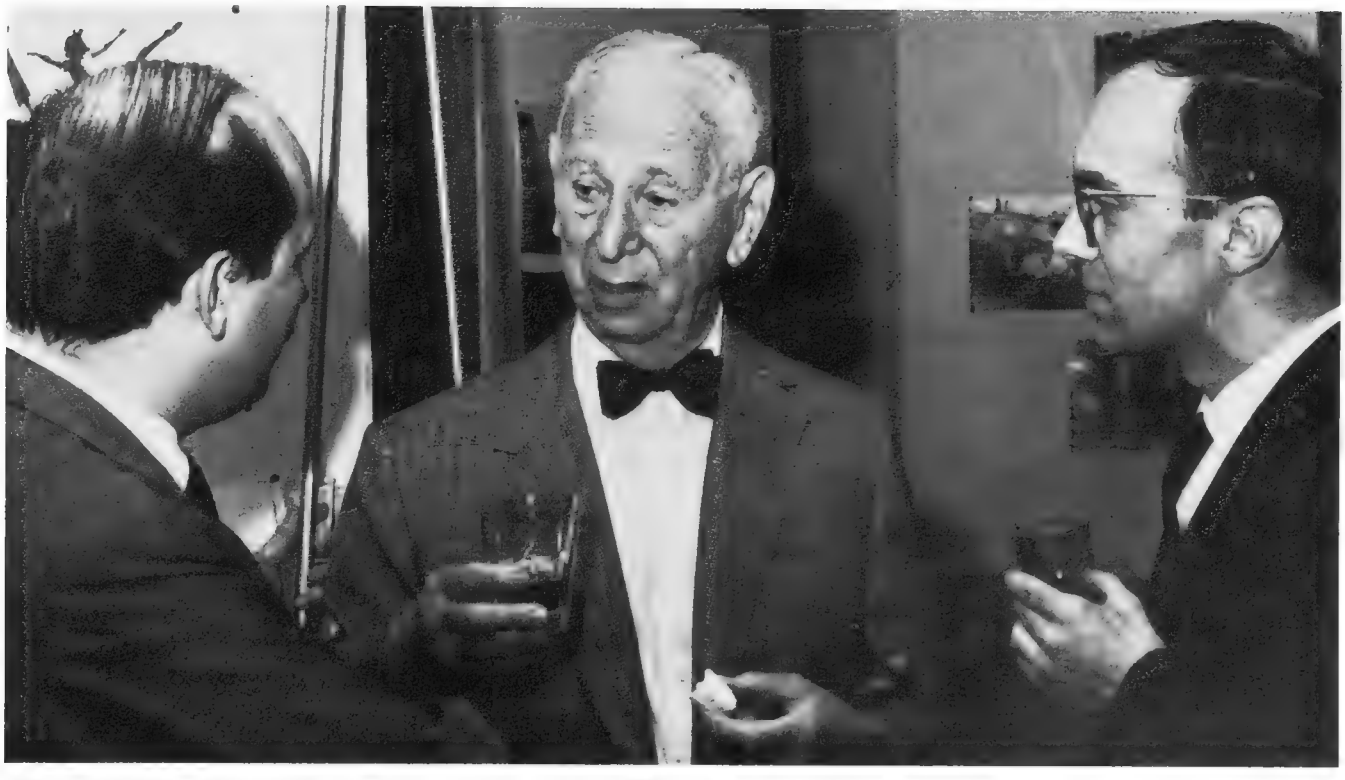


Edgar P. Jacobs « Le piège diabolique » © Ed. du Lombard.

E.-P. J. — D'après ce qui m'a été rapporté cette censure aurait surtout été un commode instrument de protectionnisme commercial, la preuve en est, toujours d'après la même source, que l'interdiction aurait pu être levée à la condition que l'impression soit réalisée en France (ce qu'aurait fait Casterman à un certain moment).

---

(1) La guerre des mondes.
(2) Le mot n'existait pas encore à l'époque.
(3) Sur ordre de la Convention. Mais sa solidité lassa les démolisseurs qui l'abandonnèrent après 15 jours d'efforts !



Claude Moliterni, Rube Goldberg, Pierre Couperie, Paris 1966.

RUBE GOLDBERG

PIERRE COUPERIE

Rube Goldberg est mort le 17 décembre 1970 à New York. C'est un personnage presque mythique, une vedette nationale et un des noms les plus célèbres de la bande dessinée américaine qui disparaît.

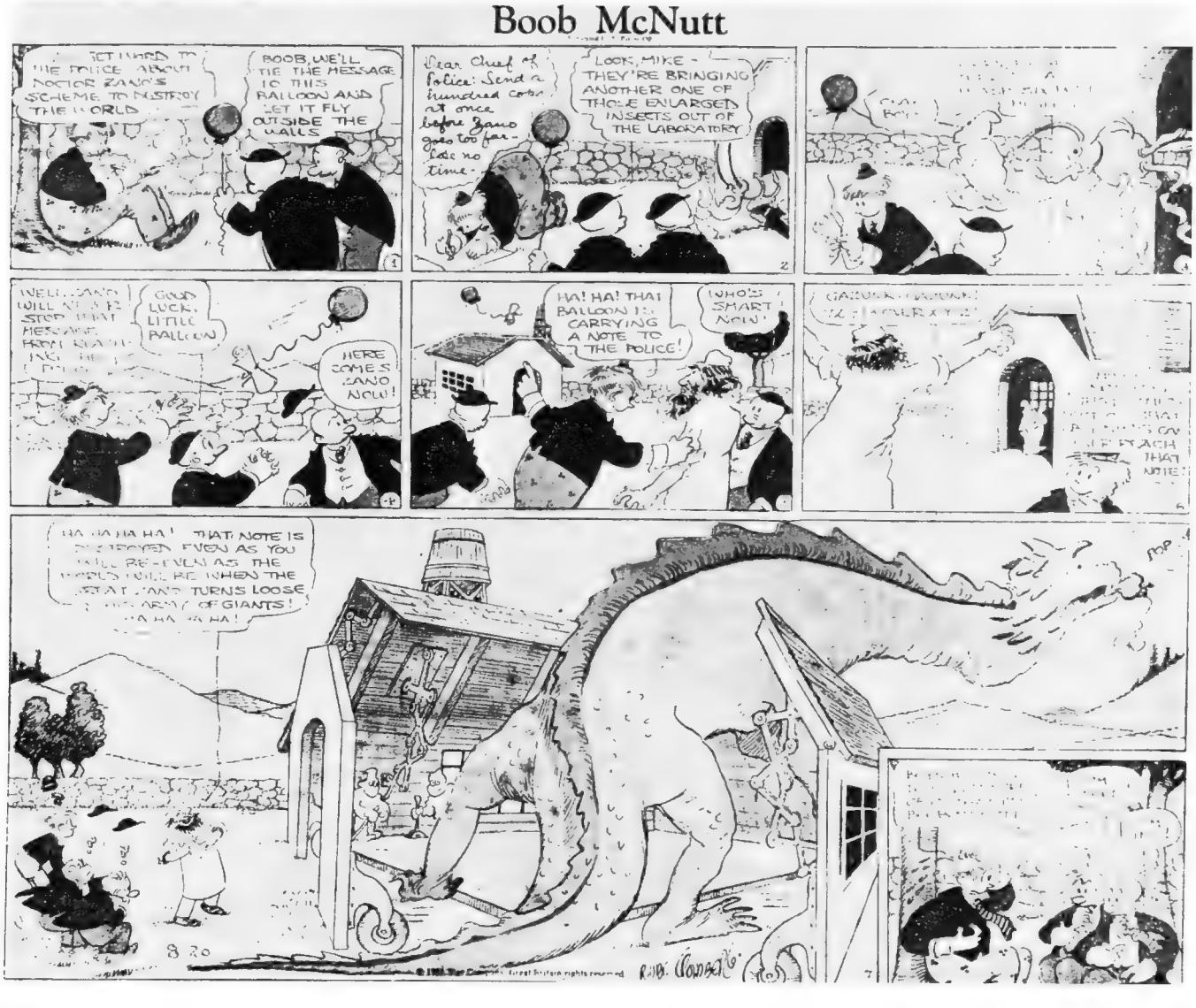
Reuben Lucius Goldberg est né à San Francisco le 4 juillet 1883, fils de Max et Hannah Goldberg. Son père, homme d'affaires et agent immobilier, ne l'encouragea pas à dessiner, et « Rube » ne reçut aucune formation artistique. En 1904, il était diplômé de l'école des Mines de l'Université de Californie et entrait aussitôt comme ingénieur au service municipal des égouts, toujours à San Francisco. Il n'y restait que 6 mois, démissionnant pour entrer — comme balayeur ! — à l'Art department du San Francisco «Bulletin». Très vite, il passe du balayage au dessin sportif. En 1905, Rube Goldberg succède à l'illustre Tad Dorgan — parti pour New York — au San Francisco « Chronicle ».

En 1907, Goldberg, à son tour, débarque à New York et entre comme dessinateur sportif au N.Y. « Evening Mail ». Bientôt, il y crée aussi des séries humoristiques dont les titres, les réparties passent dans la langue de tous les jours d'un bout à l'autre des U.S.A., y introduisant quantité d'expressions devenues proverbiales : « Foolish Questions » (réédité en album dès 1909), « They all look good when they are far away », « Mike and Ike they look alike », « I'm the guy », « Lala Palooza », « The Weekly Meeting of the Tuesday Women's Club », « Lunatics that I have met », « Phoney films », « Chasing the Blues » (réédité en album en 1912). En 1915, à l'occasion d'un changement de propriétaire du « Mail », Max Goldberg, venu spécialement à New York, décroche pour son fils un des deux plus hauts contrats de cette époque dans le monde du cartoon : mille dollars par semaine. En 1916, Rube épouse Irma Seeman, fille d'un magnat de l'épicerie.

La même année, Rube Goldberg décide de franchir une étape de plus et d'être son propre maître. Il charge un ami, Virgil McNitt, de créer le McNaught Syndicate, qui est mis sur pied en deux ans. Pour lui, Rube Goldberg lance une bande dessinée, « Boob Mc Nutt » qu'il va poursuivre pendant une ving-

BILL
Rube Goldberg
YOUR SON'S HEALTH IS VERY POOR AND MY ADVICE IS THAT HE SPEND TWO WEEKS IN DOCTOR BAKUM'S SANITARIUM
VERY WELL, DOCTOR McBEESWAX, I'LL PHONE FOR AN AMBULANCE AT ONCE
GEE, WHAT A BREAK! I GET TWO WEEKS VACATION FROM THE SANITARIUM AND HAVE TO GO RIGHT BACK THERE AS A PATIENT
GOOD-BYE, MOM! YOU MUST COME OUT TO SEE ME TOMORROW
MY POOR SICK BOY! I'LL BE THERE WITHOUT FAIL
DAD, I'M [illegible] LIKE I DON'T CARE WHAT HAPPENS
-AND, DOCTOR, THE BOY IS SO ILL HE'S ALMOST LOST INTEREST IN LIFE
HM-M-M — HE'S IN BAD SHAPE ALL RIGHT — I'LL HAVE AN ORDERLY TAKE HIM TO HIS ROOM
TAKE THIS YOUNG MAN TO ROOM 49 — HAVE THE PATIENT BATHED AND REPORT BACK TO ME
YES, SIR!
DO YOU THINK HIS CASE IS SERIOUS, DOCTOR?
VERY SERIOUS, SIR! IT WILL TAKE MONTHS OF CARE BEFORE HE BRIGHTENS UP
DOCTOR, THE PATIENT IS BATHING NOW — HE PREFERRED TO BATHE HIMSELF
ALL RIGHT — MEANWHILE I'LL SEE HIS FATHER ABOUT THE SANITARIUM
-AND NOW I'VE SHOWN YOU EVERY PLACE BUT OUR INDOOR SWIMMING POOL
SWIMMING POOL
A PERFECT DIVE!
THIS IS GREAT! I WISH MY BOY WAS WELL ENOUGH TO ENJOY THIS
HELLO, DAD! GEE, I FEEL GREAT ALREADY!

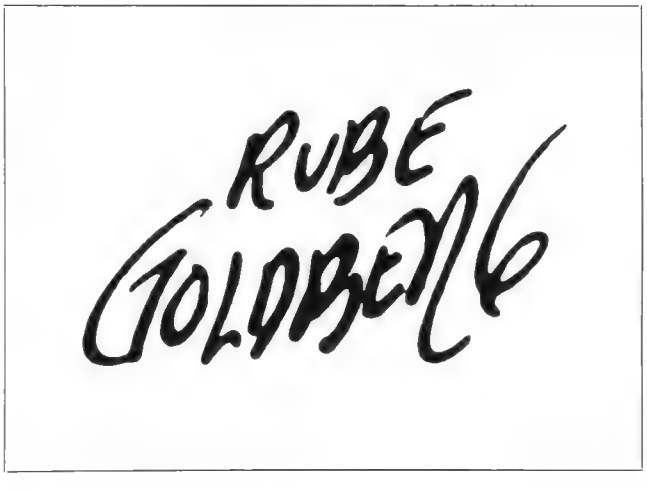
Un « Boob McNutt » de 1933 avec « Bill » sa bande complémentaire.


Boob McNutt
GET THIRD TO THE POLICE ABOUT DOCTOR ZANO'S SCHEME TO DESTROY THE WORLD
BOOB, WE'LL TIE THE MESSAGE TO THIS BALLOON AND LET IT FLY OUTSIDE THE WALLS
Dear Chief of Police: Send a hundred cops at once before Zano goes too far. Use no time.
LOOK, MIKE - THEY'RE BRINGING ANOTHER ONE OF THOSE ENLARGED INSECTS OUT OF THE LABORATORY
GOOD LUCK, LITTLE BALLOON
HERE COMES ZANO NOW!
HA! HA! THAT BALLOON IS CARRYING A NOTE TO THE POLICE!
WHO'S SMART NOW!
HA HA HA HA! THAT NOTE IS DESTROYED EVEN AS YOU [illegible] AS THE WORLD WILL BE WHEN THE GREAT ZANO TURNS LOOSE HIS ARMY OF GIANTS! HA HA HA HA!

Rube Goldberg « Foolisk Questions ».

Photo de Rube Goldberg prise en 1929 à bord du S.S. « De Grasse ».

Une photo prise en 1923 au Century Roof à l'occasion d'une réunion de dessinateurs. On peut reconnaître, de gauche à droite : Fontaine Fox, H.T. Webster, Charles Voight, Robert Brinkerhoff, Billy De Beck, Harry Hershfield, Claire Briggs, et Rube Goldberg. Cette photo se trouve accrochée sur l'un des murs de la chambre de Harry Hershfield.

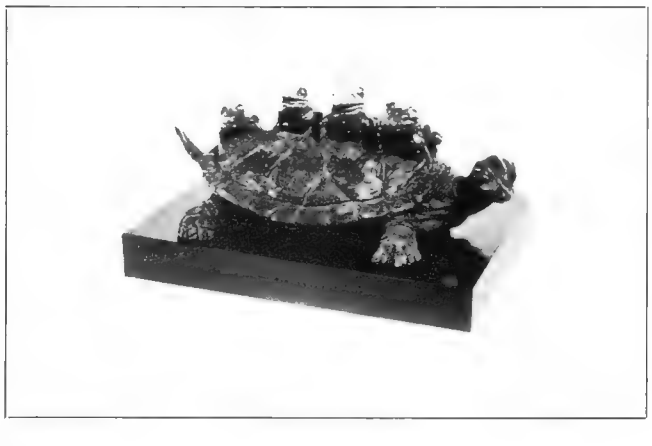


Rube Goldberg, 1907. La documentation de cet article provient des archives de la National Cartoonist Society, New York.

Rube Goldberg « Boob McNutt ».

Le Reuben, le prix consacrant le meilleur dessinateur de l'année. Sculpture de Rube Goldberg.

La tortue aux grenouilles. Sculpture de Rube Goldberg.



taine d'années. Un « Nut », c'est un « cinglé », « Boob » signifiant « lourdaud, cornichon », etc. Boob n'est pas très malin, mais il est très gentil, et son créateur lui fait connaître les pires mésaventures dans un univers totalement farfelu, ayant plus que sa part de monstres en tous genres et de personnages grimaçants : du coup, c'est Boob qui paraît normal. On le remarque, nos compères avaient beau se montrer hommes d'affaires avisés, ils n'oublient pas les droits du calembour : McNitt, McNaught et McNutt... A côté de « Boob McNutt », Goldberg continue à créer de nombreuses séries humoristiques, en particulier « Is there a doctor in the house ? » (réédité en livre en 1929), qui paraissent dans les journaux Hearst. Il contribue aussi des dessins politiques au N.Y. « Sun » jusqu'à la disparition de ce journal. Pendant les années folles, les Goldberg sont très populaires dans la société new-yorkaise, donnant d'énormes parties où fréquentent, entre autres, Chaplin et Al Jonson. Cette phase de leur vie se termina brusquement, comme pour bien d'autres, en 1929 quand la grande crise éclata. Mais Rube Goldberg était depuis longtemps et allait continuer d'être une figure légendaire pour le grand public américain. Dès lors, Goldberg dessine un peu moins mais écrit pour le « Saturday Evening Post », « Photoplay », « American Magazine », etc. Il est aussi l'auteur d'un scénario pour les Marx Brothers (« Soup to Nuts » 1930). En 1938, Adolph Zukor présentait un court métrage (Paramount) « Rube Goldberg's Travelgab » (sic) sur lequel je n'ai pas d'autre renseignement.

Pendant la guerre, il joue le rôle de présentateur dans les tournées que les cartoonists organisent aux armées. C'est là, un soir, dans une discussion avec Russel Patterson qu'il décide fermement de reprendre une idée qui lui tenait à cœur depuis longtemps : créer une organisation de cartoonists, tâche ingrate, et qui paraissait même sans espoir étant donné l'individualisme des intéressés et leur penchant à la rigolade quand ils sont réunis. En 1927, déjà, Goldberg avait échoué quand il avait essayé de mettre sur pied les « Cartoonists of America », avec Winsor McCay, Clare Briggs et Harry Hershfield. Une première réunion préparatoire eut lieu en janvier 1946 : 9 dessinateurs seulement y vinrent. Mais ils étaient 23 à la seconde, en février. La « National Cartoonist Society » sortit de ces réunions la même année et Goldberg en fut le premier président. Il avait alors à peu près abandonné la bande dessinée, se consacrant au dessin politique et humoristique. En 1945, il obtient le prix Sigma Delta Chi réservé aux journalistes, en 1948 le prix Pulitzer pour son dessin « Peace Today » ; la société des Banshee devait lui décerner sa

A
DYNAMITE!
B
C
D
E
F
G
MINUTES OF THE LAST MEETING
BOB DUNN (A) LAUGHS SO HARD AT OWN JOKES HE DROPS CIGAR INTO RUSSELL PATTERSON'S COCKTAIL (B)- RUSSELL, RUNNING FOR FRESH DRINK, STEPS ON OTTO SOGLOW (C) - OTTO GRABS TABLECLOTH (D) FOR BALANCE, UPSETTING MEAL (E) - BUCKSHOT FROM ROAST DUCK CAUSE SHORT CIRCUIT IN MICROPHONE SETTING FIRE TO BILL HOLMAN (F) - FIRE BURNS UP MARGIE'S MINUTES (G) - ILLUSTRATOR'S CLUB-HOUSE BURNS DOWN, AND MEETING IS ADJOURNED.
RUBE GOLDBERG

Un croquis de Rube Goldberg lors d'une des réunions de la N.C.S.

CLOSED TILL THE BOSS GETS OVER HIS CROSS-WORD PUZZLE CRAZE
WHY NOT CLOSE UP BUSINESS ALTOGETHER UNTIL THE CROSS-WORD THING BLOWS OVER?
THE JURY'S BEEN OUT THREE WEEKS WORKING ON CROSS-WORD PUZZLES AND THEY FORGOT ALL ABOUT THE CASE
THE ACCUSED IS GETTING A RAW DEAL.
DEAR, YOU'RE 79 NOW AND I'M 74 - DON'T YOU THINK IT'S TIME YOU PROPOSED?
THE PUZZLE BOOKS ARE HOLDING UP MANY LONG, DRAWN-OUT ROMANCES.
I DROPPED MY WATCH THERE A MONTH AGO AND IT HASN'T BEEN TOUCHED!
THE BURGLARS ARE ALL HOME WORKING ON CROSS-WORD PUZZLES.
THE CROSS-WORD CRAZE WILL NEVER GET ME
I KNOW- I'VE HEARD THAT BOLONEY BEFORE

Le dessin du Reuben.

Silver Lady en 1959.
Toujours d'une activité débordante, il écrit et illustre « The R. Goldberg Plan for the Post-War World » (1944), « Music in the Zoo » (1946), « Rube Goldberg's Guide to Europe » (1954), « How to remove the cotton from a bottle of aspirin and other Problems solved » (1959), « I made my bed » (1960). Responsable d'une série de télévision en 1948-49, co-fondateur de la « Famous Artists Cartoon School » et co-auteur d'un cours édité en 1956 (« Famous Artists Cartoon Course »), il connaît aussi un grand succès avec « The inventions of Prof. Lucifer Gorgonzola Butts » où s'étalent ces mécanismes extravagants dont le mérite est de faire avec le maximum d'absurdité et de complication les choses les plus simples. En 1965, la K.F.S. en lançait, avec un succès inouï (500 000 ventes), des modèles en plastique à monter, les « Goldberg Animated Hobby Kits ».

Président honoraire de la N.C.S., président du « Artists and Writers Club », membre de la Société des Illustrateurs, Rube Goldberg se lançait en avril 1964 dans une nouvelle carrière, la sculpture, où il apportait une verve intacte. Sa première exposition se tenait à New York en octobre 1965. Ses inventions farfelues suscitaient, de leur côté, un gros livre (« Rube Goldberg vs. the machine age ; a retrospective exhibition of his work » 1968) et une exposition au Smithsonian Institute à Washington, où certaines d'entre elles furent réalisées en grandeur et fonctionnaient.

Avec Rube Goldberg disparaît le doyen de la bande dessinée américaine, le dernier survivant de ce que les Américains considèrent comme leur Age d'Or, les années Dix et Vingt. Le public français amateur de Tarzan, de Flash Gordon, de Brick Bradford et de Mandrake, connaît mal, en réalité, les bandes américaines. De telles séries n'ont eu, relativement, que très peu de succès. Hogarth n'est mentionné dans le Coulton Waugh et dans le Stephen Becker que comme successeur de Foster, en une ligne et sans illustration. « Flash Gordon » n'a pas connu le succès de « Buck Rogers » et celui-ci, pas plus qu'aucune autre bande d'aventure, n'a jamais approché du triomphe des grandes séries burlesques dont les auteurs

Rube Goldberg et Jens Robinson (le fils de Jerry Robinson). Photo Jim Ruth, août 1967.

Rube Goldberg lors de la remise du Reuben en 1968. Photo Jim Ruth.

s'appellent Goldberg, Milt Gross, Bill Holman, Harry Hershfield, Billy De Beck, Sydney Smith, H.-C. Fisher, etc. Ceux-ci ont été vraiment connus par le très grand public, et c'est vers eux, aujourd'hui, que les dessinateurs américains se retournent (la technique à la plume des cartoonists Underground est celle des années Dix et Vingt). Goldberg a fait la jonction des deux époques. Il avait été là, ce fameux soir lointain où Winsor McCay montra son dessin animé « Gertie the Dinosaur » à quelques amis, dont Paul Terry. Il avait bien connu tous les grands noms des comics depuis leurs débuts. Nous sommes heureux d'avoir eu l'honneur de le rencontrer et de lui parler longuement lors de son dernier voyage à Paris.

Pierre COUPERIE

Bibliographie de Rube Goldberg

« Foolish Questions, with due thanks to the N.Y. Evening Mail », Small, Maynard & Co, Boston, 1909. 86 pages.

« Chasing the Blues », Doubleday, Page and Co, Garden City 1912. 94 pages.

« Seeing History at Close Range : The Experiences of an American Cartoonist », Morris Margulies, New York 1914.

« Is there a doctor in the house ? », John Day, New York 1924. 54 pages.

« The Rube Goldberg Plan for the Post-War World », Franklin Watts, New York 1944.

« Music in the Zoo », Mills Music Co, New York 1946. 60 pages.

« Rube Goldberg's guide to Europe », Vanguard Press, New York 1954. 93 pages. En collaboration avec Sam Boal.

« Famous Artists Cartoon Course, lesson 1-24 », by Rube Goldberg and others, Westport 1956.

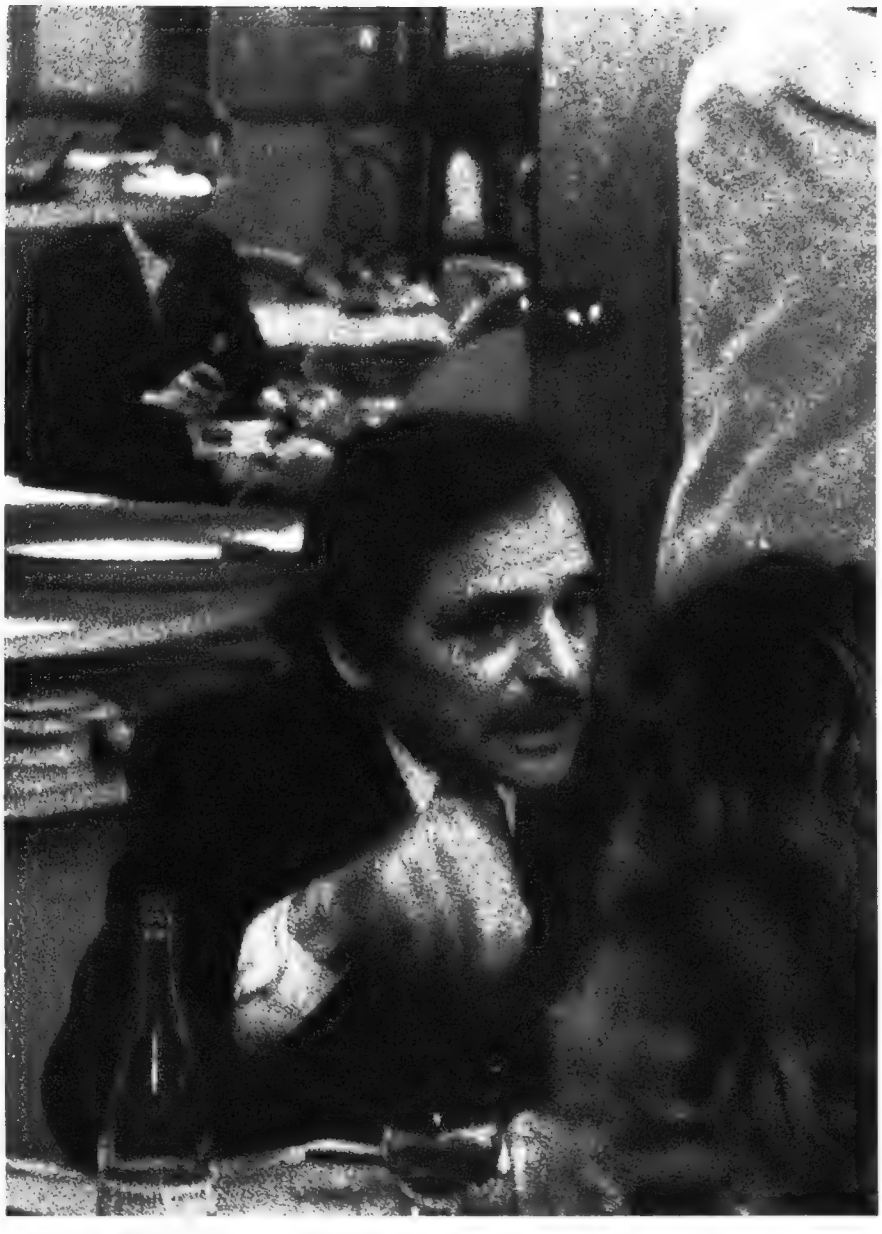
« How to remove the cotton from a bottle of aspirin and other problems solved », Doubleday & Co, Garden City 1959. 95 pages.

« I made my bed, by Kathy O'Farrel as told to Rube Goldberg », Doubleday & Co, Garden City 1960. 162 pages.

« Rube Goldberg vs. the machine age ; a retrospective exhibition of his work with memoirs and annotations by Rube Goldberg. Edited by Clark Kinnaid », Hastings House, New York 1968. X-214 pages.

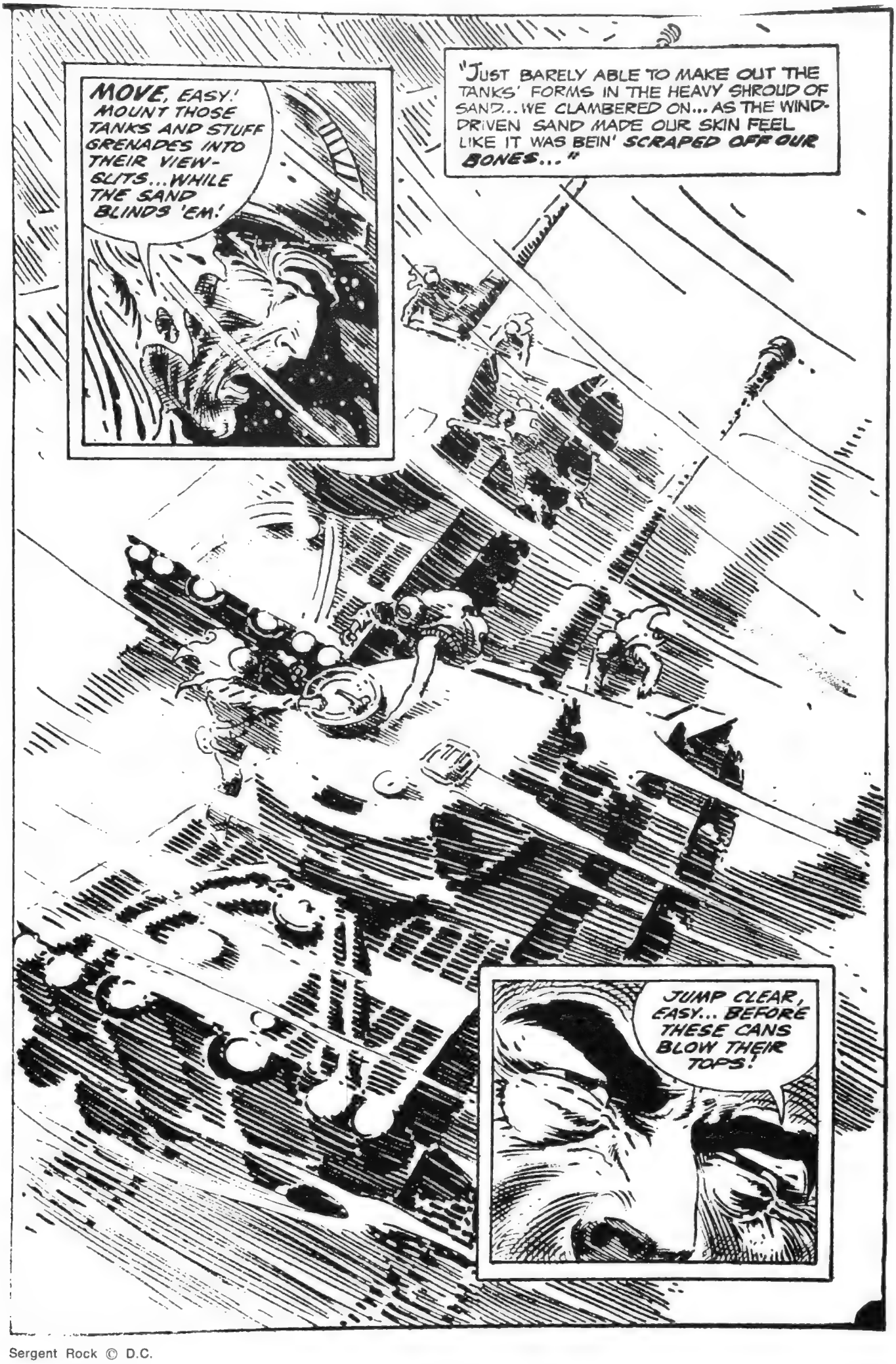
ROBERT LA PALME

H. FILIPPINI



Robert La Palme. Photo C. Moliterni.

Robert La Palme, conservateur du pavillon de l'Humour de Montréal, était à Paris au début du mois de décembre. Il put ainsi assister à la remise des prix Phénix pour l'année 70, et ce fut avec étonnement qu'il nous confia qu'il découvrait à Paris des animateurs tels que Claude Moliterni et Pierre Couperie et que tout ce travail, réalisé depuis des années était fait sans aucun but lucratif de leur part. « De l'apostolat... de l'apostolat !... » ne cessait-il de répéter. Les expositions, Phénix, les rééditions, tout cela le laissa fort perplexe. Ses différentes rencontres avec les dessinateurs français et belges lui furent un enrichissement parce qu'il découvrit aussi que la bande dessinée d'expression française était en plein renouveau. Il nous confia ses divers projets pour l'année 71 : grande exposition sur la bande dessinée américaine « La bande dessinée U.S. et le fait social », tandis que tous les ans se tient la grande exposition du gag cartoon avec remise de prix, fort importants d'ailleurs... Nous souhaitons que la collaboration que nous avons entamée se concrétise dans les années à venir... H. F.


MOVE, EASY! MOUNT THOSE TANKS AND STUFF GRENADES INTO THEIR VIEW-SLITS...WHILE THE SAND BLINDS 'EM!
"JUST BARELY ABLE TO MAKE OUT THE TANKS' FORMS IN THE HEAVY SHROUD OF SAND...WE CLAMBERED ON...AS THE WIND-DRIVEN SAND MADE OUR SKIN FEEL LIKE IT WAS BEIN' SCRAPED OFF OUR BONES..."
JUMP CLEAR, EASY... BEFORE THESE CANS BLOW THEIR TOPS!

Sergent Rock © D.C.

Green Berets © Chicago Tribune.

JOE KUBERT

J.-P. DIONNET

Il y a deux façons d'envisager l'histoire de la bande dessinée. La première consiste en l'étude du plus grand nombre possible d'œuvres et de dessinateurs ; la seconde recherche les courants essentiels et, par conséquent, s'attache uniquement aux novateurs. Dans les deux cas, inutile de revenir sur l'avant-guerre ; vous connaissez certainement cette période mieux que moi. Si l'on choisit la deuxième méthode il serait intéressant, parmi les innombrables talents nouveaux apparus depuis 1940, de rechercher les quelques « phares » qui ont fait évoluer la bande dessinée en profondeur. En éliminant, d'entre les meilleurs, ceux dont l'apport n'a pas été essentiel il reste cinq Américains impossibles à éliminer : dans l'ordre chronologique : Will Eisner, Jack Kirby, Harvey Kurtzman, Joe Kubert, Stan Lee. Sans doute vous ignorez leurs noms, pourtant, vous les connaissez, au travers des œuvres d'autres dessinateurs qui, consciemment ou inconsciemment, ont suivi le chemin que ceux-ci avaient tracé. Un chemin si naturel, si évident **après coup** que personne ne s'est préoccupé d'une question essentielle : qui l'a tracé ?

De toute façon, direz-vous, tout ça c'est très bien, mais il y a des précédents : peu importe ce que Milton Caniff doit à Noël Sickles, puisqu'il a fait mieux ; nous autres amateurs, n'avons que faire de vos petites mises au point de rat de bibliothèque, pour nous une seule chose compte : le résultat. Vos cinq inconnus, dites-nous, en deux mots ce qu'ils ont fait puis nous en viendrons aux choses sérieuses, à ce qui nous intéresse : les cartoonists qui ont su utiliser avec le maximum de brio ces innovations techniques.

Ce en quoi je suis entièrement d'accord. Le sens du grotesque et la mise en scène d'Eisner, le dynamisme et la démence de Kirby, l'utilisation dynamique et exemplaire des textes chez Kurtzman, l'humanisation, l'actualisation des héros de Stan Lee et, bien sûr, l'apport de Kubert sur lequel je reviendrai tout à l'heure : il y a effectivement des dessinateurs qui ont tiré le maximum de tout ça. Pour être exact il y en a cinq. Ils s'appellent Jack Kirby, Will Eisner, Harvey Kurtzman, Joe Kubert, Stan Lee.

Vous allez dire : il se fout de nous ! Mais non, si je me suis permis d'abuser (oh ! si peu) de

Firehair © D.C.

votre confiance, c'est pour essayer de vous faire mieux sentir l'injustice d'une situation qui a trop duré. Et c'est pour y mettre fin que nous allons partir aujourd'hui à la recherche de Joe Kubert.

Vous savez qu'avant-guerre les plus grands cartoonists ont découvert la parenté évidente entre leur art et le cinéma. Pour décupler l'efficacité du récit, renforcer l'impact du graphisme, ils ont utilisé un véritable montage cinématographique. Ce fut un festival de plongées / contreplongées, champs / contre-champs, un passage brusque des plans d'ensemble au gros plan : bref, un nouveau style narratif qui, en 1940, semblait avoir atteint son apogée, ce que confirma bientôt Will Eisner en utilisant cette technique nouvelle avec une habileté époustouflante. Tout avait été dit, enfin, presque.

Kubert prit conscience de certaines difficultés : on peut rendre perceptible la violence, la soudaineté d'une action mais rarement sa continuité, le montage, aussi serré soit-il, entrave parfois la fluidité du récit. Si par ailleurs, vous voulez montrer l'environnement ou tel détail significatif, vous êtes obligés d'intercaler des plans de coupe qui au cinéma auraient duré quelques deux secondes mais qui, sur le papier ont la même importance que ceux essentiels au récit : ils transforment la durée. Or, celle-ci est déjà difficilement appréciable : comment faire comprendre si une série dure trois secondes ou trois minutes ? En résumé Kubert s'est attaché au problème fondamental du récit : le temps.

Les solutions : il n'a pas été les chercher loin puisque c'est au cinéma qu'il a demandé assistance mais il n'a pas vu le problème de la même manière que ses prédécesseurs. Il a été y chercher des techniques négligées par les cartoonists, pour l'excellente raison qu'elles semblaient difficilement applicables à la bande dessinée.

a) Le travelling : trois images successives ayant le même point pour centre : les visages grimaçants de deux ennemis qui luttent. La première image montrera leur combat au milieu du cadre naturel qui les entoure, la seconde leur étreinte, la troisième leur visage déformé par l'effort. Kubert peut ainsi montrer autre chose que l'action sans rompre sa continuité.

b) Le déplacement latéral de la caméra : pour suggérer plusieurs actions se succédant au même endroit ou, plus fréquemment, le discours simultané de plusieurs personnes, il utilise une suite d'images séparées normalement par des cadres mais le même décor se prolonge de l'une à l'autre : ce lien visuel nous oblige à les saisir simultanément.

c) Les mouvements de grue : le travelling rectiligne étant insuffisant, parfois, Kubert l'a

Green Berets © Chicago Tribune.

THE BRIDGE IS A GOOD THING. THAT WHICH MAKES OUR LIVES EASIER, MUST BE GOOD. TOMORROW, WE SHALL DECIDE YES FOR THE BRIDGE, JUAN.
SI... THE BRIDGE WILL SAVE US MANY DAYS OF SWEAT, AND TRAVEL ON THE BAD ROADS. ES CIERTO!*
* IT IS TRUE.

AS THE WINGED WONDERS STARE IN AWE, THE METALMEN SHAPE THEMSELVES INTO A SINGLE TITANIC FIGURE RISING SKYWARD...
IT HAS THE STOLEN RINGS ON ITS UP-LIFTED PALM!
LOOK, HAWKMAN-- SEE YONDER!

Hawkman © D.C.
Firehair © D.C.

compliqué de mouvements latéraux, voire de déplacements verticaux ou diagonaux, ce, soulignons-le, sans jamais tomber dans l'esthétisme ou la gratuité.

d) Le zoom : là où un travelling eut été inefficace pour montrer le détail d'une action alors même qu'elle a lieu il introduit, à l'intérieur même du cadre normal une seconde image, généralement circulaire où l'on retrouve un point de l'ensemble grossi.

e) La surimpression : voulant montrer un personnage prisonnier de ses pensées, de ses souvenirs, de son passé, il n'hésite pas à superposer à l'image de la réalité la visualisation de ces phantasmes.

f) La bande son : ce n'est pas uniquement au niveau de l'image que Kubert a compris la leçon du cinéma mais également à propos des recherches sonores.

Dans les scènes silencieuses, bien sûr, mais aussi pour suggérer le calme ou l'attente il supprime parfois complètement les textes.

La voix off : pour augmenter la puissance de certaines scènes poignantes Kubert remplace bulles et textes explicatifs par un récitatif, qui, se déroulant d'une image à l'autre, donne à l'ensemble une allure majestueuse, presque biblique.

Il est possible que l'on trouve, en cherchant bien, des précédents à ces innovations, c'est même presque certain. Mais l'importance de Joe Kubert est ailleurs : dans le fait qu'il est le premier à les avoir rassemblées, systématiquement utilisées, créant ainsi une technique nouvelle de narration qui bouleversa le comic book puis l'ensemble de la bande dessinée U.S. avant d'essaimer dans le monde entier.

Pourtant, Kubert n'est pas qu'un novateur. Il est aussi, tout simplement, un grand dessinateur. Il est normal qu'il utilise brillamment la syntaxe qu'il a mise au point mais il est aussi habile avec d'autres techniques : quand il se sert d'un mode de narration plus classique il n'est pas indigne de Caniff, il intègre les onomatopées aux dessins aussi heureusement que Kurtzman et si, pour suggérer surgissement ou dynamisme il utilise des images éclatées ou diagonales (rarement) il ne le fait certes pas aussi bien que Kirby mais seulement parce que personne ne peut égaler le « king » dans son domaine.

Il y a aussi le trait de Kubert souple et vigoureux qui, comme sa mise en scène, se subordonne au récit. Ici son pinceau fouillera tel détail, minutieusement, là il esquissera à peine, faisant miraculeusement surgir un décor ou un personnage de quelques traits avec une sobriété, une économie dignes d'Alex Toth ou d'Hugo Pratt. Bien que travaillant pratiquement toujours pour la couleur, Kubert est un merveilleux utilisateur du noir et blanc qui devient sous sa patte jeux d'ombres et de lumières. J'ai gardé pour la fin un argument qui permettra de faire accepter Kubert par les plus féroces ennemis des comics books : ceux pour qui ils sont synonymes de travail à la chaîne : Kubert travaille seul, du crayon à l'encrage, parfois même du scénario à la couleur, il est l'unique auteur de sa production, il est même un des derniers grands dessinateurs réalistes américains dans ce cas. Le fait est assez rare pour mériter d'être souligné.

Il y a aussi le monde de Kubert. Ses décors, ses personnages ont l'aspect fruste, dur, fermé, presque puritain de la peinture traditionnelle américaine (je pense au Grant Wood d'« American neogothic ») mais ils en ont aussi la vigueur, le bouillonnement interne. C'est là que se trouve la force de Kubert. De grands dessinateurs s'échinent à ne rien oublier, pas un bouton de guêtre, pas une ride pour faire « vrai » et n'aboutissent qu'à un vérisme besogneux : il ne se passe rien, on ne croit pas à ce qu'ils font. Pourquoi, alors, croit-on aux paysages de Joe Kubert, à ses étendues de sable et de rocaille ? Pourquoi dans ses innombrables histoires de guerre rend-il déchirante, pathétique, la vision d'un cadavre désarticulé ? Pourquoi croit-on aux sentiments de ses héros, à leurs haines, à leurs joies, à leurs peurs ? Pourquoi est-il le seul à pouvoir faire ressentir, quasi physiquement, l'épuisement des perdants, l'harassement de ceux qui sont au bout du rouleau ? C'est ce pourquoi indéfinissable qui crée une différence entre l'immense talent de certains dessinateurs et ce qu'il faut bien appeler le génie de Joe Kubert.

Sur son enfance, sur ses débuts je ne sais presque rien, en dehors d'une petite anecdote : en 1940, un petit garçon vient voir le dessinateur Irving Novick chez National Comics : il veut devenir cartoonist, il s'appelle Joe Kubert. En 1942, dans Captain Aero, publié par Holyoke apparaissent ses premières bandes « Flag Man » et « Alias X ». Il rentre chez D.C. en 1943 où il dessine « Crimson avenger » et « Shinning Night » et encre « Johnny Quick » de Mort Meskin. En 1944, pour Harvey il reprend « Shock Gibson », « the Zebra » et Black Cat ». La même année, pour National Comics, il dessine Dr Fate dans « All Star comics », sur ce magazine je ne dirai rien car Jacques Sadoul a fait définitivement le point à son sujet dans feu le Giff-Wiff. Je signale seulement qu'entre 1945 et 1949 il y a parfois dessiné Hawkman, héros qu'il reprendra également dans « Flash Comics » en 1947. En 1945 il dessine « The guardian of the newsboy legion » cher à Joe Simon et Jack Kirby et hors de D.C. fait « Front page ». En 1946 il reprend, dans « Sensation Comics » « Sargon the sorcerer » auquel il adjoint un étonnant personnage à

AND... AS THEY RAN THROUGH THE DARKENED LONDON STREETS, A BOBBY'S WHISTLE SHRILLED HIS PRESCENCE!
TWEEEEEEEEEEE
THE POLICE!-- THEY'RE AFTER US!!
THE SEWER! LET'S GET DOWN INTO IT!-QUICK, GYP!--
1

2

3

1. Horror Story © Quality.
2. Green Berets © Chicago Tribune.
3. Green Berets © Chicago Tribune.

la Jack Cole : le ventripotant Maximillian O'Leary et dans la même revue il reprend également Wildcat (dont les protagonistes : « huntress », « feline fury » et « yellow wasp » préfigurent le bestiaire de Spiderman). Toujours en 1947 il dessine le héros de Gardner Fox et Harry Lampert « the flash » et hors de la « National Periodical » « Eerie ». En 1948 : c'est, dans « Action comics » « the vigilante » curieux cow-boy qui traque la pègre des villes et des champs à cheval sur sa moto. Il y en a d'autres, j'en oublie et j'en passe : de « Star Spangled Kid » à « Zatara ». Bref, quand en 1949 il part à l'armée, Kubert est déjà un excellent dessinateur.

Lorsqu'il revient, Kubert va travailler un certain temps en « free lance » c'est-à-dire sans s'attacher à aucune firme. Citons quelques titres échelonnés entre 1950 et 1955, ils sont nombreux car Kubert ne faisait souvent qu'un numéro avant de passer à autre chose : « the challenger » (ne pas confondre avec « Challengers of the unknow » créé par Jack Kirby pour D.C.), « Cow Punch », « Hollywood », « Son of Simbad » (très beau), « Three Stooges », « Confessions », « Jesses James », « Out of this world » et « Secret missions », « Crimbuster » dans le célèbre « Boy » de Lev Gleason. Il fera même une brève apparition chez E.C. comics avec deux histoires pour les magazines de guerre d'Harvey Kurtzman : « Two fisted tales » et « Frontline Combat ». C'est l'époque où Kubert fait quelques histoires d'horreur étonnantes et injustement méconnues qui, par leur atmosphère confinée, leur mise en scène grotesque et inquiétante et jusque dans la minutie anatomique ou le style de dessin, contiennent en germe l'œuvre d'un grand dessinateur à venir : Steve Ditko.

C'est aussi la période (pour être exact en 1953-1954) où Kubert réalise la bande encore considérée aujourd'hui par la plupart des fans U.S. comme un chef-d'œuvre : « Tor one million years ago » (1). Tor a d'abord l'intérêt historique d'être un cas unique dans l'histoire du comic book : l'éditeur Archer Saint-John donna une chance sans précédent à Kubert. Il lui permit d'éditer, écrire, dessiner, lettrer, faire les couleurs et même toucher les droits de son personnage. Cette tentative fut hélas un échec : il n'y eut que six numéros de « Tor » (y compris deux numéro 2 en relief) et pourtant... Il s'agit de la plus belle bande dessinée qui ait pris la préhistoire comme cadre. Admirablement écrite, dessinée d'une manière aussi riche que les œuvres de Wood ou de Krigstein de cette époque, cette œuvre n'est pas indigne d'une comparaison avec les meilleures œuvres du genre, je pense aux peintures de Cormon, aux livres de Rosny Ainé.

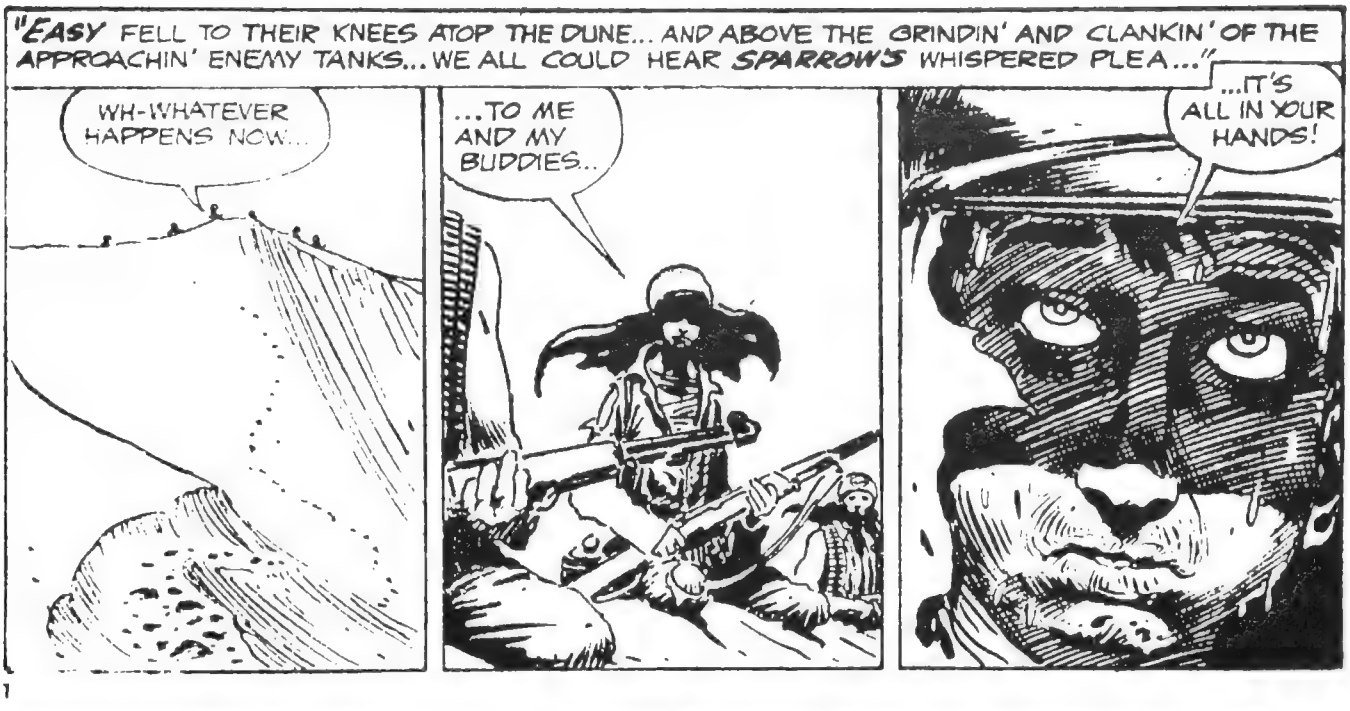
Nous arrivons ensuite à la pire période pour l'histoire du comic book. Le Dr Wertham ayant agit de la manière imbécile, vicieuse et haineuse que l'on sait, provoqua l'apparition du « comic code » et la disparition de la plupart des titres intéressants. Les firmes périclitèrent, le travail manqua. Comme tout le monde, Kubert fut victime de cette situation : il végéta quelque temps. Avec Powell, Williamson et tant d'autres, il dut se satisfaire de maigres commandes, les seules qui méritent d'être signalés sont les westerns pour Atlas — qui n'était plus Timely et pas encore le Marvel group.

Puis il revint définitivement chez D.C., réalisant de brèves histoires : science-fiction, guerre, gangstérisme, et surtout westerns : « Epics of the Texas rangers », « White feathers » et les aventures de « Buffalo Bill ».

Ecrites et dessinées comme des « séries B », modestes et efficaces, elles n'intéresseront pas les esthètes mais elles pourraient encore faire aujourd'hui les délices de n'importe quel amateur de western.

Comme la précédente, cette période a son chef-d'œuvre : « Viking Prince » paru uniquement dans « The brave and the bold » première mouture. La longue quête de Jon le prince viking, écrite par le grand scénariste Bob Kanigher, est la plus belle bande dessinée d'heroïc fantasy jamais réalisée. Epique, flamboyant, envoûtant, « Viking Prince » est un peu ce chef-d'œuvre fou que l'on attendait de Frazetta, qu'il n'a pas donné, et c'est peut-être la vengeance des forces noires du chaos qui ont voulu montrer à Hal Foster ce qu'il a perdu en éliminant de Prince Vaillant la plus belle chose du Moyen Age : ses légendes.

A la même époque, Kubert encre la reprise du Flash par Carmine Infantino, dans « Strange adventures », « Mistery in space », il dessine un peu de science-fiction. De 1960 à 1964, il dessine parfois « Cave Carson inside earth », « Rip Hunter » ou les « sea devils ». Il y a bien sûr aussi ces innombrables histoires de guerre auxquelles on a trop tendance aujourd'hui à l'assimiler. Séries sans suite dans « Star Spangled War Stories », « World finest », « All american men of war », « Our Fighting Forces », « Our army at war », « GI combat » ou séries à héros unique mais auquel il n'a pas longtemps participé : « Baloon Buster », « Lt Jeb Stuart of the haunted tank » (dessinateur habituel Russ Heath) dans « GI combat », « Gunner, Sarge and pooch » (dessinateur habituel : Jerry Grandenetti) dans « Our Fighting forces », « Captain Johnny Cloud, the navajo ace » (dessinateur habituel : Irv Novik) dans « All american men of war », « The war that time forgot » (autres dessinateurs Ross Andru et Mike Esposito) dans « Star Spangled war stories » (étrange série où de braves GI'S


"EASY FELL TO THEIR KNEES ATOP THE DUNE... AND ABOVE THE GRINDIN' AND CLANKIN' OF THE APPROACHIN' ENEMY TANKS... WE ALL COULD HEAR SPARROW'S WHISPERED PLEA..."
WH-WHATEVER HAPPENS NOW...
...TO ME AND MY BUDDIES...
...IT'S ALL IN YOUR HANDS!

1

2

3

1. Travelling - Sergent Rock © D.C.
2. Ennemy Ace © D.C.
3. Green Berets © D.C.

combattent contre des copies de King-Kong et de Godzilla). Ne croyez pas que j'oublie l'essentiel : « Sgt Rock of Easy Co » paru dans « Our army at war » certainement l'œuvre la plus universellement connue de Kubert, mais, comme il a dessiné cette série de 1960 à 1967 sans interruption, et que, depuis, il y revient parfois, j'ai préféré la traiter plus loin. Disons seulement que les « war mags » de Kubert (dont les scénarios étaient souvent dus à Bob Kanigher) ont eu énormément d'influence sur plusieurs dessinateurs, soit qu'ils aient travaillé pour les mêmes revues, soit que, dessinant le même type d'histoires pour d'autres firmes, ils aient utilisé sa technique. Citons entre autres, Sam Glanzman, Gene Colan, Jerry Grandenetti, Mort Drucker, Russ Heath, Irving Novick, Andru et Esposito, Jack Abel.

Comme d'habitude un chef-d'œuvre domine la période. Sa reprise de Hawkman dans « The brave and the bold ». Six numéros seulement, mais qui sont le meilleur de Kubert dessinateur de super-héros. L'incroyable faune, la splendeur de certains costumes et décors, la profusion graphique de Kubert donnent à cette bande dessinée somptueuse et chatoyante, des allures de mosaïques byzantines. Ajouter à tout cela qui ne saurait suffire (Cf. Mac Raboy) les très beaux scénarios de Gardner Fox, la vigueur habituelle de la mise en scène de Kubert, surtout l'évident pouvoir d'évocation onirique de certaines images et vous comprendrez pourquoi le retour d'Hawkman sous la plume du grand Murphy Anderson ne pouvait être qu'une demi-réussite.

En 1965, sans doute poussé par ses convictions politiques, Joe Kubert entreprend pour Nea syndicate un « strip » consacré à la mise en bandes dessinées du simili reportage de Robin Moore « Tales of the green berets ». Prévu à l'origine pour durer treize semaines la série se prolongera jusqu'à 1967, le sinistre John Celardo lui succédant ensuite. Le scénario de Moore, journaliste et « béret vert d'honneur » est évidemment très orienté politiquement mais comme chez Caniff ou Al Capp le côté propagande américaine est contrebalancé par les qualités de l'œuvre. Passer du comic book au comic strip est aussi difficile que le contraire, un échec était à craindre. Dans une planche du dimanche, « a fortiori » dans une bande quotidienne, le dessinateur n'a pas la même liberté que dans un récit complet où il peut consacrer une ou deux pages à l'environnement : il faut, chaque fois, intéresser suffisamment le lecteur pour lui donner envie de lire la suite d'où l'obligation d'utiliser une mise en scène classique où l'efficacité du montage et de chaque image doivent faire oublier le côté factice (particulièrement dans le cas du daily strip dont la brièveté : deux, trois ou quatre dessins, a un aspect « pari stupide »). Kubert a simplifié son découpage faisant reposer l'ensemble de l'édifice sur le dessin lui-même. Il a obtenu un résultat extraordinaire, grâce à ses scènes d'action, souvent très belles, et surtout à de trop rares images où, avec une étonnante sobriété, il crée une atmosphère singulièrement prenante. Quelques traits et on voit sortir de la nuit la silhouette d'un pousse-pousse, éclairé par la lune, sous la pluie ou l'image à peine distincte d'une cabane, au bord d'une rizière quand se lève le brouillard, à l'aube. C'est cela, son efficacité dans l'emploi du noir et blanc et sa constante justesse de ton qui confirment ce que les amateurs de comic books savaient déjà : dessinateur de guerre, Joe Kubert égale Milton Caniff.

Au sortir de cette brillante parenthèse, Kubert est revenu en force chez D.C. comme dessinateur, bien sûr, mais aussi comme éditeur des magazines de guerre de la firme et de Tomahawk (dessiné par son disciple Frank Thorne). Il dessine de temps en temps d'admirables couvertures pour « Flash », « Challengers of the unknown », « Superman », « Strange adventures », « Detective comics », « Top Guns of the west », etc. En dépit de quelques bandes isolées — entre autres, deux épisodes de Hawkman avec Murphy Anderson — il se fait rare, ne travaillant plus que sur les séries qui l'intéressent vraiment : le résultat prévisible de cette politique est qu'aujourd'hui, alors que l'on parle de lui au passé, il est à l'apogée de son talent.

« Sgt Rock of Easy Co » le héros de « Our army at war » est certainement l'œuvre de Joe Kubert la plus connue : il a, en effet, dessiné cette série guerrière pendant dix ans. Il s'agit d'une œuvre particulièrement importante pour la connaissance de Kubert puisque toutes les qualités de mise en scène et de graphisme citées précédemment s'y retrouvent. Bien sûr on peut être gêné par le manichéisme des scénarios de Kanigher, par son militarisme avoué, mais il faut reconnaître qu'il sait comme personne camper un personnage et raconter une histoire et l'admirable dessin de Kubert décuple ces qualités et ces défauts mais, de là à dire, comme on l'a fait, qu'il s'agit d'une propagande « engagez-vous, rengagez-vous », il y a un pas qu'en toute honnêteté on ne saurait franchir. Regardez le dessin de Kubert, ses soldats gluants de boue et de sang, le corps déformé par la fatigue et la peur, regardez Sgt Rock le regard effroyablement fixe comme il vient de tuer un enfant, par erreur : s'il s'agit de rendre les bambins bellicistes, c'est raté. Peut-être au départ, s'agissait-il de propagande, je n'en sais rien, seul compte le résultat : la probité et le talent des auteurs

Sergent Rock © D.C.

Sergent Rock © D.C.

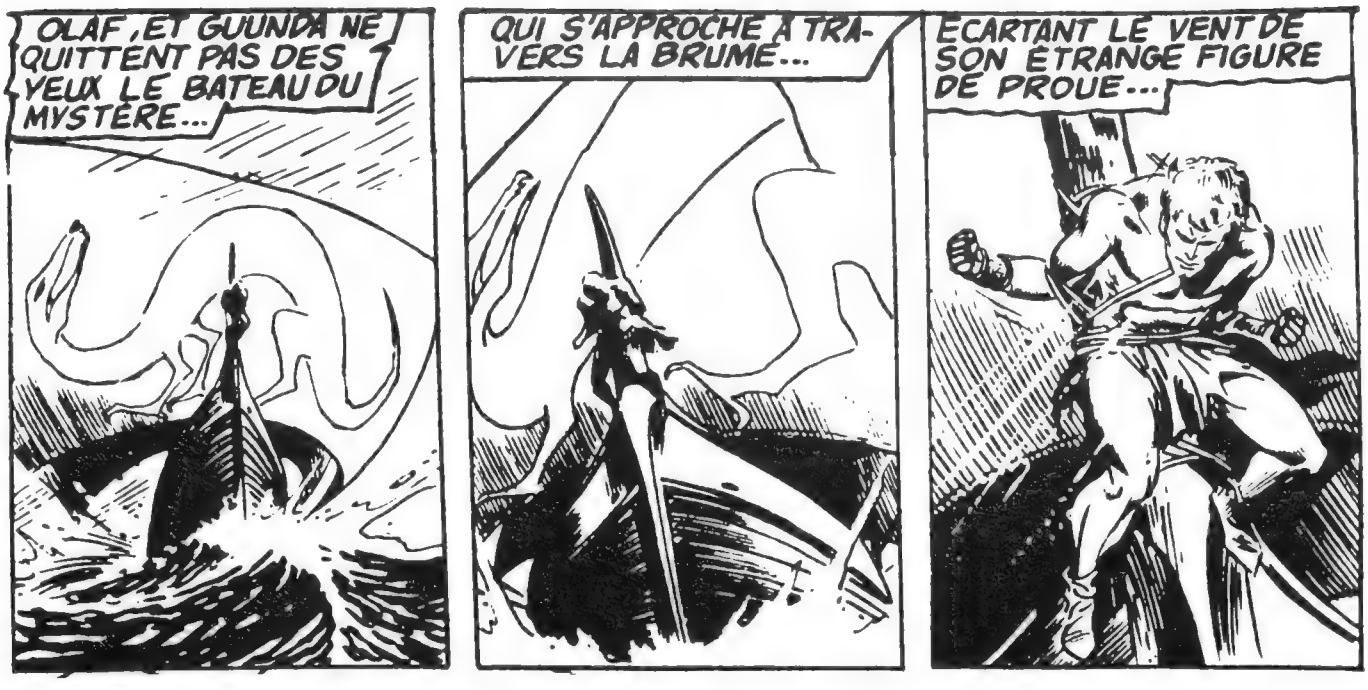
SGT. ROCK OF EASY CO.!
SGT ROCK SPEAKIN'! I'M SUPPOSED TO BE THE "ROCK" OF EASY COMPANY! BUT I'M CRUMBLIN' TO POWDER! NOBODY KNOWS ABOUT IT--BUT ME! I DON'T KNOW HOW LONG I CAN KEEP MY LID FROM BLOWIN' OFF! WE'LL ALL FIND OUT IN...
THE SPARROW AND THE TIGER!
I CAN'T CLIMB ANOTHER HILL
...CROSS ANOTHER RIVER...
...COLLECT ANOTHER DOGTAG...!
WHUMP
BAAM
"This periodical may not be sold except by authorized dealers and is sold subject to the conditions that it shall not be sold or distributed with any part of its cover or markings removed, nor in a mutilated condition, nor affixed to, nor as part of any advertising, literary or pictorial"

en ont fait le plus violent pamphlet antimilitariste de la bande dessinée. On pourrait regretter que Kubert ait laissé la série à Russ Heath, dessinateur agréable mais manifestement incapable d'en retrouver le « ton » pathétique et désespéré, s'il n'y avait eu, depuis, Enemy Ace.

Apparu dans « Our Army at war » puis dans « Showcase », « Enemy ace » est aujourd'hui le principal protagoniste de « Star Spangled war stories ». Bob Kanigher et Joe Kubert ont été plus loin encore, qu'avec Sgt Rock. Le personnage principal, Von Hammer, as de la chasse allemande en 1914 est une véritable machine à tuer, une seule chose l'obsède : cette mort dont il est l'exécuteur et qui un jour viendra le chercher. Dernier de sa race, amer, désabusé, il promène un regard glacial sur un monde qu'il effraye, qu'il méprise et envie à la fois. Cela, c'est l'argument : le pinceau de Joe Kubert en a fait quelque cose d'inoubliable, un opéra baroque ou tout — la splendeur cruelle des combats aériens, la grandiloquence des décors, l'exagération épique des attitudes des personnages — renvoie à la grande figure, terrible et magnifique du vrai héros de cette histoire : la mort. Une bande dessinée qui ne ressemble à aucune autre et qui renvoie à son pendant cinématographique, lui aussi

THIS IS THE STORY OF A MAN...TOR...IN HIS MOST BASIC ELEMENT, EQUIPPED WITH ONLY THE BAREST WEAPONS WITH WHICH TO DEFEND HIMSELF.
BUT THE ELEMENTS ARE NOT THE ONLY THINGS HE HAS TO FEAR...MAN HIMSELF CONTAINS GOOD AND EVIL...AND THE WORST DANGERS AND PITFALLS ARE THOSE HE CREATES HIMSELF!
SO TOR AND CHEE-CHEE WANDER OVER THIS NEW RAW WORLD...AND WITH DEATH LYING UNDER EVERY ROCK, TOR TRIES TO LIVE IN THE SHADOW OF JUSTICE, KINDNESS AND EQUALITY IN A WORLD OF DEATH AND DESTRUCTION! LET US TAKE YOU BACK 1,000,000 YEARS, AND TO
TOR

Tor 1 000 000 B.C. © Kubert.


OLAF, ET GUUNDA NE QUITTENT PAS DES YEUX LE BATEAU DU MYSTÈRE...
QUI S'APPROCHE À TRAVERS LA BRUME...
ÉCARTANT LE VENT DE SON ÉTRANGE FIGURE DE PROUE...

Viking Prince - Un travelling © D.C.

Firehair © D.C.

WHEN THE TASK FOR THE YOUNG BRAVES-TO-BE INVOLVED THE "ACQUISITION" OF HORSES... AS THE WINTER SNOW LAY DEEP IN THE GULLIES...
...IT WAS FIREHAIR WHO CREPT THROUGH THE WHITE, WIND-WHIPPED FROSTY BLANKET...
...AND "GAINED COUP" BY ENTERING ENEMY TERRITORY UNDETECTED--AND ESCAPING WITH HIS PRIZE--UNHARMED!

"IT WAS ONE OF THE FEW TIMES THAT EASY DIDN'T MOVE AT MY COMMAND..I TURNED TO SEE SPARROW ON H'S KNEES...HELMETLESS.."
P-PLEASE HELP US... WITHOUT YOU, WE'RE LOST! W-WE'RE IN YOUR HANDS...

On connait les résultats de la déformation obtenue par la photographie lorsqu'on emploie des objectifs de grand angulaire. Kubert, afin de mettre en relief le regard du soldat et ses mains jointes, a joué sur cet effet photographique.

Sergent Rock © D.C.

longtemps méconnu : le « X 27 » de Joseph Von Sternberg.

En même temps, dans « Showcase » Kubert nous a donné dans un autre genre un nouveau chef-d'œuvre : « Firehair ». C'est l'histoire d'un de ces enfants blancs que les indiens adoptèrent à l'époque où luttant contre l'arrivée des blancs dans les « great plains », ils massacraient impitoyablement les convois de colons. Si en grandissant Firehair est devenu un robuste guerrier, il souffre de la couleur de sa peau qui fait de lui un étranger parmi les indiens. Il essaye de rejoindre ses « frères blancs » mais pour eux il n'est qu'un peau-rouge alors il s'en va, sans but, avec le vague espoir qu'un jour il trouvera un endroit où on voudra bien l'accepter... Cette belle histoire a malheureusement été interrompue mais on annonce un probable retour de Firehair dans la nouvelle formule de « Tomahawk ». Pourtant, n'y aurait-il que les trois épisodes parus, cela suffirait. Le soin apporté à la reconstitution des mœurs indiennes, la grandeur d'une mise en scène superbe et surtout le dessin étonnamment libre et décontracté de Kubert (certains détails sont à peine esquissés, à d'autres moments, il a laissé les crayonnés) en font le meilleur western actuel avec le Bluberry de Giraud. Joe Kubert a atteint un degré de perfection tel que tout ce qu'il fait est admirable. Il lui serait facile de continuer « en roue libre », « Enemy Ace » et « Firehair » prouvent que, au contraire, il cherche encore à aller plus loin. Je ne connais aucun dessinateur qui, après une si belle carrière, donne autant l'impression de mettre tout son enthousiasme dans chaque nouvelle œuvre. Une telle fidélité envers le lecteur et envers lui-même est assez exceptionnelle pour qu'on la salue.

En ce moment, là-bas, de l'autre côté de l'océan, Joe Kubert est peut-être en train de dessiner. Il ne le sait pas, mais nous sommes quelques-uns pour qui cela a beaucoup d'importance, et pour qui le jour où il cessera de dessiner sera un jour triste, infiniment triste.

Jean-Pierre DIONNET.

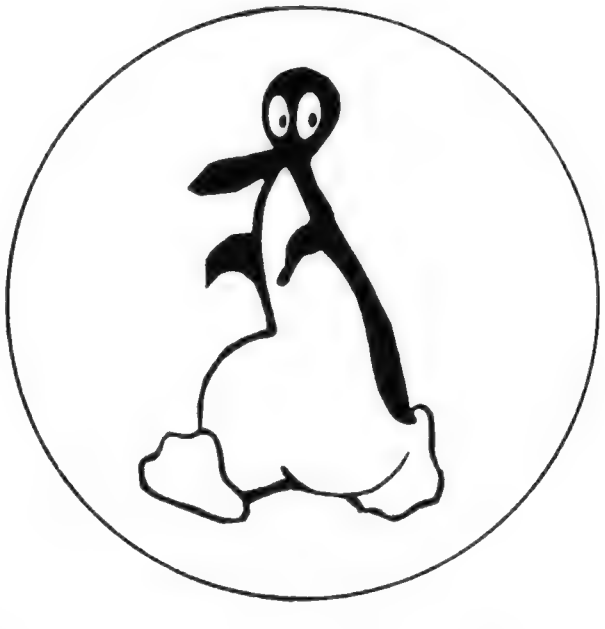
---

(1) A propos de Tor, signalons l'excellent numéro 10 d'Alter Ego qui contient une bibliographie définitive sur ce héros et surtout quelques planches inédites, restes d'un projet qui n'a malheureusement pas abouti à une reprise de ce héros pour un syndicate. Les quelques bandes quotidiennes réalisées sont bien sûr dessinées par Joe Kubert et le très beau scénario est dû à... Carmine Infantino.
Signalons aux personnes qui s'intéressent à Kubert, l'existence d'un excellent numéro spécial du comic book « DS spécial », le numéro 5, rétrospective assez complète de ce qu'il a fait pour « National comics » sous le titre de « The secrets lives of Joe Kubert ».

ALFRED

société française de bandes dessinées **S.F.B.D.**

MENSUEL



chaque mois
tous les échos
de la bande
dessinée
dans Alfred
devenez
membre
de la
S.F.B.D.
30 f. par an

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :

36, Rue des Boulangers - PARIS-V•
ou
40, Rue Marceau - 94-IVRY

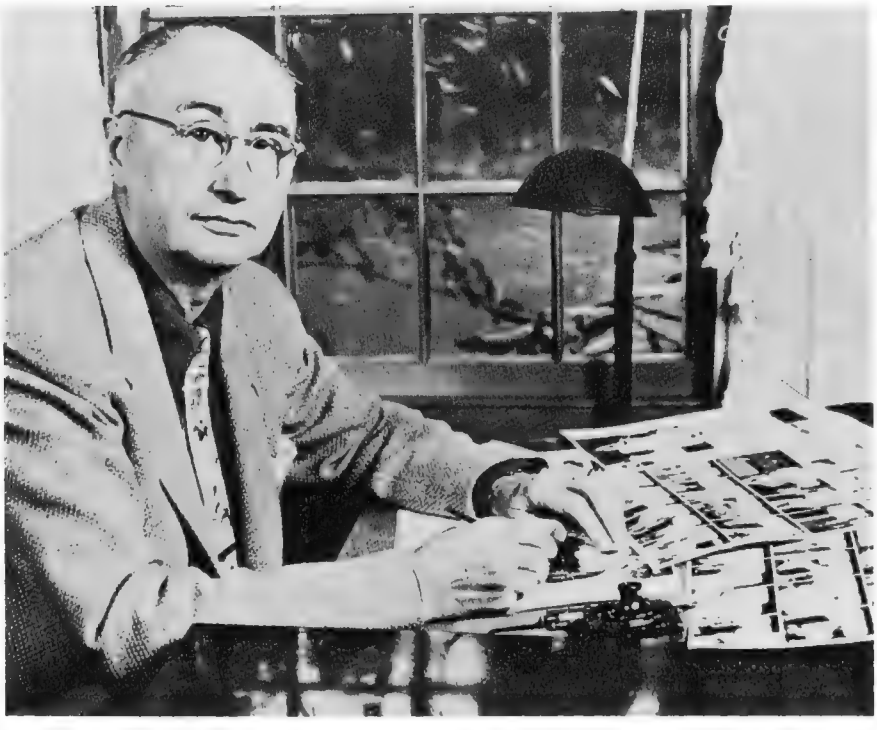
MARTIN BRANNER

JAY IRVING

HAROLD GRAY

P. COUPERIE

Harold Gray à sa table de travail.



Les pertes de l'année ont été lourdes chez les cartoonists. Non seulement, comme nous l'avons annoncé dans « Alfred » n° 8, Martin Branner est mort, mais aussi Jay Irving et deux des plus grands noms des Comics, Harold Gray et Rube Goldberg, auquel nous consacrons un article spécial.

Martin Branner, né en 1887, avait lancé « Winnie Winkle » en septembre 1920. Le petit frère de Winnie, Perry, avait bientôt pris la vedette dans les planches du dimanche et, exporté, il fut célèbre en France sous le nom de « Bicot ». Branner signait toujours « Winnie Winkle » bien qu'il n'eut sans doute plus guère de part à sa réalisation. Aujourd'hui, « Winnie Winkle » continue, sans signature, mais d'un style inchangé (qui n'était plus, depuis longtemps, celui du temps de « Bicot »).

Jay Irving n'est guère connu en France et c'est dommage. Il naquit à New York le 3 octobre 1906. Son père et son grand-père étaient officiers dans la police de la ville, et de même trois de ses oncles. Son père, estimant que c'en était assez, s'opposa à ce que Jay suivit la tradition familiale. Après des études à l'université de Columbia, Jay entrait au N.Y. « Globe », d'abord aux chiens écrasés puis comme reporter sportif. Il créait ensuite à la K.F.S. une bande dessinée de sport, « Bozo Blimp », puis se consacrait au dessin publicitaire ; de là, il entrait au Colliers Weekly avec un contrat pour 104 dessins et 4 couvertures par an. Irving travaille au Colliers de 1932 à 1945 ; Il y crée une série, « Collier's Cops », dessins humoristiques et non bande dessinée. Dans ces « Flics du Collier », c'est l'ambiance familiale qui reparaît. Elle se confirme avec la bande policière qu'il dessine ensuite au « Herald Tribune ». Il l'abandonne pourtant en 1953-1954 pour travailler à la télévision. Mais, en 1955, Irving revenait à la bande dessinée avec «Pottsy», créé pour le New York News Syndicate. Connaissant, de par sa famille, les policiers en tant qu'êtres humains, Irving donnait vie à un héros original, aussi éloigné de la caricature que de l'héroïsation et du romantisme de la lutte contre le crime. Pottsy est un simple agent de police, auquel il faut appliquer des qualificatifs inhabituels : gentil, drôle et malin, il cache, sous un physique rond et rose, une naïveté et une fantaisie enfantines qu'il n'arrive pas toujours à réprimer. Quand la rue est déserte et la tentation trop forte, il lui arrive de gambader sur les plaques de verglas d'où il a chassé les gamins, qui patinaient en violation des règlements. La monotonie des patrouilles, les sourcils froncés du sergent, son supérieur, qui le tient à l'œil, n'ont pas altéré sa fraîcheur d'âme. Le père Irving a certainement contrarié une vocation, car, outre la création de « Pottsy », Ray avait constitué un véritable musée d'histoire de la police, avec plus de 3 000 articles dont le premier insigne-plaque en cuivre (1844). Il faisait autorité sur ces questions et, à ce titre, était consulté par la New York Historical Society et le musée municipal de New York.

Quant à Harold Gray, c'est un des grands créateurs des comics et il faudra reparler de lui un jour. Né à Kankakee (Illinois) le 20 janvier 1894, il fut d'abord reporter au Chicago Tribune puis homme à tout faire à l'Art department de ce jour-

Annie par « Tex Blaisdell ».

Jay Irving « Pottsy © News Syndicate.

Jay Irving.

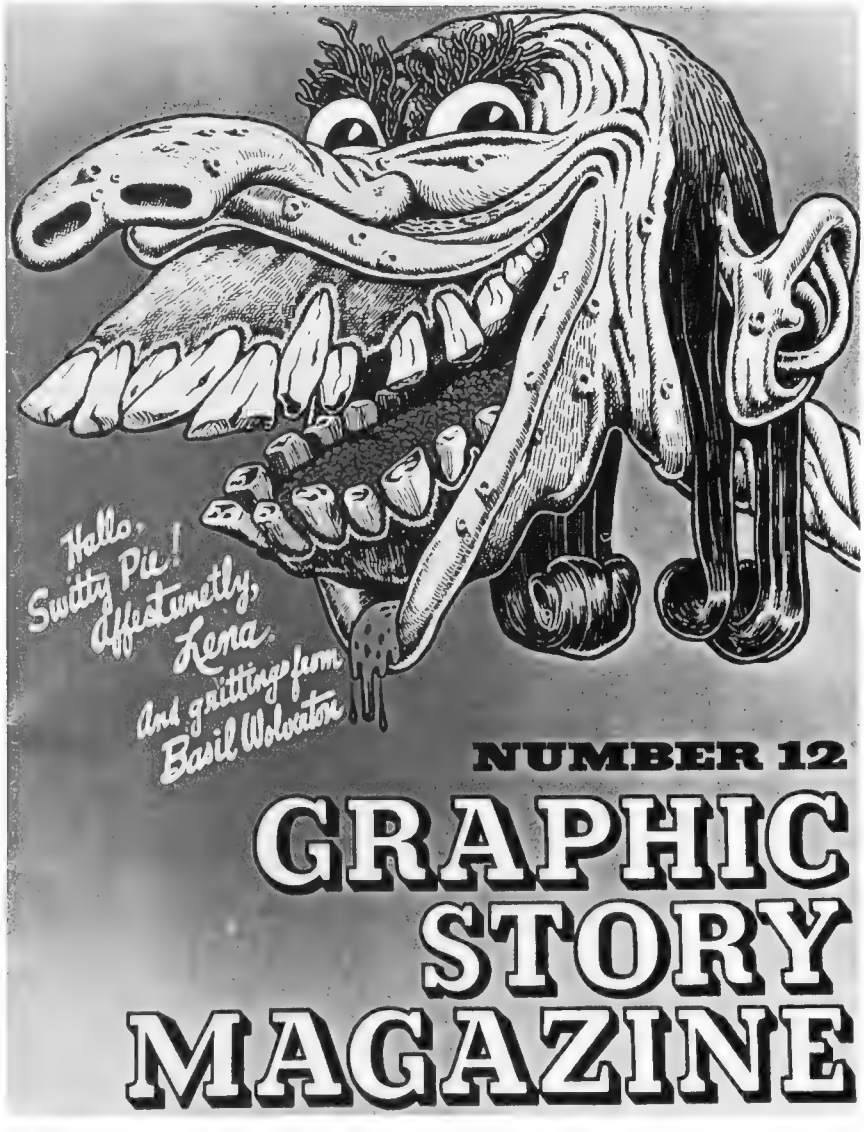
nal. Après une interruption militaire, il revient au Tribune qu'il quittait de nouveau en 1920 pour être l'assistant de Sidney Smith («The Gumps») de 1920 à 1924. Le 2 novembre 1924 paraissait sa création majeure « Little Orphan Annie », dans le Chicago Tribune. Cette redoutable petite fille, dévouée à ses amis, impitoyable à ses ennemis, incarnait la devise d'Harold Gray « La vie est une bataille où la victoire va seulement au brave et au cœur ferme ». L'indéfinissable poésie sombre qui se dégageait du dessin expressionniste, l'habileté du scénario, son contenu idéologique et politique, conquirent plus de 90 millions de lecteurs simultanés. Ce succès suscita une imitation, « Little Annie Rooney » qui évolua tout différemment vers le mélodrame touchant et qui est, elle, bien connue en France («Les Malheurs d'Annie»). « Little Orphan Annie » est maintenant continuée par « Tex » Blaisdell, jusque-là plus connu comme auteur de décors à la commande (voir « Bande dessinée et Figuration narrative » p. 133). Blaisdell fait un remarquable travail d'imitation ; il a parfaitement repris le style de Gray. On verra à l'usage si la poésie est toujours présente.

Enfin, « de source bien informée », Harold Foster abandonnerait « Prince Valiant ». Cet abandon serait probablement réalisé lorsque ces lignes paraîtront. Foster prendrait sa retraite en Floride.

Pierre COUPERIE

GRAPHIC STORY MAGAZINE

J.-P. DIONNET



En couverture, de Graphic Story Magazine, « Lena the Yena », dessin de Basil Wolverton qui a gagné le concours du dessin le plus horrible. Ce dessin a été exécuté en couleurs. Page 62, un extrait de la magnifique double page présentée dans G.S.M.

SUR BASIL WOLVERTON

Depuis quelque temps, un domaine particulier des bandes dessinées échappe au ghetto des revues spécialisées : les « underground comics ». On a souligné tout ce qu'ils doivent aux premières bandes de Disney et au Popeye de Segar, mais on a oublié de parler de leur véritable père spirituel, un obscur dessinateur de comic books à qui Robert Crumb et Gilbert Shelton (pour ne citer qu'eux) doivent presque tout. Il s'appelle Basil Wolverton. L'Amérique le redécouvre aujourd'hui. En lui décernant en 1969 un « Alley Award », elle a su reconnaître le véritable créateur d'une esthétique de la laideur en bande dessinée. En fait, Wolverton a presque exclusivement dessiné des choses macabres, dégoutantes, repoussantes, dans un style que l'on peut qualifier de hideux. Le point de départ de sa triste renommée fut un concours organisé par Al Capp : il demanda aux cartoonists U.S. de dessiner pour Lil' Abner la femme la plus laide du monde. Wolverton proposa l'immortelle « Lena the Yena »... et gagna. Car il faut dire une chose, si le style de Wolverton illustratif et classique se prête mal à la bande dessinée, s'il a parfois des difficultés dans la conduite du récit, s'il est totalement incapable de faire quelque chose d'élégant ou de beau, dans le grotesque, l'insolite, le répugnant, Basil Wolverton est génial. Par exemple, la science-fiction en bande dessinée, avant-guerre, consistait presque toujours de promener de jolies filles court vêtues dans des décors d'opéra. Eh bien ! Wolverton prit le contre-pied. Ses fusées étaient de vraies baignoires volantes, ses héros ne quittaient jamais d'énormes scaphandres et se déplaçaient sur des mondes désertiques : pour l'instant, la « conquête de l'espace » lui a donné raison. Espérons qu'il n'en sera pas de même pour les terrifiants extra-terrestres dont il a peuplé sa cosmogonie.

Ses bandes classiques sont plus étonnantes encore. « Powerhouse Pepper », par exemple, par son graphisme et son ton, annonce « Mr. Natural » avec trente ans d'avance. Il a dessiné Mickey et, au lieu de se plier aux règles du style Disney, il l'a transporté sur Vénus, devenue pour la circonstance un monde cauchemaresque comme il les aime.

Mais, le plus inquiétant dans son œuvre, se sont les caricatures. Il n'a épargné personne : des stars de l'écran aux présidents des Etats-Unis. Il les a transformés en horribles créatures, verruqueuses et boursouflées, aux cheveux épais comme des spaghettis. Le plus affreux c'est que, pourtant, on les reconnaît. Lorsque, parfois, Wolverton invente un personnage, c'est encore pire : il vaut mieux ne pas en parler. Voici pour conclure des citations de Wolverton ; vous verrez qu'elles aggravent son cas.

« Je pense que la chose la plus effrayante du monde, ce sont les gens, s'ils se laissent un peu aller. Ça fait des années que je me laisse aller et je commence à me sentir assez horrible ». « Mes dessins ne sont pas aussi mauvais que les modèles eux-mêmes ». Et, à propos de ses premiers dessins : « Quelle joie pour mes critiques ; ils pourront dire : son œuvre était encore plus mauvaise que ce qu'il fait maintenant ».

Une excellente revue de bandes dessinées, « Graphic Story Magazine », vient de consacrer l'intégralité de son douzième numéro à Basil Wolverton. Au sommaire : une bibliographie détaillée de ses débuts à 1948 et 50 pages d'illustrations et de bandes dessinées ; un épisode de « Powerhouse Pepper » ; Mickey et des bandes comiques de S.F., la plupart inédites. En couverture : « Lena the Yena ».

« Graphic Story Magazine », édité par Bill Spicer, coûte 1,25 dollar. Un certain nombre d'exemplaires de ce numéro et des suivants (la conclusion de l'hommage à Wolverton se tiendra dans le N° 14) sont mis à la disposition des lecteurs de Phenix. Si vous êtes intéressés, écrivez-moi pour assurer des disponibilités. Les numéros 1 à 11 sont épuisés. Le 12 est là, le 13 ne saurait tarder. Prix : 10 francs l'exemplaire. Ecrivez à J.-P. Dionnet, 61, avenue du Consul-Général-Nordling, 93-Livry-Gargan.

BASIL WOLVERTON

ECHOS

par Claude Moliterni
et Pierre Couperie

Tout d'abord, nous tenons à faire une mise au point. Des membres de la S.F.B.D. nous reprochent de retrouver dans Phenix une partie des échos qu'ils peuvent lire chaque mois dans Alfred. Ils ont raison ! Mais il leur faut songer que les lecteurs de Phenix ne sont pas tous adhérents de la S.F.B.D. (hélas !) et, pour eux, ce sont des renseignements qui les intéressent, même si parfois ils datent de deux à trois mois.

Jim la Jungle, Alex Raymond, volume 2. Une réédition de Ran-Tan-Plan. Présenté à l'italienne sous une couverture beige où vient s'inscrire le titre en lettres noires. Deux épisodes : « Le silencieux » (Mickey 165-189) et « Le Fantôme de la mer de Java » (Mickey 190-209). Le papier est très beau et la reproduction valable. Pour tous renseignements : Editions R.T.P., 435, avenue Van Volxem, Bruxelles 1 060 (Belgique).

« Io Topolino », un magnifique album cartonné tout en couleurs, format 30 × 40. On trouve dans cette réédition des épisodes du 31 mars 1930 à octobre 1937. Mondadori. Prix : 8 000 lires.

Des posters de Mickey, de Donald et de Gooffy sont actuellement en vente dans les librairies italiennes.

MICKEY

Le volume 5 des albums « Il Topolino d'oro », édités par Mondadori, est sorti fin octobre : « Topolino e i due ladri » (bandes du 12 janvier au 14 mai 1932, correspondant à l'ancien album Hachette « Mickey détective »), complété par 8 planches dominicales (18 septembre au 6 novembre 1932) où les neveux de Mickey font leur apparition. Au total, 51 pages de bandes dessinées pour 500 lires. On est toutefois obligé de regretter que cette réédition « intégrale » de Mickey de 1930 à 1945 ait déjà omis les bandes du 8 novembre 1931 au 11 janvier 1932, et qu'il manque, dans cet album, une image capitale (l'arrivée aérienne de Mickey, en parachute, à travers la verrière du palais de justice) dont la coupure est inexcusable dans une réédition autrement très soignée.

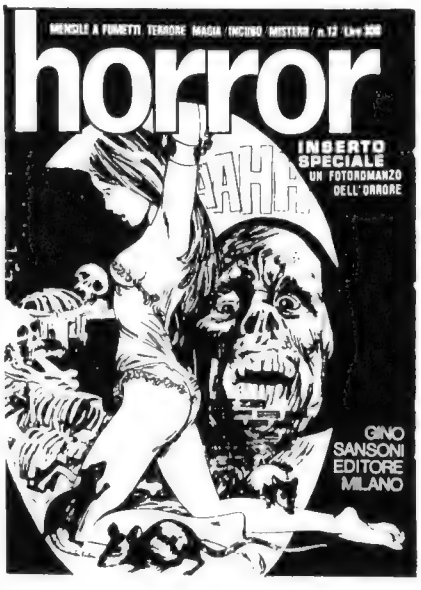
« Enciclopedia dei Fumetti », G.-C. Sansoni éditeur, Florence. 350 lires. La publication des grands fascicules de l'Enciclopedia continue régulièrement.

Vol. 30 (8 octobre 1970), 3 pages de Krazy Kat, 11 pages de Félix le Chat (bandes quotidiennes de 1930).

Vol. 31 (15 octobre) : Pogo.

Vol. 32 (22 octobre) : 2 pages de Bugs Bunny, 13 pages (excellentes) de Moomin.

« I pensieri di Pippo, ovvero le disavventure di uno svitato », Mondadori éditeur. Dans la même collection que « Gli anni ruggenti di Topolino », déjà signalé, R. Carano et Mario Gentilini présentent la réédition de quatre histoires de Goofy (Dingo, que les Italiens appellent Pippo) : « Pippo e la bella Lea » du 4 mai au 8 août 1942 (cette Lea est une lionne), « Pippo a Hollywood » (26 mars - 23 juin 1951), « Pippo e lo spettro fallito » (25 juin - 20 octobre 1951) où Goofy et Mickey affrontent le spectre d'un pirate. Enfin « Pippo cervello del secolo » (3 janvier - 21 mai 1955) où Goofy, amnésique, devient un super-Einstein. On le voit, trois de ces histoires appartiennent à la période que beaucoup jugent « décadente » dans le dessin des personnages de Disney. 231 pages, 600 lires.



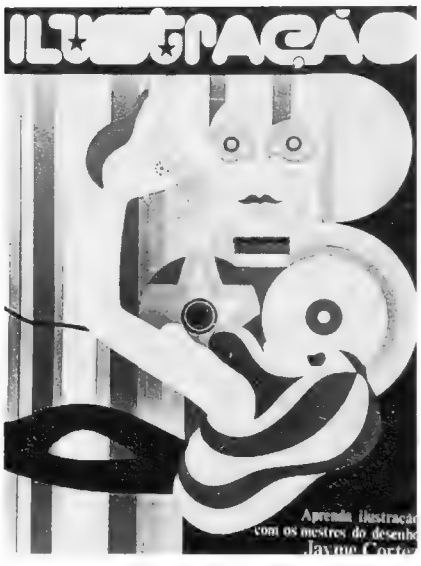
Horror continue de paraître. Je précise encore une fois que ce n'est point une coquille qui m'a fait écrire dans l'avant-dernier Phenix et Alfred 10 que Sansoni se trouvait à Florence et à Milan... Ce sont deux Sansoni, tout simplement, qui n'ont rien de commun. Donc, notre Horror est édité par Sansoni Milan. C'est Pier Carpi et Alfredo Castelli qui dirigent cette revue qui devient de plus en plus intéressante. On y trouve des articles de Zanotto, Claudio Bertieri, Ornella Volta, etc., et beaucoup de bandes dessinées. Horror, prix 300 lires, via Mascheroni 1, Milan.

Bonvi, « Sturmtruppen », New Time éditeur, Bologne. 80 pages, couverture cartonnée.

En prenant pour héros des soldats allemands de la dernière guerre, Bonvi a réussi une gageure et réalisé la valeur la plus sûre de la jeune bande dessinée italienne. Cette remarquable série grinçante, drôle, sarcastique et humaine, est rééditée en un bel album cartonné de grand format.

Burne Hogarth, « Dynamic Figure Drawing », Watson-Guptill éditeur, New York. 176 pages, 300 dessins, 9,95 dollars.

Le plus récent manuel de Burne Hogarth vient de paraître. Complétant les précédents (Drawing the human head » et « Dynamic Anatomy »), il est plus spécialement consacré au corps en mouvement et au raccourci. Comme dans les précédents, l'illustration est extraordinaire de vigueur et d'animation. Il est navrant que ces ouvrages restent pratiquement inconnus en France, alors que nos manuels d'anatomie artistique sont gris, plats, morts et mornes !



Jayme Cortez, un Brésilien, dessinateur, a publié deux ouvrages consacrés l'un à l'illustration et l'autre à la technique du dessin. Ce sont deux ouvrages fort importants. Format 22 × 29, couverture quatre couleurs, 250 pages. Pour se procurer ces ouvrages, il faut écrire à la Librairie Parthenon, Bar de Itapetininga, 140, Sao Paulo 1er (Brazil). Se recommander de C. Moliterni.

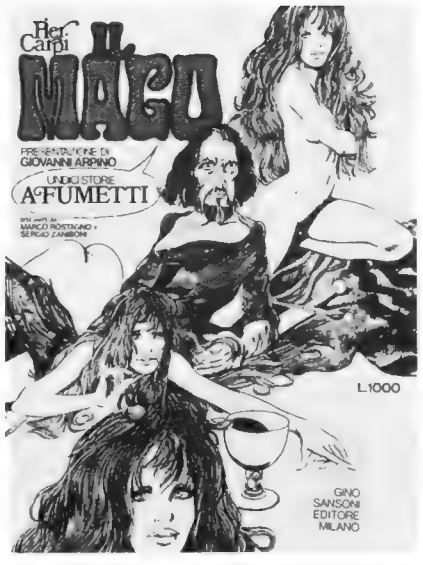
Nostalgia Press a publié il y a quelques mois une réédition qui doit intéresser tous les amateurs de Caniff (que nous savons peu nombreux) : les premières bandes quotidiennes de Terry and the Pirates. Depuis 1934... L'ouvrage doit coûter dans les 13 dollars.

Pour Noël était présenté sur les écrans italiens « Arriva Charlie Brown » (A boy named Charlie Brown), le grand dessin animé d'une durée de 90 minutes, produit par Lee Mendelhson. C'était en décembre 1969 que ce film était présenté à New York. Pour la France, peut-être le verrons-nous vers avril... Il nous était promis pour décembre 70 !

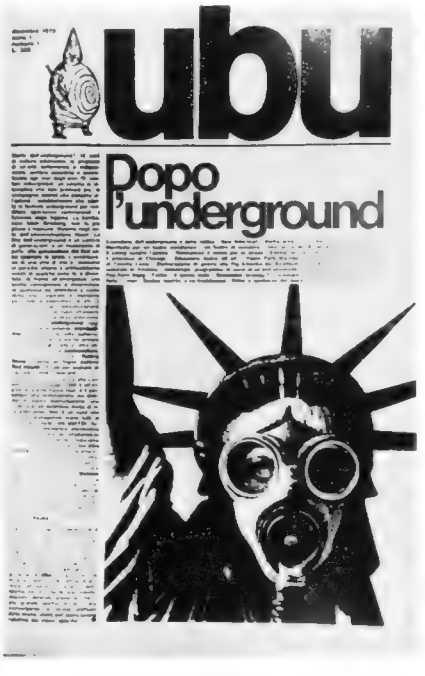
Dans Comics 130 No 3, on trouvera les premières planches de Mandrake de Lee Falk et Phil Davis. La suite de Terry et Les Pirates. 130, rue du Théâtre, Paris-15e.

Koseï Ono, dans le dernier numéro de Phenix, nous parlait de sa collaboration à Hulk, le nouveau magazine de comics publié au Japon. Nous donnons en reproduction la couverture de ce magazine qui fait environ 250 pages. Ceux qui ont assisté à la dernière réunion de la S.F.B.D. aux Arts Décos ont pu voir un montage sur la bande dessinée japonaise, montage déjà présenté en continuité au Drugstore Saint-Lazare lors de l'exposition sur le Japon où la Socerlid avait apporté sa collaboration.

La série « L'Olimpo dei Fumetti », collection dirigée par Pier Carpi pour le compte de l'éditeur Sugar (c'est son nom !) vient de sortir deux titres : Steve Canyon et Johnny Hazard... Le premier date des années 49-50 et l'autre des années 60. Chaque volume : 2 000 lires.



Il Mago... Pier Carpi a réuni dans un magnifique album des bandes dessinées d'épouvante. C'est un choix des meilleures séries de Horror. Les dessinateurs sont Marco Rostagno et Sergio Zaniboni. Editions Sansoni, Milan.



Ubu est un journal underground qui se veut underground. Il est italien... C'est à Gandini que nous devons cette réalisation. Gandini est l'éditeur de Linus. Ecrire à Linus.

Andy Capp connait un grand succès en Italie. Un autre album cartonné est visible dans les librairies : « Il disocupato piu felice del mondo ». Editoriale Corno. Album 25 × 25. 14 Viale Romagna. Milan. Prix : 2 000 lires.

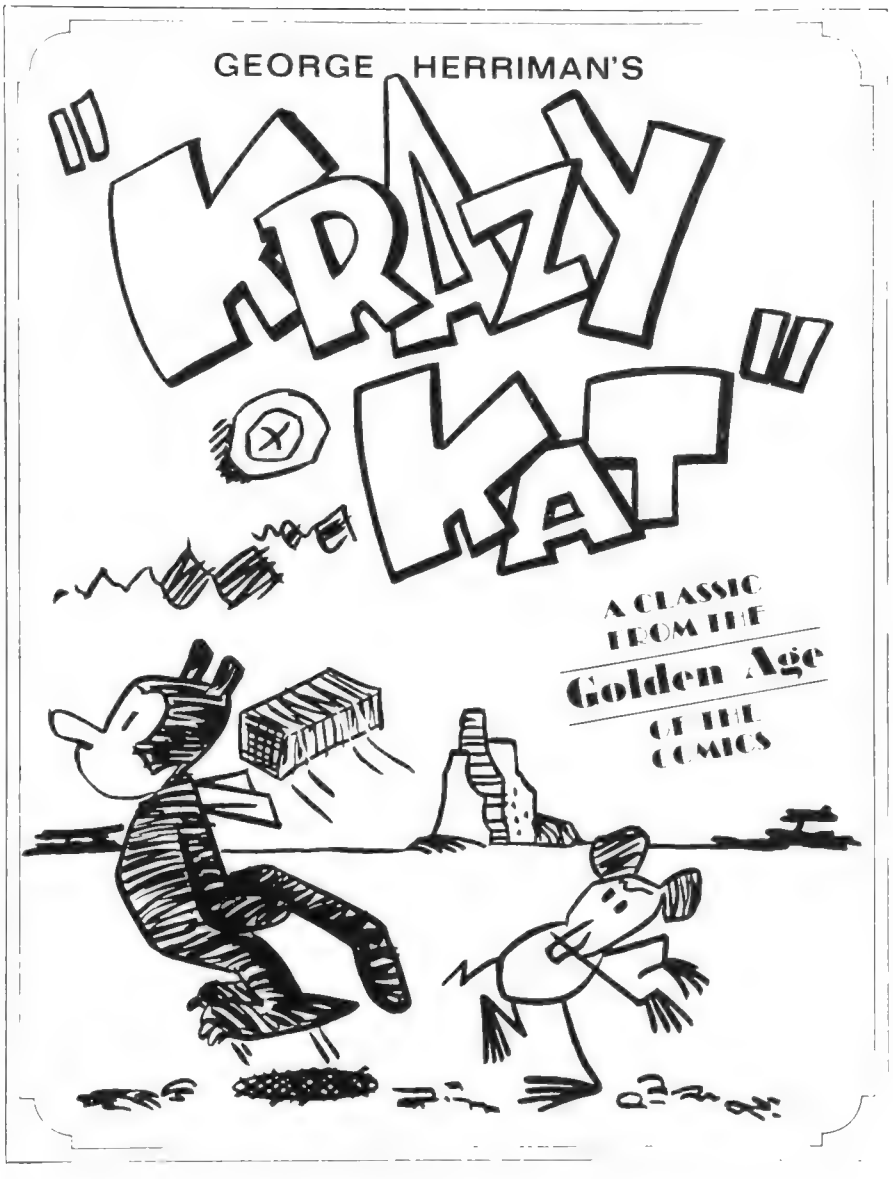
Krazy Kat... Ce livre est sorti il y a quelques mois, et nous attendions d'avoir un exemplaire pour pouvoir vous en parler. Unique pour tous ceux qui sont passionnés des héros de George Herriman... Publié par Grosset et Dunlap, cet ouvrage est

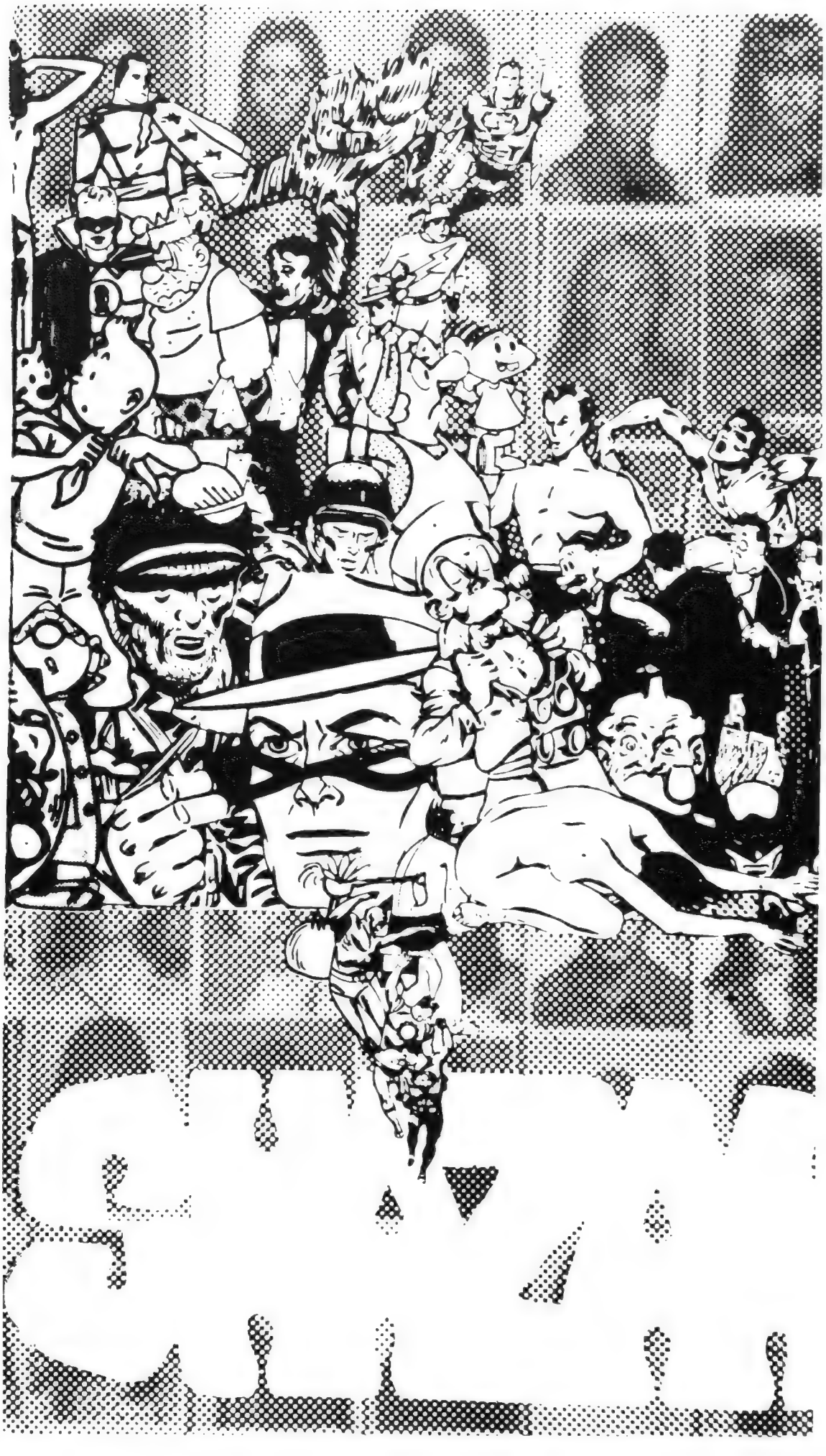
une réussite complète tant sur la réalisation que sur le choix des documents. On découvre les premières bandes de Krazy Kat, passionnant. Ouvrage 22 × 29, couverture couleurs, cartonné, 170 pages dont 4 en couleurs.

Dans le Corriere dei Piccoli, Robert Gigi commence une série intitulée « Agar »... Nous ne dévoilerons pas le scénario dû à C. Moliterni, mais on demande à tous nos amis de retrouver les aventures de ce jeune héros dans le Corriere à partir de mai.

Creepy N° 5. Au sommaire : des bandes dessinées d'Angelo Torres, de Rocco Mastroserio, de Donald Norman et de Tom Sutton. Il est à signaler que, dans ce numéro, on peut trouver sous la signature d'Archie Godwin, la naissance d'Oncle Creepy... Nous devons cet horrible monstre aux expériences du Docteur Habeas... 30, rue Le Peletier, Paris (9e).

Miroir du Fantastique N° 23. Au sommaire : un spécial Monstres, des bandes dessinées et l'interview d'Henri Filippini : René Pellos. Très bon numéro. En vente dans toutes les librairies.





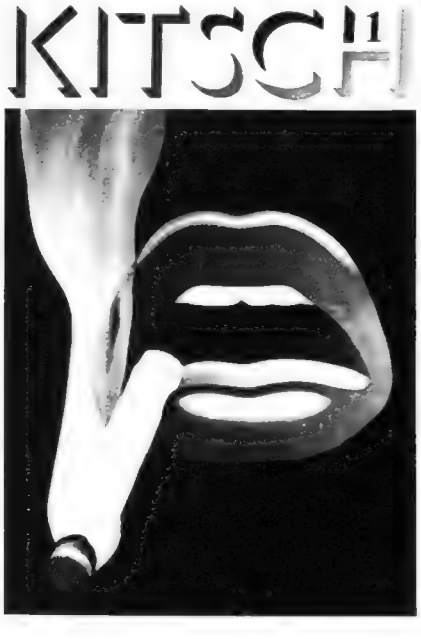
J'arrive au dernier ouvrage de notre ami Sture Hegerfors... « Sex & Serier »... Une anthologie de tous les dessins un peu sexy du monde de la bande dessinée... Fantastique... C'est un Pocket Book. 200 pages. Ce ne sont que des illustrations, environ 600 cartoons... On peut se procurer cet ouvrage en écrivant directement à l'éditeur : P.A. Norstedt et Söner, Stockholm (Suède).

Les prochaines soirées de la S.F.B.D. auront lieu les 26 février et 30 avril 1971 en la salle du Musée des Arts Décoratifs, 109, rue de Rivoli, Paris (1er).

Nous avons reçu de notre ami Francisco de la Fuente un exemplaire de Club Flash. C'est une revue 21 × 27 de 28 pages.

Cette revue est réalisée par F. de la Fuente et G. Estaglu ed. en collaboration avec les clubs de l'O.M.S. revue de promotion, illustrée de magnifiques dessins de de la Fuente.

Kitsch est une revue éditée par Marie Concorde avec la collaboration de J.-J. Pauvert et J. Sternberg. Le premier numéro permettait d'apprécier du Crumb assez salé...



Le N° 2 de Kitsch est consacré au dessinateur Aslan. On peut la trouver dans toutes les bonnes librairies pour 30 F **seulement !**

Lors de Lucca 6, une soirée fut consacrée au cinéma d'animation. Un des films attira particulièrement notre attention. Ce fut « Il signor Rossi ». Un livre vient d'être édité. C'est l'éditeur Kupfer qui vient de sortir « Il signor Rossi ». Le Donne, 21 × 27. 88 pages. Prix : 2 500 lires.

Le 12 janvier est à marquer d'une croix. Pour la première fois, Charlie Brown, en cachette, est passé sur les écrans de la 2e chaine vers 19 h 30. Un dessin animé sur la fête de Noël.

Shazam... C'est à Alvero Moya que nous devons cet ouvrage. C'est une histoire de la bande dessinée, présentée en Pocket Book, couverture quatre couleurs, plastifiée, 300 pages. Editorial Simbolo S.A. Industrias Graficas. Rua General Flores 518-522, Sao Paulo (Brazil). Au sommaire : Préface de Luis Gasca... Era uma vez um menimo amrelo (Alvero Moya). Le dilemne entre le Fantôme et Captain America (Jo Soares). La bande dessinée, un moyen de communication de masse (Haron Cohen et Laonte Klawa). La communication avant Mc Luhan (Dr José A. Gaiarsa). Elémentaire, mon cher Freud (Dr Paulo Gaudenicio). Pédagogie et bande dessinée (Pr Azis Abrahao). La femme dans la bande dessinée (Alvero Moya). Space-comics, aperçu historique (Sergio Augusto). Historique de la bande dessinée brésilienne (Alvero Moya et Reinaldo de Oliveira). La bande dessinée et son argument (Enrique Lipszyc). Merci Monsieur Gutenberg (Reinaldo Oliveira). Les onomatopées dans la B.D. (Naumin Aizen). Chronologie de Alvero Moya... Bibliographie...

C'est un ouvrage intéressant conseillé à tous les amateurs. L'ouvrage est écrit en portugais, extrêmement bien documenté. Le prix au Brésil est de 25 F. Avec l'envoi par bateau, on peut se le procurer dans les 30-32 F.

REAL FREE PRESS
NO. 3
FREAK OUT!
SCENES FROM THE REVOLUTION 1
THE MOTORCYCLE OUTLAWS VERSUS THE REDNECKS AT THE HIGHWAY BEER JOINT
ILLUSTRATIE
3 JARIG JUBILEUM NUMMERTJE: 24 PAGINA'S

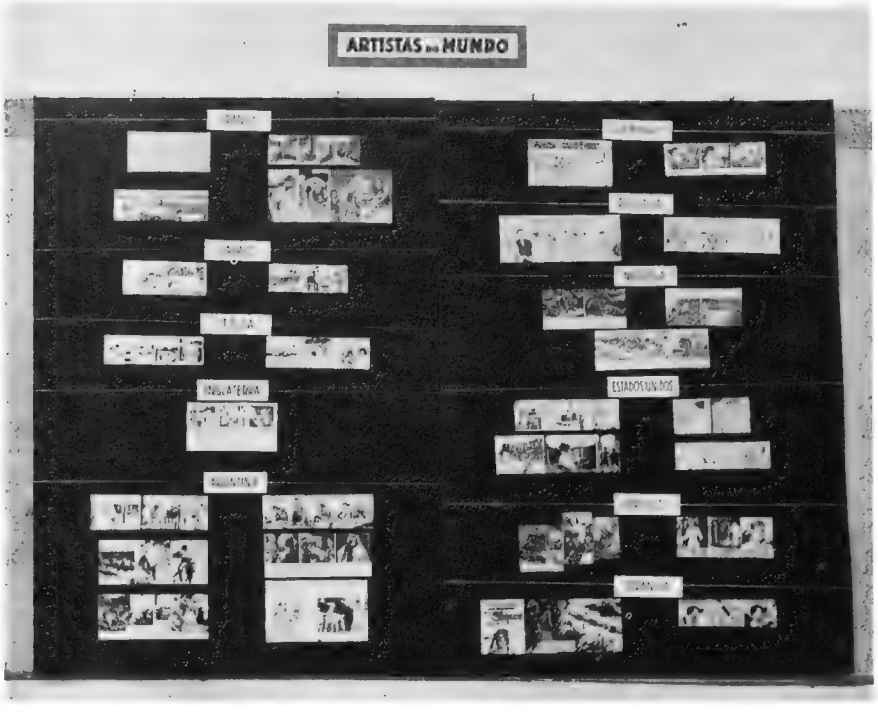
Olaf Stoop vient de nous envoyer un exemplaire de son « Real Free Press » N° 3... Je crois que l'on peut considérer cette revue comme la seule revue Underground européenne. Stoop publie de l'excellent Crumb, des couvertures de Screw et de Zap Comics... Et puis la mise en page est excellente. On trouve un reportage sur le massacre des Indiens en Amazonie, du Peanuts, du Wizard of I.D. et une page tirée de Pilote, « La famille Bottafoin » de Martial Runstraat 31, Amsterdam (Hollande).

Le Chasseur d'Illustrés, que nous recevons régulièrement, ouvre une rubrique sur les B.D. C'est Pierre Pascal qui tient cette rubrique. Dans le numéro 18, le journal « Junior » est étudié. Le Chasseur d'Illustrés : écrire 5, boulevard Jules-Ferry, Paris (11e). Abonnement 6 numéros : 20 F

CHASSEUR D'ILLUSTRÉS
BULLETIN DE DOCUMENTATION ET DE LIAISON ENTRE LES COLLECTIONNEURS DE JOURNAUX D'ENFANTS, FASCICULES, LIVRAISONS ET ROMANS POPULAIRES DE TOUTES LES ÉPOQUES
FUTUROPOLIS
VOICI JUNIOR
PÉRIODIQUE
N°18
NOVEMBRE 1971

Vient d'être édité à Berlin l'ouvrage publiant toutes les conférences présentées en janvier 1970 lors de l'exposition de bandes dessinées à l'Akademie der Kunste, « Comic Strips », Gebr. Mann Verlag, 1 Berlin 42 Tempelhof. Bessemerstrasse 91. La communication de Pierre Couperie et de Claude Moliterni ouvre l'ouvrage présentant un panorama du mouvement en faveur de la bande dessinée dans le monde : créations de clubs, rééditions, expositions et revues.

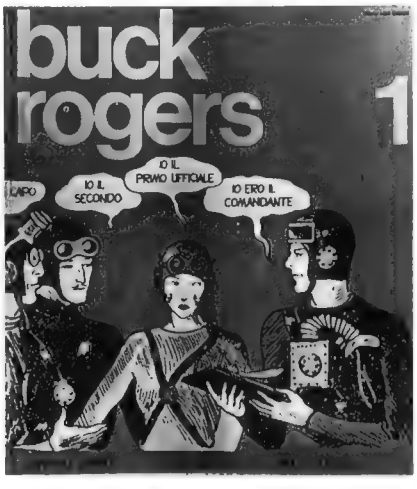
« Flook by Trog. Flook's eye view of the sixties ». Sidgwick and Jackson ed., Londres, 98 pages. Ce petit album réédite quatre histoires d'une des meilleures bandes anglaises, Flook, de Wally Fawkes et George Melly, qui parait quotidiennement dans le « Daily Mail ». Sous ses dehors gentils, cette série est une satire mordante de la société anglaise. En prenant des repères aux Etats-Unis, on pourrait la situer, en gros, entre « Pogo » et « Lil' Abner ».



Sao Paulo 1951

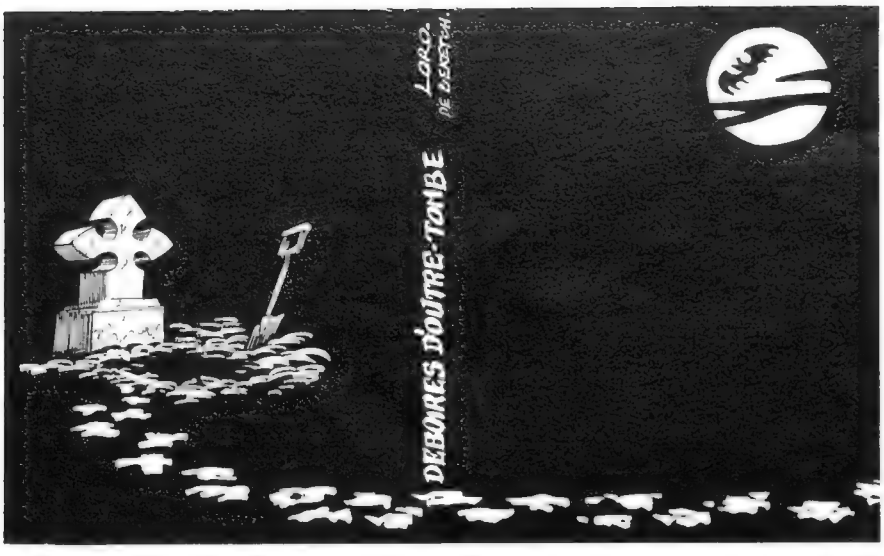
Lors de notre passage à Sao Paulo, Claude Moliterni a fait une conférence sur le mouvement en faveur de la bande dessinée et en présentant « 10 millions d'images » il a affirmé que c'était la première exposition didactique consacrée à la bande dessinée.
Dans la salle, Reinaldo Oliveira l'a contesté et a prétendu qu'en 1951, le 18 juin, s'est tenue la première exposition de la B.D. au monde. Le lendemain, Oliveira déposait un dossier important à la réception de l'hôtel. Effectivement, cette manifestation a eu lieu. D'après la presse, ce fut une exposition assez importante. Donc, rendons à César ce qui est à César ! Par ailleurs, le premier ouvrage de B.D. a été publié par Enrique Lipszyc en 1955 : « Historieta mundial »... Un important ouvrage.

Buck Rogers est édité en Italie et offert gratuitement par Linus à tous ses abonnés. Cette édition vient de la réédition américaine où, dans cette collection, on trouve d'ailleurs Dick Tracy et Little Orphan Annie. Pour obtenir les deux Buck Rogers, on peut s'abonner pour deux années avec 16 000 lires à Linus, 1, via Spiga, Milano (Italie).



Thud, revue de bandes dessinées publiée par notre correspondant en Suède, Sture Hegerfors... Bien entendu, c'est écrit en suédois et il est difficile de lire cette langue du Nord. La mise en page est soignée et on y trouve une excellente documentation. Ecrire : Thud, c/o Jane Lundstrom, Hjarnegatan 6, 112 29 Stockholm (Suède).

Strip Voor Strip... Ouvrage sur la B.D. flamande écrit en collaboration par Kees Kousemaker, Maria Willems et Dany de Laet. Au sommaire : Le monde de la bande dessinée aux Pays-Bas (intéressant pour tous ceux qui veulent avoir un panorama complet de la B.D.). La bande dessinée en Flandres et différentes rubriques. Pour tous renseignements, écrire à Dany de Laet, Pothoek 21, Anvers (Belgique).



HERGE
LES AVENTURES DE TINTIN

Les albums en couleurs

Si les dates et l'ordre de parution des albums « Tintin » en noir et blanc sont bien connus, il semble qu'il n'en soit pas de même pour les albums en couleurs, et en particulier pour les rééditions des huit premiers albums (compte non tenu de « Tintin au pays des Soviets ») publiés en noir et blanc de 1931 (« Tintin au Congo ») à 1941 (« Le crabe aux pinces d'or »).

Ainsi, selon Vandromme (1), Van Hamme (2), Labesse (3) et Le Gallo (4), « Le Trésor de Rackham le Rouge » aurait été édité en 1945 et « Au pays de l'or noir » en 1951.

Selon Labesse et Van Hamme, l'album « Les cigares du Pharaon » aurait été redessiné en 1954 et « L'île noire » (deuxième version en couleurs) en 1965, alors que les dates exactes sont celles que cite Claude Le Gallo : 1955 et 1966.

Selon Labesse, qui affirme que « les dates de parution des albums proviennent des Studios Hergé » (5), Hergé aurait redessiné et colorié « huit albums dans la seule année 1947 ! » (6). Pour sa part, Claude Le Gallo précise que « Tintin au Congo » et « Tintin en Amérique » datent de 1946, ce qui est exact, mais il ne mentionne pas les dates des autres rééditions, pas plus que Vandromme ou Van Hamme.

Grâce au concours décisif de M. Louis-Robert Casterman, dont nous avons mis la patience à rude épreuve et que nous remercions publiquement de sa parfaite amabilité, nous croyons pouvoir proposer la chronologie exacte.

(1) P. Vandromme, Le Monde de Tintin, collection « L'Air du Temps », Gallimard, 1959, p. 78.
(2) Introduction à la bande dessinée belge, Bruxelles, 1968, p. 26.
(3) P.-D. Labesse, Hergé, Etude biographique et littéraire, mémoire de maîtrise, Université de Paris, juin 1969, p. 230 ss.
(4) C. Le Gallo, Tintin, héros du XX^e siècle, in « Phenix » n° 4, 3^e trimestre 1967, p. 3 ss.
(5) P.-D. Labesse, op. cit., p. 236 (P.S.).
(6) id., ibid., p. 170.

HERGE
LES AVENTURES DE TINTIN

Ordre de parution des albums en couleurs :

10. L'Etoile Mystérieuse : 1942.
11. Le secret de la Licorne : 1943.

Rééditions : (7) L'Ile Noire : 1943 ; (6) L'oreille cassée : 1943 ; (9) Le crabe aux pinces d'or : 1943.

12. Le Trésor de Rackham le Rouge : 1944.

Rééditions : (3) Tintin en Amérique : 1946 ; (2) Tintin au Congo : 1946 ; (5) Le Lotus Bleu : 1946 ; (8) Le Sceptre d'Ottokar : 1947.

13. Les sept boules de cristal : 1948.
14. Le Temple du Soleil : 1949.
15. Au pays de l'or noir : 1950.
16. Objectif Lune : 1953.
17. On a marché sur la Lune : 1954.

Réédition : (4) Les cigares du Pharaon : 1955.

18. L'affaire Tournesol : 1956.
19. Coke en stock : 1958.
20. Tintin au Tibet : 1960.
21. Les bijoux de la Castafiore : 1963.

Rééditions : (7) L'Ile Noire (2^e version coul.) : 1966 ; (19) Coke en stock (édition remaniée) : 1967.

22. Vol 714 pour Sydney : 1968.

L. TELLER.

Collectionneur vend, par lot, fascicules, illustrés, bandes dessinées, fanzines (Buffalo Bill, Nick Carter, Harry Dickson, Texas Jack, etc., Intrépide, almanachs Offenstadt, romans de José Moseli, J. de la Hire, Nizerolle, Bon Point, Tintin, Spirou, Donald, Vaillant, comics américains, Artima, Tarzan, Mickey, Robinson, Giff Wiff, etc.) de 1900 à nos jours. Nouvelle liste (20 pages) remise à jour et complétée avec indication des prix de vente.

J'envoie cette liste sur demande accompagnée de 8 F en timbres (ou coupons-réponses internationaux) qui sont remboursés lors du premier achat ; pour les anciens clients : 3 timbres à 40 centimes.

J.-F. Thévenon, 127, avenue Parmentier, Paris-11^e (France).

Déboires d'outre-tombe :
Loro et De Beketch viennent de publier chez Joël Laroche un ouvrage réunissant toutes les histoires d'épouvante publiées dans les Pocket-Pilote. Une mise en page astucieuse assure les liaisons entre les histoires. Cet ouvrage s'intitule « Déboires d'outre-tombe ». On peut le trouver chez Publicness, 30, rue Le Pelletier.

COMPLEMENT A PHENIX 13 : PEANUTS

Signet : Charlie Brown's All Stars.
Determined Productions Inc. : Peanuts Date Book 1965.
Dupuis : Mini-Bibliothèque Spirou : n° 239 : ...Et manger ...et dormir ; n° 249 : Le buteur fantôme.
Publié en France dans Chouchou et dans Paris-Match.
Publié en Belgique dans l'hebdo Moustique-Télé.
(Pour ces trois publications : planches hebdo seulement.)
Articles :
Peanuts : The Thinking Man's Diet. In « the World of Comic Art » N° 1.
You're a Gentle Man, Charlie Schulz. In International Herald Tribune, 2 janvier 1968. (Extrait de l'entretien publié par « Psychology Today » mentionné par vous.)
Livres illustrés par Charles Schulz : Dear President Johnson - Avon Ed.
A noter également que l'éditeur Fawcett publie les livres de Holt sous forme de pocket-books et à raison de deux livres par titre de Holt.
D'autre part, et ceci à titre d'information, je signale que le quotidien belge « Le Soir » publia d'excellente façon 1 380 bandes quo. d'Eric, l'Homme du Nord, soit les épisodes 15 (Le Fils d'Eric) à 32 (Le corbeau blanc). Entre les épisodes 26 et 27, un court récit de 26 bandes, « La flèche brisée ». Dommage qu'il ait cessé ensuite de publier cette bande qui est, avec Rip Kirby, la seule bande de valeur que « Le Soir » ait jamais cru utile de publier.

Roger BOCK,
Bruxelles.

SCHTROUMPF

J. Glenat-Guttin,
17, av. Alsace-Lorraine, 38-Grenoble.

J.-P. DIONNET

NEAL ADAMS

GUILTY!
Conspiracy Trio Sentenced To Die!
Judge Says Trial Was Fair And Impartial.

Les hasards de l'édition font que, parfois, lorsqu'un article paraît, son objet a disparu ou s'est transformé. L'étude sur Neal Adams parue dans Phénix 14 en est le parfait exemple. Seule chose qui n'est pas changée, le graphisme a seulement évolué vers une plus grande rigueur.

Ce qui s'est terminé :

Après « X Men », « Deadman » dont la dernière apparition fut dans « Challengers of unknow ».

Ce qui continue :

Les histoires d'horreur : héroïc fantasy comme « Second Choice » réussite partiellement due à des crayons de Gil Kane, terreur dans Creepy avec un scénariste inattendu : Harlan Ellison. Il y a surtout eu « Nightmare » dans « House of mistery », histoire d'une petite fille malade qui, guidée par le dieu Pan, découvre le pays des songes, admirable bande onirique, incursion de l'autre côté du miroir digne de « Little Némo ».

Batman dans « Detective comics » et dans « The brave and the Hold » qu'il dessine encore, parfois. En collaboration avec Frank Robbins il a donné le jour à un véritable homme chauve-souris « Man Bat » étonnant Mutant pitoyable et effrayant et il s'est mis en scène lui-même à travers un peu sympathique personnage d'empoisonneur d'enfant.

Les nouveaux venus :

Après le départ de Kirby, Neal Adams l'a remplacé un temps pour Thor. Le résultat n'étant pas concluant — il semblait avoir des difficultés à mélanger son style et le monde laissé par Kirby — il a laissé la place à John Buscema.

Neal Adams est également le nouveau dessinateur de « Green Lantern ». Les scénarii de Denny O'Neil se situent à ce point limite au-delà duquel la mythologie des superhéros se désagrège d'elle-même. Des héros vulnérables qui cessent d'agir et réfléchissent sur leur nécessité, qui s'aperçoivent que la simplicité d'une vision du monde divisant les hommes en deux catégories (bons et méchants) est une absurdité et se demandent si ils ne sont pas devenus inutiles. On voit qu'il s'agit de thèmes esquissés ailleurs par Stan Lee, mais il faut reconnaître qu'ils sont très habilement utilisés. Certaines histoires sont à proprement parler sidérantes : celle du hippy, fou mystique qui entraîne son clan au meurtre, évidente référence à l'actualité, ou celle de ce tribunal galactique (organisation sacrée s'il en fut) où l'on baillonne les prisonniers et où le juge vêtu comme un metteur en scène des années trente condamne les prévenus **avant** de les juger. Que dire du dessin de Neal Adams pour « Green Lantern » sinon qu'ayant d'ores et déjà atteint la perfection, on ne voit pas comment il pourrait faire mieux. Ce qui ne signifie strictement rien car, au temps de « Deadman » j'aurais juré qu'il avait atteint le sommet de sa carrière, alors...

Par ailleurs signalons que Neal Adams a prêté son visage au nouveau personnage de Gray Morrow « El diablo ». Il a obtenu à la « comic art convention » la « Alley Award » du « Best pencil artist » et il est le vice-président de la nouvellement formée « Academy of comic Art » dont le président est Stan Lee.

ERRATA
à l'article sur Neal Adams de Phénix 14

Page 17. — Au début de la première colonne il s'agissait non de Bob mais de Bernie Krigstein.

Page 17. — A la fin de la première colonne il faut lire « Our army at war » au lieu de « Our army atwar ».

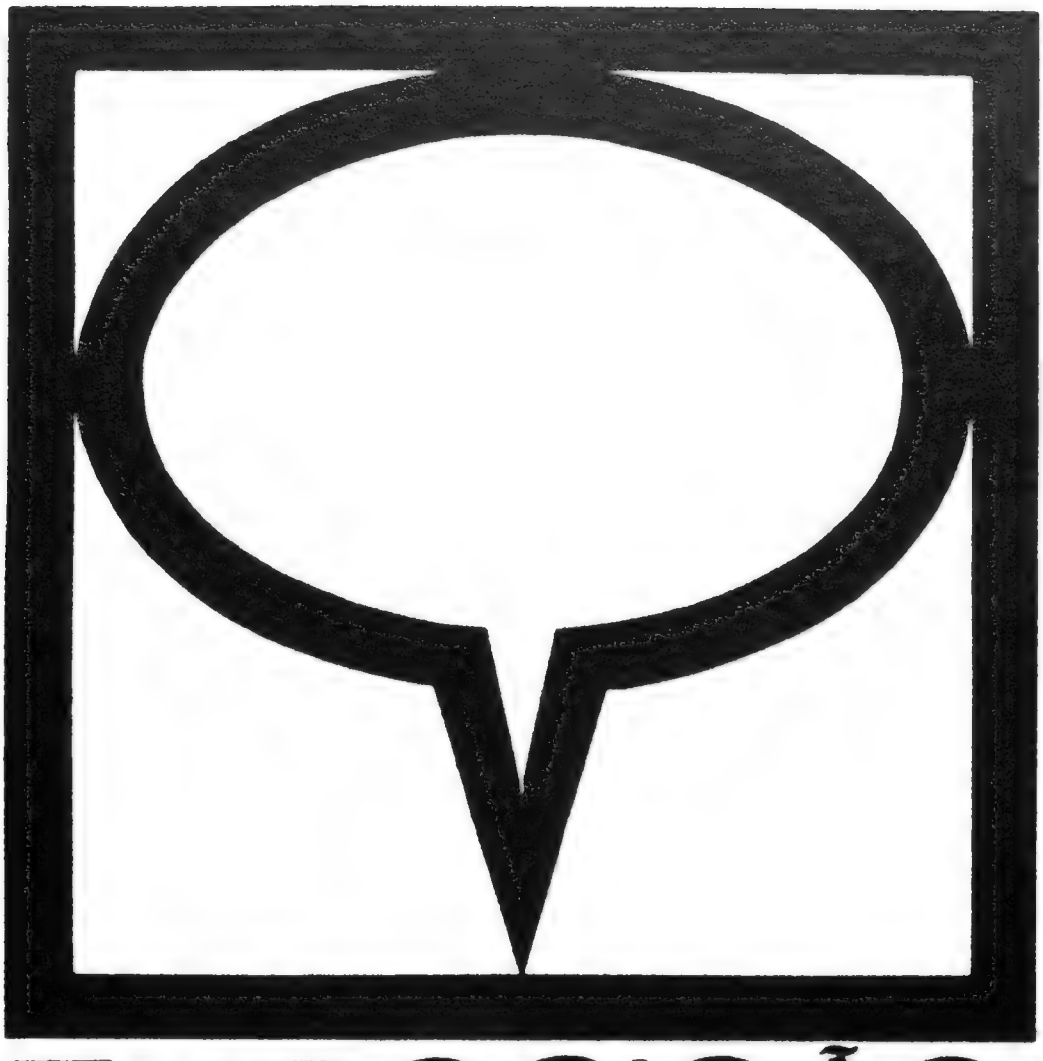
Page 23. — Au début du dernier tiers de la première colonne il faut lire : « Superman's pal Jimmy Olsen » et non « Superman's pul Jimmy Oolsen ».

Page 26. — La légende de l'illustration finale cite à tort Silver Surfer comme invité, il s'agissait évidemment de Iceman, le plus jeune membre des X Men.

exposiçao intern'acional de historia em quadrinhos

Sao Paulo - 23 nov - 15 déc 1970

carnet de voyage par Claude Moliterni



EXPOSIÇÃO INTERNACIONAL DE HISTÓRIA EM QUADRINHOS

De gauche à droite : Philippe Druillet, Claude Moliterni, Robert Gigi, Rinaldo Traini, Burne Hogarth, David Pascal, Lee Falk et Sture Hegersfors.

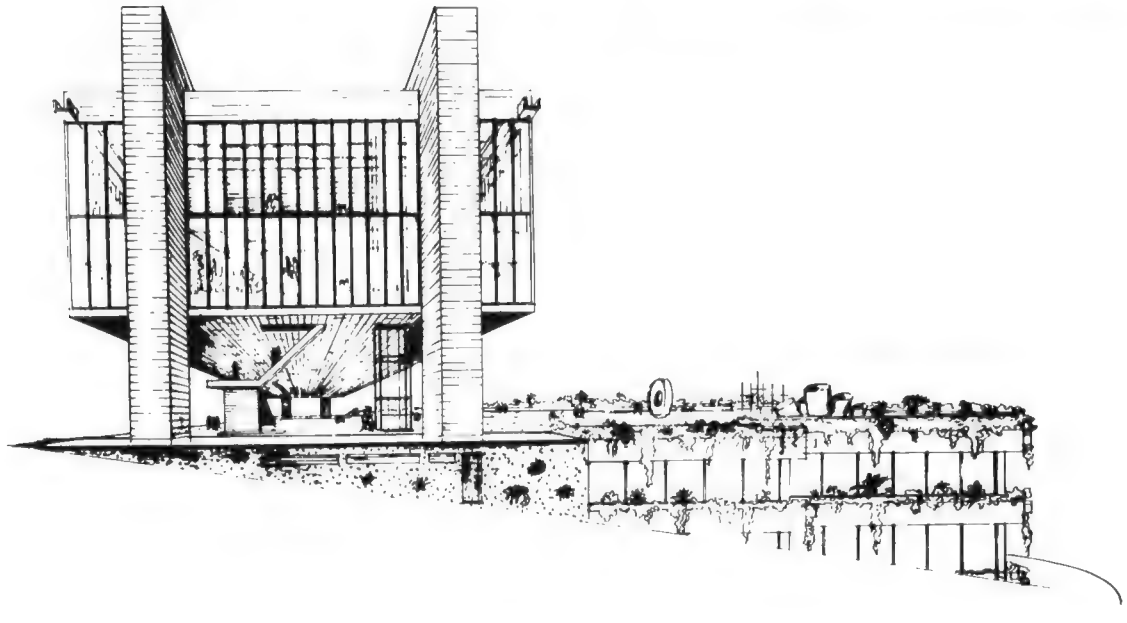
CARNET DE VOYAGE

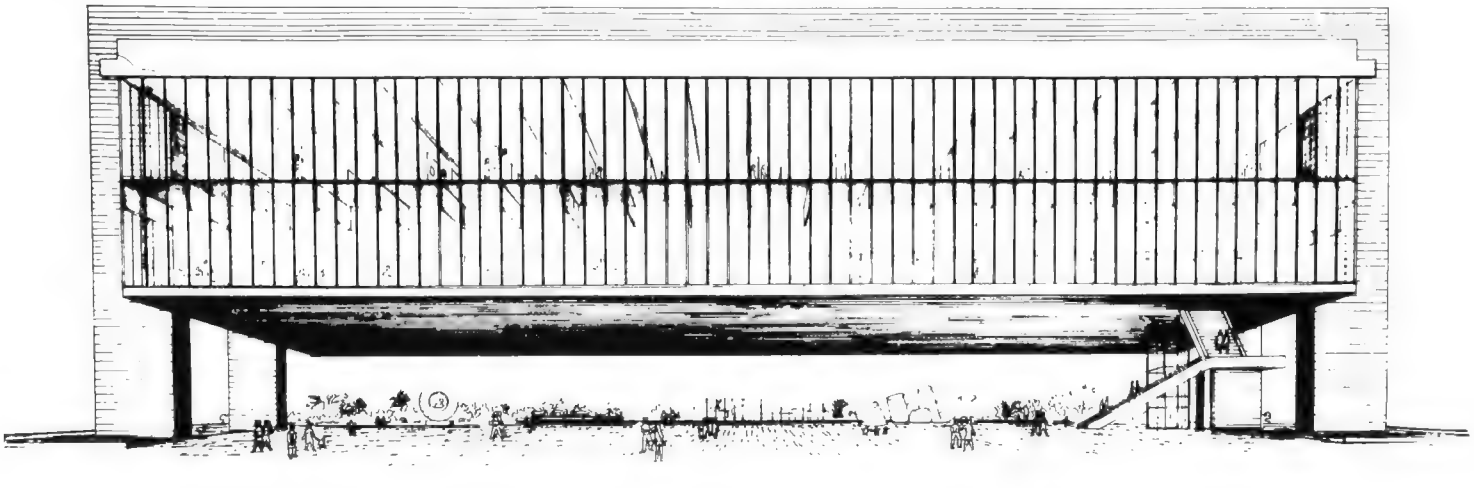
CLAUDE MOLITERNI

De retour de Lucca, il fallait nous préparer pour le premier Congrès international de la bande dessinée qui allait se tenir à São Paulo du 23 novembre au 29 novembre. Jean-Claude Forest retenu à Paris pour des raisons familiales cédait sa place à Philippe Druillet, Yellow Kid à Lucca, et Phénix de la bande dessinée 1970.

Le 23 novembre vers 20 h 30 Robert Gigi, Philippe Druillet et moi, nous nous retrouvons dans le hall d'Orly. Dans une heure, départ pour São Paulo où nous attendent pour le Congrès international de la bande dessinée, Burne Hogarth, Lee Falk, Sture Hegerfors, Rinaldo Traini, David et Terri Pascal et nos amis Brésiliens. Après une fouille minutieuse de nos bagages et de nous-mêmes, nous nous retrouvons dans un Bœing 707 de la Varig, la compagnie brésilienne d'aviation, troisième dans le monde par son importance. 22 h 35, décollage dans la nuit... Deux heures après, escale à Lisbonne et direction São Paulo via Rio de Janeiro. Nous arrivons à São Paulo le 24 vers 9 heures du matin, à bord d'un Electra de la Varig. Une chaleur de juillet nous attend. Derrière la vitre de la salle d'attente, Enrique Lipszyc nous fait des signes. Dernières formalités douanières et, à bord d'une Plymouth, nous fonçons à cent kilomètres à l'heure vers la grande cité. Enrique nous accorde quelques minutes pour nous rafraîchir et nous changer à l'Othon Palace, le plus grand hôtel de São Paulo. Nous repartons et, après un long périple dans les larges avenues bordées d'immenses buildings et de palmiers, nous retrouvons tous nos amis de la bande dessinée dans les locaux de l'Estado do Brazil, un des plus importants quotidiens brésiliens... André Limanski, le responsable de la promotion du journal Pif, est aussi des invités. Dans le penthouse du building en plein centre de São Paulo, les climatiseurs marchant plein régime, nous dégustons les plus fameux alcools du pays en songeant que dix-huit heures auparavant nous étions dans les brumes parisiennes. L'éditeur nous fait un speech tandis que les caméras de la T.V. ronronnent. Nous apprenons que l'éditeur du journal est propriétaire de quatorze chaînes de T.V. ! Un repas plantureux nous est offert et, vers quinze heures, nous nous dirigeons vers le Museu de Arte où se tient l'exposition. En haut d'une butte qui surplombe la ville, un rectangle de béton

Le Museu de Arte de Sao Paulo.





est élégamment posé sur deux piliers. Enrique Lipszyc et le conservateur du Musée, M. Bardi nous font visiter l'exposition. C'est à M. Hossaka que nous devons ce ballet aérien de cartoons en trois dimensions. L'histoire de la bande dessinée est racontée par décades et, en premier, nous découvrons la bande dessinée brésilienne et sud-américaine. Une triste nouvelle : tout le matériel de Arts Décoratifs (clichés) s'est perdu entre Paris et le Brésil. Enrique Lipszyc, homme pratique, s'est reporté sur l'ouvrage « Bande dessinée et Figuration narrative » et a ainsi reconstitué une rétrospective très valable de la bande dessinée. A l'entrée de l'exposition, des agrandissements des noms les plus prestigieux de la bande dessinée : Hogarth, Lee Falk, McCay, J.-C. Forest, Robert Gigi, David Pascal, Foster, etc. Un blowup de trois mètres de haut d'un magnifique dessin de Tarzan attend le visiteur à l'entrée de l'exposition.

La section d'expression française était très importante. Heureusement pour nos dessinateurs français et belges, j'avais envoyé dans un deuxième paquet postal une sélection de leurs dessins : Raymond Poïvet, Nortier, Gatti, Cazenave, Mézières, Fred, Cheret, Forton, Gillon, Goscinny, Uderzo, Jijé, Gotlib, Gir, J.-C. Forest, Deville, Gigi, Pellaert, Hermann, Greg, Hergé, Jacobs, Vance, Franquin, Paape, Morris, etc. Un détail : la SERG avait envoyé une centaine de Phénix, des Flash Gordon, des Prince Valiant ainsi que des albums Losfeld... Eh bien, lors du vernissage, tout s'est vendu... Nous devions découvrir ainsi avec plaisir que les Brésiliens s'intéressaient à la bande dessinée. Nous avons tenu treize conférences et, à chaque fois, la salle de sept cents à huit cents personnes a été complètement occupée.

Vers dix-sept heures, table ronde de tous les invités étrangers, et communication de chacun des représentants avec une courte introduction de l'organisateur Enrique Lipszyc. Accueil sympathique. Une traduction simultanée permettait de suivre toutes les interventions.

Vers vingt heures, vernissage d'une exposition américaine dans les locaux de l'USIS. Beaucoup de monde... Druillet, Gigi et moi-même commençons à ressentir les fatigues du voyage. Vers vingt et une heures, nouveau vernissage, celui de Bruno Giorgi dans la Galerie de Arte Alameda Lorena, célèbre Galerie de la ville. Cocktail et amuse-gueule... Au moment où nous pensons rentrer à l'hôtel pour dîner, on nous annonce qu'une conférence doit commencer vers les vingt-deux heures et que nous sommes attendus. Retour au musée. Conférence où je prends la parole. Je fais le point de la bande dessinée en France : renouveau de la bande dessinée, le syndicat, leurs revendications... Robert Gigi intervient et donne de plus amples précisions sur le syndicat. Hogarth et Falk ainsi que David Pascal font le point sur la National Cartoonist Society et les différentes sociétés et organisations U.S. réunissant les dessinateurs. Les Brésiliens de leur côté déposent une motion, demandant l'interdiction, ou du moins une sélection des bandes dessinées étrangères publiées au Brésil. Enrique Lipszyc termine la soirée en concluant très habilement que les échanges internationaux entre éditeurs ne devaient pas se faire en sens unique. Applaudissements.

Vingt-trois heures trente, nous nous engouffrons dans une camionnette Volkswagen de la municipalité et nous repartons vers la banlieue résidentielle. Victor Filho et sa femme nous accueillent très chaleureusement. Un dîner (enfin !) est servi et, vers les quatre heures du matin, complètement exténués, nous allons nous coucher à l'Othon Palace.

Le 25, vers 9 heures du matin, le téléphone sonne et une voix féminine, très charmante, nous annonce que l'on nous attend dans quarante-cinq minutes dans le hall de l'hôtel. Druillet, Gigi dont le vaccin vire, et moi, nous nous retrouvons dans le lobby encore plus éteints que la veille.

Départ dans le petit pullman de la municipalité... Après une randonnée de plus de soixante kilomètres, nous stoppons devant un immense building planté en plein champ. Il est entièrement recouvert de mosaïque bleue, dans les trois cents mètres de long, sur soixante de large, et doit faire dans les soixante étages de haut... Un nom en énormes lettres grenat nous apprend que nous allons visiter les éditions Abrill, la plus grande maison d'éditions d'Amérique du Sud. Après un sévère contrôle à l'entrée, ascenseur, visite des studios Disney où nous sommes accueillis par les dessinateurs. Un poster où Tarzan et le Fantôme font des effets de muscles exagérés pend entre deux colonnes... Des hip-hip-hip-hourra saluent Hogarth et Lee Falk... Signatures... Druillet, Gigi signent des autographes... Les Brésiliens commencent à découvrir Druillet... Gigi lui, est déjà connu, l'album de Scarlett Dream ayant fait des ravages depuis deux ans. Ascenseur, et nous nous retrouvons dans les sous-sols du building ; d'imposantes machines tournent sans arrêt et les magazines sortent par dizaines, pliés, prêts à être vendus. Nous sommes dans la plus grande imprimerie du pays... Tout est bleu, très propre... Après une longue visite commentée, nous remontons. En file indienne, nous pénétrons dans le Saint des Saints, le bureau du P.-D.G., M. Cittavechia. Allocution, poignées de main, le P.-D.G. s'adresse à nous en français, en

EL COYOTE!
NO PROBLEM, GARTH ... IT PICKS UP PSI-WAVES FROM THE GENERATOR BACK AT HIS BASE, AND THOSE WAVES CONVERT THOUGHT TO ACTION — PUT IT ON, AND YOU'LL HAVE PSI-POWERS!
... SENSIBLE. BUT NO! NO ONE SHALL CALL ME A FAIR-WEATHER SAILOR. RUFUS, UNDO THE STRING!

La section française. On peut reconnaître « Les Pionniers de l'Espérance » de R. Poïvet, « Sam Billie Bill » de Nortier, « Capitaine Cormorant » de Gillon, « Blake et Mortimer » de Jacobs, « Luky Luke » de Morris et Goscinny.

anglais, en italien... Sur une table d'acajou verni, dix-sept journaux ou revues, la production du jour. M. Cittavechia ensuite nous convie à passer sur la terrasse où un déjeuner somptueux est offert. Nous faisons la connaissance durant ce repas de M. Carta, responsable de l'édition des Editions Abrill. Après le déjeuner, Gigi, Druillet et moi allons nous enfermer dans son bureau avec M. Carta et discutons affaires pendant un assez long moment.

Vers seize heures, départ sous un soleil écrasant vers São Paulo. Nous sommes tous en bonne forme, la fatigue semble nous avoir lâchés... Traini, Lee Falk, Hogarth, Pascal, Hegerfors, Druillet, Gigi, Enrique et moi entonnons quelques chants... Avant de nous rendre au musée, nous faisons un détour par l'Escola Panamericana de Arte, dont Lipszyc et Victor Filho sont les directeurs... Visite des cours de dessin, de photographie, de mise en pages, etc. Photo-souvenir. Nous repartons pour aller visiter un deuxième building où l'Escola a ses locaux et nous apprenons qu'en fait l'Escola se compose de trois buildings. Arrivée au Musée où Traini fait une communication. J'interviens afin de savoir si

← A gauche, la section anglaise ; à droite, les deux entrées de l'exposition avec des agrandissements en couleurs de Tarzan, Scarlett Dream, Barbarella, Le Fantôme, Little Nemo, Dreamer, Flash Gordon, Jodelle.

La section française : « Les naufragés de l'espace », de Gillon et Valherbe ; « Jodelle », de Pellaert ; « Scarlett Dream » et « Orion » de Gigi et Moliterni ; « Lone Sloane » de Druillet.

le personnage de bande dessinée a de l'importance lorsqu'il est utilisé en publicité et s'il accélère la vente de cette bande dessinée, la campagne terminée... Le représentant de Walt Disney intervient à son tour, et un graphiste, directeur d'un studio de dessin et de publicité, donne son avis. Il est contesté par l'assistance qui lui demande aimablement de quitter la table de conférence. Vers dix-neuf heures, nous retournons à l'hôtel, où nous dînons. A vingt et une heures, Burne Hogarth fait une conférence très importante sur le thème « Esthétique de la bande dessinée comme forme idiomatique du vingtième siècle » et vers vingt-trois heures, Mauricio de Souza nous invite à aller écouter de la musique typique dans une boîte. Soirée démente où nous découvrons que les Brésiliens n'ont point besoin d'attendre février pour se défouler dans le carnaval de Rio. Rentrée à l'hôtel vers sept heures du matin.

La veille, Druillet, Gigi et moi, nous nous étions promis de prendre quelques heures afin de visiter la ville. Et le 26 à neuf heures trente, à l'ahurissement général, nous partons à pied visiter São Paulo. La promenade dure jusqu'à treize heures où l'on nous voit revenir

A droite, la section anglaise ; à gauche, la section brésilienne ; en bas, la section française : « Blueberry » de Gir et Charlier, « Barbarella » de J.-C. Forest, « Astérix » de Goscinny et Uderzo. →

SHORT- CIRCUITS
MOTOR LEADS—
PREPARE
FOR BLAST-
OFF!

La section américaine.

La section « super-héros ».

David Pascal avec une élève de l'Escola Panamericana de Arte.

Burne Hogarth et M. Cittavecchia, P.D.G. des Editions Abril.

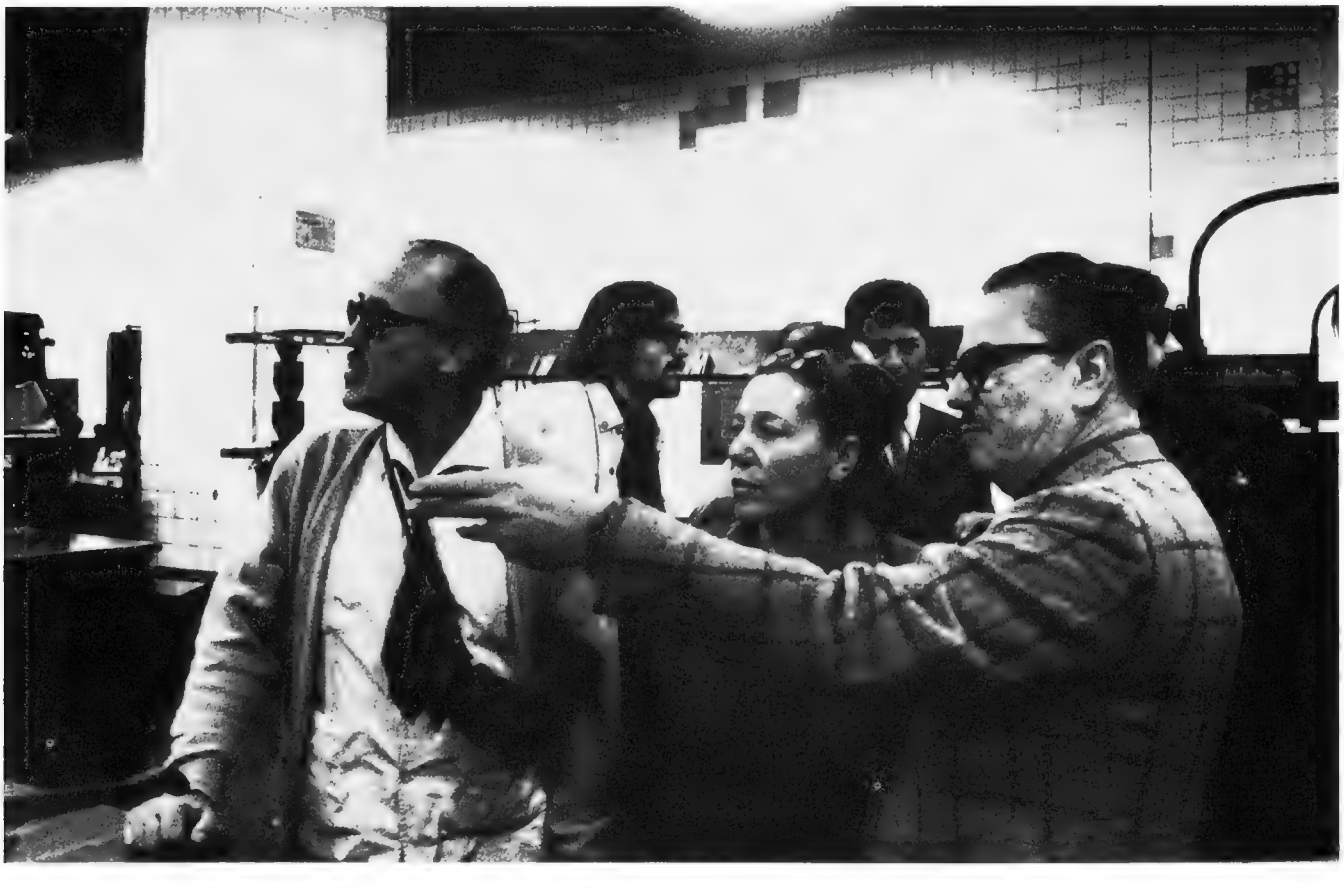
en pleine forme. Un solide repas et nous sommes à nouveau prêts à affronter conférence, macumba, etc. Vers quinze heures, Gigi se retire dans sa chambre pour travailler (admirez au passage la conscience professionnelle de ce dessinateur et que l'on ne vienne pas cancaner sur la vie dorée des cartoonists !), tandis que Druillet et moi faisons une communication sur le copyright dans la bande dessinée. Hogarth intervient très durement et rappelle l'affaire Offenstadt où il ne toucha pas un centime sur la réédition de Tarzan et sur toutes les couvertures de Tarzan publiées par les Editions Spéciales. (Nous pouvons rappeler au passage que Claude Offenstadt paya sur ses propres deniers le voyage et le séjour de Hogarth en France lors du lancement du livre. En fait c'est UFS qui est responsable de cette situation.) Le soir vers vingt et une heures, je fais une conférence sur le mouvement en faveur de la bande dessinée dans le monde, naissance des clubs, activités de la Socerlid, expositions, revues, rééditions, etc., vers vingt-deux heures trente, je présente au public brésilien, très nombreux, Philippe Druillet avec un montage de « Lone Sloane » et d'Elric. C'est l'enthousiasme général. Puis Robert Gigi avec « Hito », nouveau délire. La soirée se termine par une interminable séance de signatures... Inlassable, fiévreux, Gigi dessine à tour de bras des Rône et des Orion, tandis que Druillet fait voler de feuille en feuille d'énormes vampires. A une heure du matin, l'éditeur Juvénal nous invite dans une autre boîte, et j'ai le plaisir de découvrir au programme, Elis Regina, la voix du Brésil, le rythme... Soirée inoubliable, ou trois orchestres se relaient sans arrêt et dans une ambiance survoltée. David Pascal, Gigi, nous font de magnifiques démonstrations de samba... Retour à l'hôtel vers cinq heures. La veille, le Consul de France s'était déplacé pour nous rencontrer et nous avait proposé une voiture pour visiter la ville. Au seul moment où nous pensons nous reposer, l'interprète de service nous fait appeler vers neuf heures, le vingt-sept, pour le sightseeing de la ville... Gigi préfère se plonger dans ses dessins, tandis que Druillet et moi partons en visite. Nous nous retrouvons au musée de Arte pour aller ensuite à un déjeuner offert par le conservateur Bardi dans sa propriété. Magnifique... Vers seize heures, conférence au musée. Le soir, Alvero Moya présente sa communication sur la bande dessinée brésilienne et, vers vingt-trois heures nous arrivons très loin de São Paulo, dans la propriété de Lipszyc. Soirée très animée ou Gigi et moi déguisés en Cangaceiros dansons une macumba des plus factices avec une vieille noire au costume folklorique et au regard plein de maléfices qui

Pendant la conférence de Robert Gigi sur le Syndicat des Dessinateurs de Presse. De gauche à droite : Enrique Lipszyc, Philippe Druillet, la traductrice, Claude Moliterni, Robert Gigi, Rinaldo Traini.

Une vue de la salle de conférences du Museu de Arte.

Claude Moliterni, Lee Falk (Le Fantôme, Mandrake), Philippe Druillet (Lone Sloane).

Lee Falk, Terri Pascal et Burne Hogarth.



Mme Enrique Lipszyc, Claudia Boccaro, Claude Moliterni.

Alvero Moya (Shazam) et sa femme.

David Pascal en grande conversation avec M. Bardi, conservateur du Museum de Arte.

Rinaldo Traini, Enrique Lipszyc.

Robert Gigi, l'assistante de M. Hossaka.

Enrique Lipszyc, Sture Hegerfors.

Enrique Lipszyc, Mme Segal.

La réception offerte par le directeur d'un grand quotidien de Sao Paulo.

me semble fortement impressionner la femme de Pascal...

Le lendemain, 28 novembre, à onze heures, le directeur du tourisme et Alvero Moya animent la fin du congrès avec une remise de diplômes. Ensuite une quinzaine de voitures démarrent pour la fazenda d'une riche propriétaire brésilienne dont j'ai oublié le nom... Absolument exténués, nous arrivons après une centaine de kilomètres dans une propriété à la Hollywood comme aime les décrire Raymond Chandler : palmiers, écuries, piscine, petit lac, des collines à perte de vue... Cocktail et ensuite un repas typique. Je ne sais comment, un hamac providentiel se balance devant moi... Hélas le temps de faire une photo que je me retrouve sur un terrain de football en train de dribbler un ballon... Hogarth, Pascal, Traini, Sture, Enrique chargent Moya dans les buts... Partie sans fin dans la chaleur moite... Je m'effondre devant un thé. La maîtresse de maison vient s'asseoir près de moi et me complimente pendant de longues minutes... Retour vers vingt heures à l'hôtel où, après un repas léger en compagnie du professeur Arrauga, nous parlons d'un Congrès à Brazilia pour l'an prochain. Vers vingt-deux heures, nous allons dormir... Vers cinq heures du matin, les bagages à la main, on quitte l'hôtel, on hèle un taxi, direction l'aéroport... Un avion Electra nous transporte vers Rio, arrivée à l'aérodrome Santos - Dumont. Nous passons la journée sur la plage de Copacabana où le soleil nous écrase. Dans l'après-midi, visite du Corcovado, colline de 710 mètres de haut où le Christ tout blanc domine Rio de Janeiro... Le soir à vingt-deux heures trente-cinq, le Bœing de la Varig décolle pour quatorze heures de voyage... Le lendemain, nous arrivons à Orly accueillis par une pluie fine et un brouillard très épais. Le voyage est fini... Le premier Congrès organisé par notre ami Enrique Lipszyc a été une réussite complète. Nous tenons à remercier Mme Segal, MM. Bardi, Hossaka, Mauricio de Souza, Alvero Moya, Jayme Cortez, Manuel Victor Filho, Mario Tabarin, Reinnaldo de Olliveria et Claudia Boccara pour leur accueil chaleureux.

Photographies de Claude Moliterni

INTERNATIONAL COMICS ORGANISATION

Le 27 novembre 1970, à Sao Paulo, a été fondée ICON, International Comics Organisation. Cette société a pour but de promouvoir la bande dessinée sous toutes ses formes sur le plan international. Elle réunit les spécialistes de chaque pays, spécialistes qui sont à la tête d'une organisation nationale et qui ont organisé diverses manifestations : expositions, congrès, conférences, revues, etc.

ICON réunit donc David Pascal de la N.C.S. pour les Etats-Unis ; Enrique Lipszyc, de l'Escola Panamericana de Arte de Sao Paulo, pour le Brésil ; Rinaldo Traini, de Immagine, pour l'Italie ; Sture Hegerfors, de la Svedish Academy of Art, de Suède ; André Leborgne, du Club des Amis de la Bande Dessinée, pour la Belgique ; Marcel Michel, pour le Groupe d'Etudes des Littératures Dessinées, pour la Suisse ; Luis Gasca, de l'Université de San Sebastian, pour l'Espagne ; David Lipszyc, de l'Escola Panamericana de Arte de Buenos Aires, pour l'Argentine ; Vasco Granja, pour le Portugal ; Koseï Ono, du Groupe pour l'étude de la bande dessinée, pour le Japon ; Robert La Palme, de Terre des Hommes, Montréal, pour le Canada ; P. Hans Frankfurther, du Het Stripschap, pour les Pays-Bas ; Heikki Kaukoranta, du Groupe finnois, pour la Finlande ; Claude Moliterni et Pierre Couperie, de la Société d'Etudes et de Recherches des Littératures Dessinées, pour la France.

ICON a son siège social 36, rue des Boulangers, Paris-5e. Tél. 633.03.19.

PHENIX 70

DE LA BANDE DESSINEE

Philippe Druillet reçoit le Phenix de la bande dessinée pour « Lone Sloane ».

Hugo Pratt reçoit le Phenix de la bande dessinée pour « Corto Maltese ».

Gir reçoit le Phenix de la meilleure bande dessinée d'aventures pour « Lt. Blueberry » (scénario Charlier).

Mézières et Linus reçoivent le Phenix de la meilleure bande dessinée de science-fiction pour « Valérian ».

Tabary reçoit le Phenix de la meilleure bande dessinée comique pour « Corinne et Jeannot ».

Herman reçoit le Phenix de la meilleure bande dessinée étrangère pour « Bernard Prince ».

Loro reçoit le Phenix Promotion B.D. pour sa production de l'année.

Le 5 décembre 1970 étaient remis les Phénix de la bande dessinée. Le jury était présidé par Alain Saint-Ogan. Raymond Poïvet remettait les prix aux lauréats. Mattioli, absent, recevait le Phénix de la bande dessinée comique Promotion BD. La revue Bang recevait le Phénix Spécial pour son effort en faveur de la bande dessinée.

DE QUELQUES LIVRES DE SCIENCE-FICTION RECENTS :

La collection « Ailleurs et demain », éditée par Robert Laffont et dirigée par Gérard Klein, a, malgré le petit nombre de livres parus, acquis une place primordiale aux yeux des amateurs : « Le Vagabond », « En terre étrangère » ou « Dune » sont en effet des livres essentiels. Aussi, à partir de ce numéro, nous vous tiendrons au courant des nouvelles parutions de cette série. — J.-P. Dionnet.

« UBIK » de Philip K. Dick

Un livre difficile, déroutant, pourtant admirable. Le début semble nous annoncer une anticipation commerciale à la Kornbluth. Un futur où tout se vend et s'achète, de l'ouverture de la porte de votre appartement à la survie post-mortuaire : Russciter, le directeur d'une société commerciale anti-pouvoirs extra-sensoriels, et son adjoint, un « loser » Joe Chip, leur ennemi Hollis et deux morts dont l'esprit survit grâce à la civilisation : la femme de Russciter et Jory, un enfant que personne ne vient jamais voir. Et alors, surgit Pat et ses étranges pouvoirs. Un accident et tout bascule. Autour des personnages, le temps se met à régresser, d'incroyables messages surgissent, signés Ubik. Le voyage temporel prend des allures de rêves subjectifs. L'un après l'autre, les personnages prennent une place essentielle, semblent mener le jeu puis, progressivement, ils perdent leur importance et s'annulent. Alors même que nous croyons avoir compris, les perceptions se révéleront fausses et tout basculera à nouveau, et il ne restera rien, qu'Ubik.

« Je suis Ubik...
Avant que l'univers, je suis...
Je serai toujours. »

LES SEIGNEURS DE LA TERRE de Gérard Klein

Le premier livre français de la collection. Disons immédiatement qu'il n'est en rien indigne des autres. Vous vous souvenez peut-être du « Gambit des étoiles », un des bons « Rayon fantastique » d'auteur français. Jorg Arlan, aventurier, devenait contre son gré l'ambassadeur des hommes. Parti explorer le centre de la galaxie, il découvrait progressivement que les énigmes du passé, les problèmes du présent et du futur s'intégraient dans un vaste plan. Jorg mûrissait. Il découvrait que l'homme n'était qu'un pion sur l'échiquier et que sa grandeur était dans l'acceptation de son destin. Avec « Les seigneurs de la guerre », Gérard Klein a repris ces thèmes, élargissant et prolongeant sa réflexion.

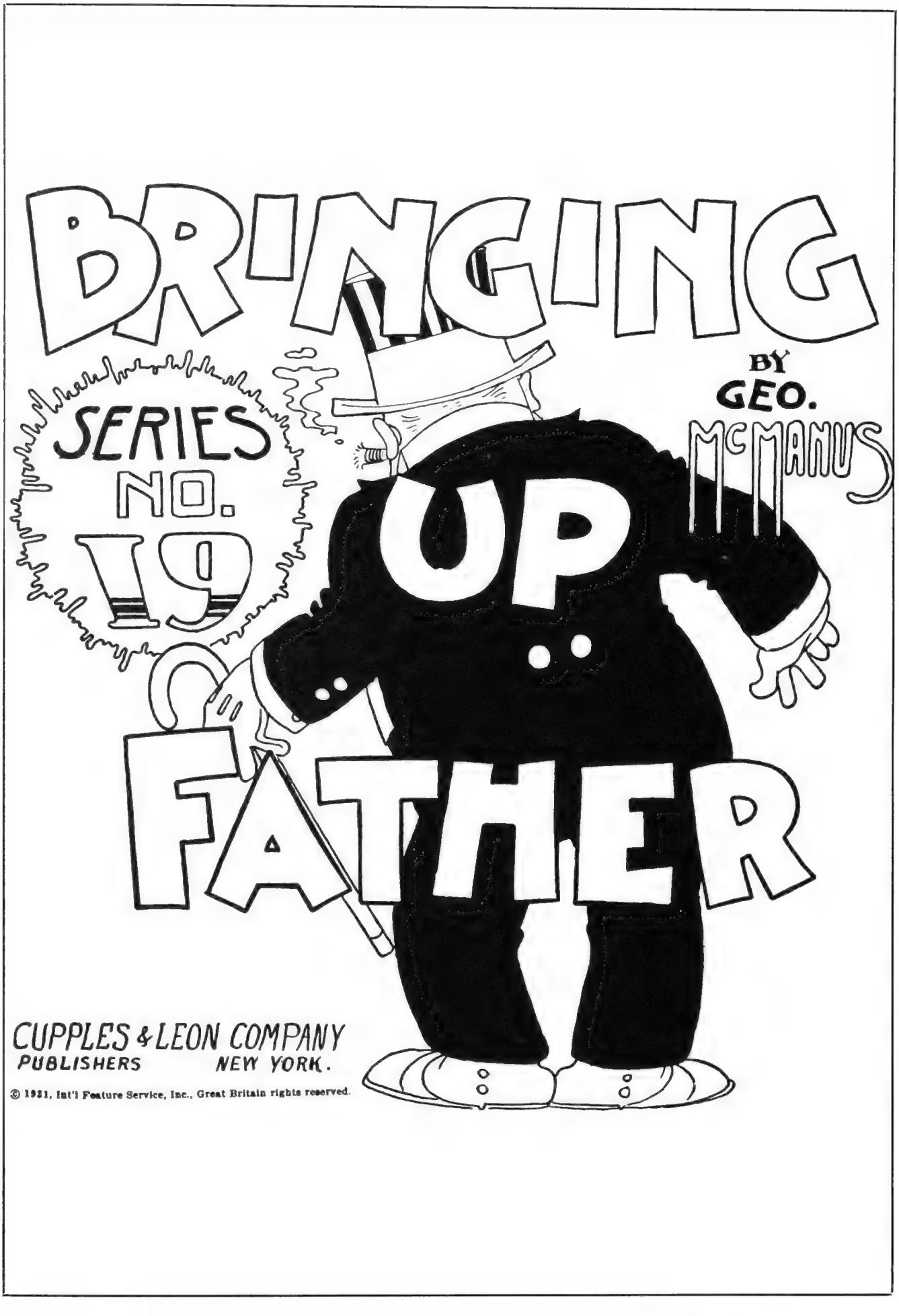
George Corson, guerrier, se trouve pris dans un vaste voyage dans l'espace puis à travers le temps ; il découvre que l'homme n'est qu'un jouet dans la main des dieux. Comme Jorg, il mûrit ; comme lui, il comprend que l'humanité s'accomplira en acceptant son destin et que, d'une certaine manière, elle pourra aboutir à la divinité : George boucle le périple amorcé par Jorg.

Il y a de très belles choses dans ce livre. Antonella, morte dans le passé, qui le rencontrera dans le futur et qu'il aimera dans le présent. Aergistal, la planète de la guerre où, sans raison, des hommes de tous temps et de tous pays, se battent inlassablement. Bref, il s'agit d'un très bon livre, à mon sens le meilleur de Gérard Klein.

ŒUVRES DE STEFAN WUL

« Œuvres de Stefan Wul » est le premier volume d'une nouvelle série « Ailleurs et demain classique » réservée aux rééditions. La présentation diffère puisqu'au lieu de l'argent habituel, la couverture est dorée. Le livre contient trois des romans de Stefan Wul parus précédemment au Fleuve Noir. Trois chefs-d'œuvre : « Le temple du passé », prodigieuse histoire de naufragés de l'espace qui, pour survivre, transforment un monde ; « Piège sur Zarkass » qui commence dans une forêt folle à la Chateaubriand et qui se poursuit avec le retour, par-delà le temps, d'un roi mythique venu à l'aide de son peuple ; « La mort vivante », histoire de l'apparition d'une nouvelle race appelée à supplanter l'humanité. L'atmosphère merveilleusement morbide de ce dernier roman le rend particulièrement attachant.

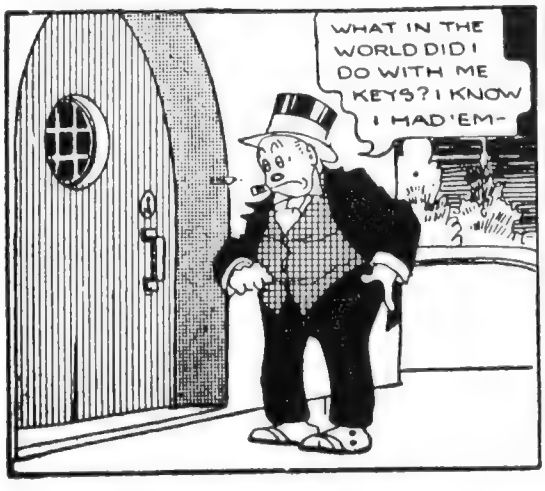
Ces trois ouvrages étaient depuis longtemps introuvables. Cette réédition, où les textes sont revus et augmentés, séduira les plus difficiles mais un problème demeure : aurons-nous un jour un roman inédit du plus grand écrivain de S.F. français, Stefan Wul ? — J.-P. D.



© K.F.S. Opera Mundi.

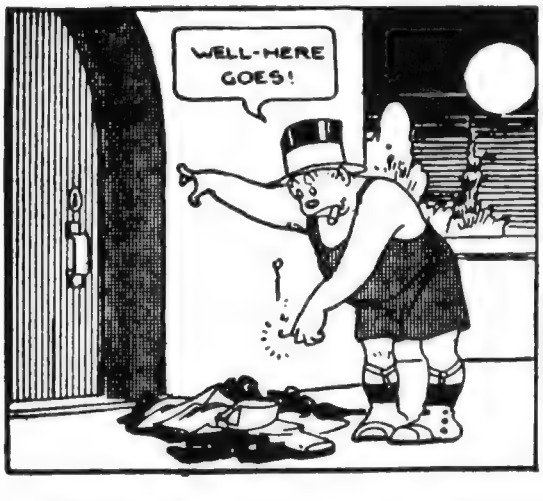
TRADUCTION D'EDOUARD FRANÇOIS

BRINGING UP FATHER

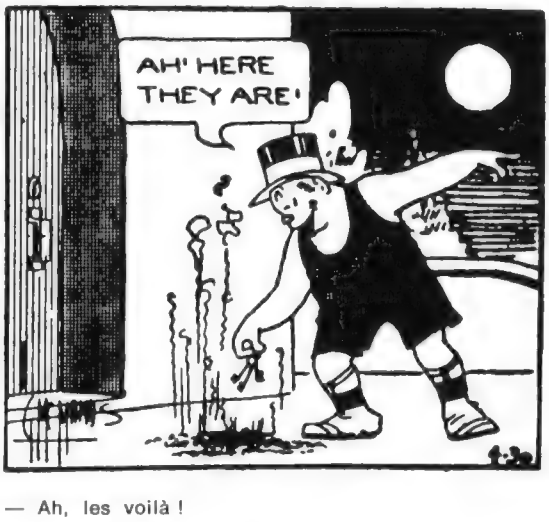


— Qu'est-ce que j'ai pu faire de mes clefs ? Je les avais pourtant.

— Il faut que je rentre sans réveiller Maggie. Je suis sûr que les clefs sont dans mon costume.

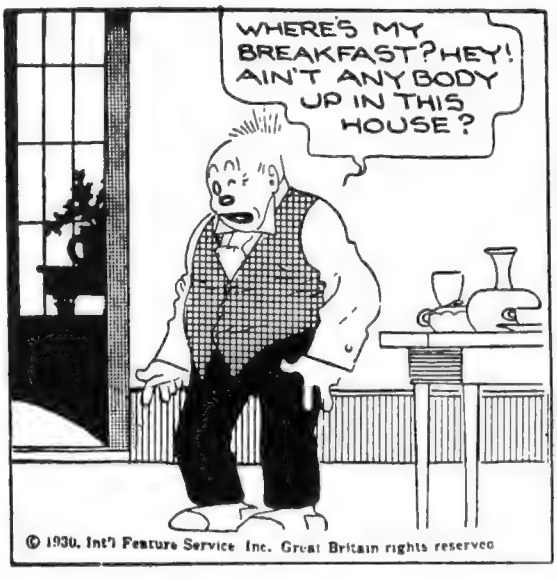


— Allons-y !



— Ah, les voilà !

BRINGING UP FATHER



— Mon petit déjeuner n'est pas servi ! Mais personne n'est donc levé dans cette maison !

— Je vais me charger de leur montrer à s'occuper un peu plus de moi !

— Où es-tu Maggie ?

BRINGING UP FATHER

— Papa, je vais en ville courir un peu les magasins. Combien puis-je dépenser ?
— Plus que je peux gagner.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc qu'elle a laissé sur la table ?

— Hé, fifille, tu as oublié un de tes gants !

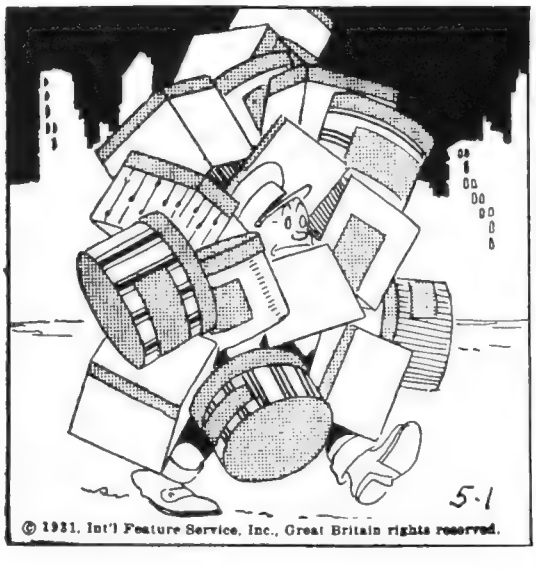
— Ne sois pas sot Papa, c'est mon maillot de bain...

BRINGING UP FATHER

I'M FROM THE KNOB HAT SHOP. I CALLED TO GIT SOME HATS THAT'S TO BE RETURNED
YES YOU'LL FIND THE BOXES UPSTAIRS MY HUSBAND HAD THEM SENT HERE - BUT I DON'T LIKE A SINGLE ONE OF THEM. SO TAKE THEM ALL BACK

— C'est le chapelier qui m'envoie. On a demandé de venir prendre des chapeaux ?
— Oui, vous trouverez les cartons en haut. Mon mari les a fait apporter, mais aucun d'eux ne me plaît. Remportez-les tous !

— Alors Jerry, le truc va marcher ?
— Ça ne rate jamais !



— Ça a très bien marché. Laisse-moi descendre ici mon vieux Jerry.

BRINGING UP FATHER

— Bon sang ! On va voir si je suis le maître ici et les choses vont marcher comme je le veux !

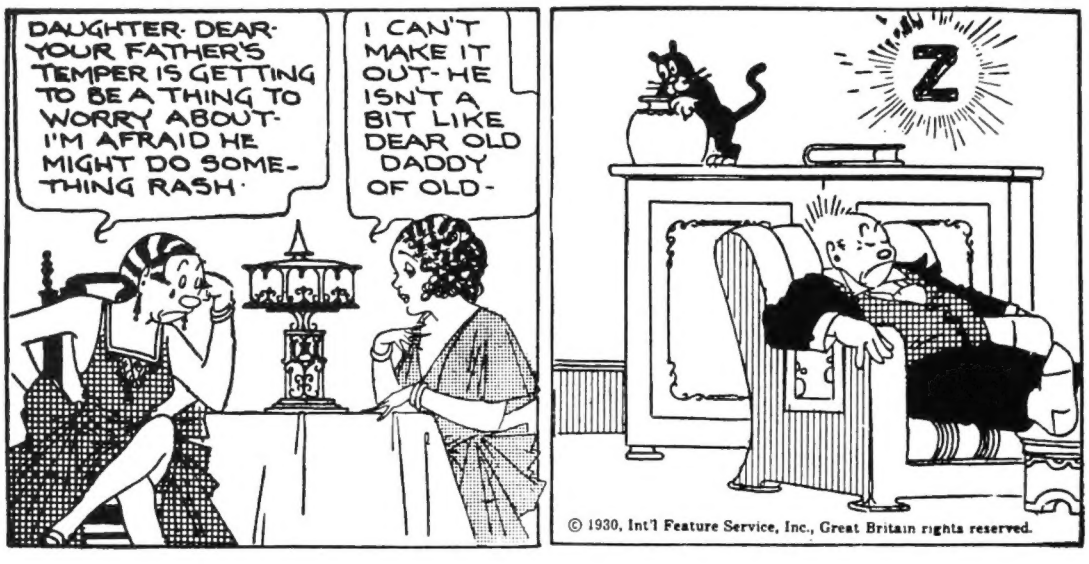
OH- IT'S YOU! WELL, JUST TAKE OFF THOSE WRAPS YOU'RE NOT GOIN' OUT- I'LL TELL WHEN YOU CAN GO AN' WHO YOU KIN GO WITH-
BUT, FATHER- DON'T RAVE- I WAS-

— Oh c'est toi ! Tu tombes bien. Otes-moi ce déguisement. Tu ne sortiras pas. Désormais, je te dirai quand et avec qui tu peux sortir.
— Ne te mets pas en colère papa... Je...

— Veux-tu m'écouter papa !
— Ne réponds pas. Tais-toi ! C'est moi qui parle ici. J'ai dit que tu ne sortiras pas.

— Je n'allais pas sortir, je viens juste de rentrer !

BRINGING UP FATHER


DAUGHTER· DEAR· YOUR FATHER'S TEMPER IS GETTING TO BE A THING TO WORRY ABOUT· I'M AFRAID HE MIGHT DO SOMETHING RASH·
I CAN'T MAKE IT OUT· HE ISN'T A BIT LIKE DEAR OLD DADDY OF OLD-
Z
© 1930, Int'l Feature Service, Inc., Great Britain rights reserved.

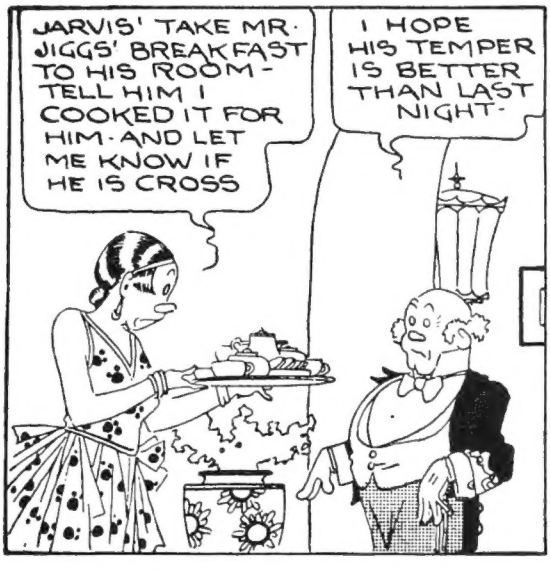
— Fifille, le caractère de ton père me donne du souci. J'ai peur qu'il se livre à des actes inconsidérés.
— Je ne peux pas me faire à l'idée qu'il n'est plus le bon vieux papa d'avant.

GREAT HEAVENS! WHAT'S THAT?
11-18
HORRORS! HE'S IN A RAGE AGAIN· WE HAD BETTER GET OUT OF THE HOUSE-
OH· MOTHER· THIS IS DREADFUL-
GEO MCMANUS

— Ciel, qu'arrive-t-il encore ?

— Horreur, il est encore furieux. Nous ferions mieux de quitter la maison !
— Oh maman, c'est terrible !

BRINGING UP FATHER

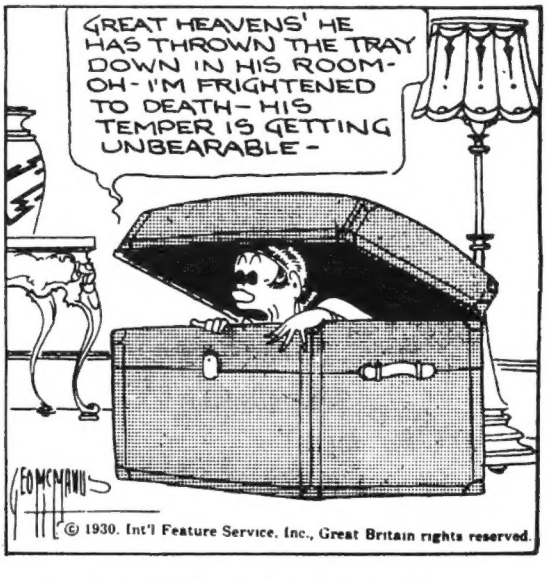

JARVIS! TAKE MR. JIGGS' BREAKFAST TO HIS ROOM - TELL HIM I COOKED IT FOR HIM - AND LET ME KNOW IF HE IS CROSS
I HOPE HIS TEMPER IS BETTER THAN LAST NIGHT -

— Jarvis, portez le petit déjeuner à M. Jiggs. Dites-lui que je l'ai préparé pour lui et venez me dire s'il est de mauvaise humeur.
— J'espère qu'il est de meilleure humeur qu'hier soir !

BREAKFAST, SIR! YOUR WIFE FIXED IT FOR YOU.
AH! THAT SOUNDS LIKE OLD TIMES - I'LL NOT BE MAD TO-DAY - I'LL JUST TAKE THAT TRAY AN' HAVE HER JOIN ME IN A CUP OF COFFEE -

— Voici votre petit déjeuner Monsieur. Madame l'a préparé pour vous.
— Ça me rappelle le bon vieux temps. Je ne ferai plus le fâché aujourd'hui. Je vais prendre le plateau et aller boire mon café avec elle.

— Zut, c'est la troisième fois que je tombe dans cet escalier, cette semaine !


GREAT HEAVENS! HE HAS THROWN THE TRAY DOWN IN HIS ROOM - OH - I'M FRIGHTENED TO DEATH - HIS TEMPER IS GETTING UNBEARABLE -
GEO MCMANUS
© 1930. Int'l Feature Service, Inc., Great Britain rights reserved.

— Mon Dieu ! Il a jeté son plateau par terre. J'ai affreusement peur, il a un caractère épouvantable !

CUVÉE SPÉCIALE RÉSERVÉE AUX LECTEURS DE PHENIX

MAISON DE LA CULTURE
ANDRE MALRAUX - REIMS

LA BANDE DESSINEE